
BIBLIOTHÈQUE VERTE
LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN
PAR
PAUL-JACQUES BONZON
PAUL-JACQUES BONZON
LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN
HACHETTE
315


BIBLIOTHÈQUE VERTE
LES SIX COMPAGNONS
ET L'AVION CLANDESTIN
PAUL-JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN

par Paul-Jacques BONZON

*

UN petit avion de tourisme fait un atterrissage forcé dans les Alpes.

La police enquête sans résultat. Pilote et passagers ont mystérieusement disparu.

Du chalet où ils campent, les Six Compagnons entendent la nuit des bruits étrangers provenant de l'appareil accidenté.

Qui donc vient rôder autour de l'avion et pourquoi ?

Nouvelle énigme qui mettra à l'épreuve la sagacité des Six Compagnons et de leur amie Mady, ainsi que le flair proverbial de leur fidèle chien Kafi.



PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	**1967**	**Les Six Compagnons et l'avion clandestin**
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

PAUL'JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS
ET L'AVION CLANDESTIN

ILLUSTRATIONS D'ALBERT CHAZELLE



HACHETTE
315

DU MÊME AUTEUR

dans la Bibliothèque **Verte** :

LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE
LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE
LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME AU GANT
LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL
LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES
LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE
LES SIX COMPAGNONS ET LE PIANO A QUEUE
LES SIX COMPAGNONS ET LE CHATEAU MAUDIT
LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPÉRA
LES SIX COMPAGNONS ET L'ANE VERT
LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTÈRE DU PARC
LES SIX COMPAGNONS ET L'ÉMETTEUR PIRATE
LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD
LES SIX COMPAGNONS ET LES AGENTS SECRETS
LES SIX COMPAGNONS ET LE SECRET DE LA CALANQUE
LES SIX COMPAGNONS ET LA DISPARUE DE MONTÉLIMAR
LES SIX COMPAGNONS ET LES PIRATES DU RAIL
LES SIX COMPAGNONS ET LA PRINCESSE NOIRE
L'ÉVENTAIL DE SÉVILLE
(Grand Prix « Salon de l'Enfance » 1958)
J'IRAI A NAGASAKI
LA CROIX D'OR DE SANTA ANNA

dans l'Idéal-Bibliothèque :

LE CHEVAL DE VERRE
SOLEIL DE MON ESPAGNE

dans la Nouvelle **Bibliothèque** *Rose* :

LA BALLERINE DE MAJORQUE
LE JONGLEUR A L'ÉTOILE
LE PETIT PASSEUR DU LAC

Série « **La Famille H.L.M.** »

OU EST PASSÉ L'ANE TULIPE?
LE SECRET DE LA MALLE ARRIÈRE
LES ÉTRANGES LOCATAIRES
VOL AU CIRQUE
L'HOMME A LA VALISE JAUNE
LUISA CONTRE-ATTAQUE
LE MARCHAND DE COQUILLAGES
RUE DES CHATS-SANS-QUEUE
UN CHEVAL SUR UN VOLCAN
LE PERROQUET ET SON TRÉSOR
QUATRE CHATS ET LE DIABLE
LE BATEAU FANTÔME
LE SECRET DU LAC ROUGE

dans les **Grands Livres Hachette** :

L'ÉVENTAIL DE SÉVILLE, LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE, LES ORPHELINS DE SIMITRA.

TOUS LES PERSONNAGES DE CE ROMAN SONT FICTIFS

TABLE



CHAPITRE PREMIER

LE PROJET DE MADY

UN MATIN DE JUILLET, Mady, la seule fille de notre équipe des Compagnons de la Croix-Rousse, monta chez moi, rue de la Petite-Lune. Mon fidèle chien Kafi reconnut son pas dans l'escalier. La porte à peine ouverte, il se précipita à sa rencontre et se dressa pour lui lécher le visage, sa façon à lui de souhaiter la bienvenue.

L'imperméable de notre camarade ruisselait de pluie. Pourquoi s'était-elle dérangée par un temps pareil? Qu'avait-elle de si important à me dire?

« Hurrah! Tidou, s'écria-t-elle, nous allons passer encore cette année de merveilleuses vacances, tous ensemble. »

Elle entra dans la cuisine. J'étais seul. Maman avait emmené mon petit frère chez une voisine. Mady sortit une enveloppe de sa poche et me la tendit.

« Oui, Tidou, de belles vacances en haute montagne. Lis plutôt. C'est la réponse à une lettre de maman. »

Je lus :

Chalet de l'Alpe Rouge. *Pierroux, 30 juin.*

Madame,

En réponse à votre demande du 25 courant, j'ai le plaisir de vous faire savoir que je peux vous recevoir, avec votre fille, dans ma pension, aux conditions précisées par le tarif ci-joint. La chambre que je vous réserve jouit d'une vue magnifique sur le massif du Pelvoux et j'espère qu'elle vous conviendra. Quant aux jeunes garçons dont vous me parlez, ils pourraient s'installer dans un chalet d'alpage, appartenant à mon beau-frère, et inoccupé cette année en raison de la pénurie de fourrage. Ils trouveraient là-haut un fourneau, des ustensiles de cuisine et se ravitailleraient à Pierroux.

Dans l'attente d'une confirmation de votre part, je vous prie d'accepter, Madame, mes meilleures salutations.

HENRI JAUFFREY

J'explosai de joie..., et Kafi se mit à aboyer comme s'il avait deviné qu'il s'agissait d'une bonne nouvelle.

« Tu es vraiment chic, Mady. Tu ne nous avais pas dit que tu t'occupais de nous aussi.

— Tu penses bien que je ne voulais pas partir seule avec maman. Elle est très gentille, maman, mais Pierroux est si petit : cent soixante habitants et une seule pension, le chalet de l'Alpe-Rouge. Au bout de huit jours, je serais morte d'ennui... tandis qu'avec vous? Crois-tu que les autres Compagnons accepteront?

— Tu en doutes? Depuis nos vacances de neige à Morzine' nous ne rêvons que de montagne. Ils seront emballés.

— Maman aimerait répondre le plus tôt possible à l'hôtel, pour retenir la chambre. Si vous vous décidez, il faudrait faire vite. J'espère que vos parents vous laisseront partir.

1. Voir : *Les Six Compagnons et l'Homme des Neiges.*

Bien sûr. Ce ne sera pas la première fois que nous campons... Veux-tu que nous allions voir, tout de suite, nos camarades? Par ce mauvais temps, nous les trouverons chez eux. »

Je jetai mon imperméable sur mes épaules, et Kafi, qui n'aimait pourtant pas la pluie, nous suivit en frétillant de la queue. Dehors, l'averse avait cessé, mais les caniveaux regorgeaient d'une eau limoneuse qui dévalait à toute" vitesse les pentes de la Croix-Rousse, ce vieux quartier de Lyon perché sur une colline entre le Rhône et la Saône.

Je proposai de passer d'abord chez Corget qui était, en quelque sorte, le chef de la bande. Assis à la table de sa cuisine, il essayait de réparer le fer électrique de sa mère. La proposition de Mady l'enthousiasma. Abandonnant fer et outils, il nous accompagna chez la Guille. Le fantaisiste de la bande, devant la fenêtre de sa chambre, jouait mélancoliquement sur son harmonica *Au Pays du Soleil...* un pays qui n'était sûrement pas le Lyonnais. Comme Corget, il bondit de joie :

« Chic, des vacances en montagne, tous ensemble!... Mady tu es notre providence!... »

Et aussitôt, de reprendre son harmonica pour jouer de tout son souffle : *Halte-là, les montagnards sont là.*

Trop heureux de cette occasion de sortir, il nous suivit chez Bistèque, ainsi surnommé parce que son père travaillait dans une boucherie... Puis, la troupe, grossissant d'une unité à chaque visite, monta chez le Tondu, le « costaud » de la bande, toujours coiffé d'un béret, même chez lui, pour cacher son crâne lisse comme un œuf depuis qu'une étrange maladie lui avait fait perdre tous ses cheveux. Grand admirateur de Mady, il ne pouvait, bien sûr, qu'applaudir.

« Formidable! Formidable! hurla-t-il (c'était son exclamation favorite) en lançant son béret au plafond... Quand partons-nous? »

Restait Gnafron, le petit Gnafron, comme on l'appelait, à cause de sa taille. Son surnom lui venait de ce qu'il habitait au-dessus de l'échoppe d'un cordonnier[1]. Perché sur une chaise, devant la fenêtre, il donnait à manger à ses serins. Mady lui tendit la lettre. A mesure qu'il déchiffrait les lignes, on vit rire tout son visage, depuis le menton, jusqu'à la racine des cheveux, qu'il avait très noirs. De sa chaise, il sauta sur le plancher en poussant des hurlements de Sioux. Mais, tout à coup, il redevint sérieux et demanda à Mady de lui montrer à nouveau la lettre.

1. Gnafron est un personnage du Guignol lyonnais, cordonnier de son état.



« Pierroux! fit-il, ce nom-là ne vous dit rien? »

Non, c'était la première fois que nous entendions parler de ce village.

« Vous ne vous souvenez pas, reprit Gnafron, de l'accident d'avion, il y a quelques jours? le petit appareil qui s'est écrasé en montagne?

— Si, dit Corget, niais je ne vois pas le rapport.

— J'en suis à peu près sûr, c'est près du village de Pierroux qu'il est tombé... Attendez, nous allons le vérifier. »

Il grimpa sur un tabouret et atteignit des papiers au sommet du buffet de la cuisine.

« Une chance! maman conserve les journaux pendant des semaines, à cause du feuilleton; elle préfère le lire d'un seul trait, quand il est fini. »

II descendit la pile de quotidiens et les feuilleta, en commençant par les plus anciens, qui remontaient au début juin. Soudain, il s'arrêta sur un numéro, celui du 23.

« Ecoutez :

« UN AVION INCONNU S'ÉCRASE DANS LE MASSIF DU PELVOUX.

«. La nuit dernière, un avion aurait été aperçu, à la faveur du clair de lune, survolant le Plan des Aiguilles, dans le massif du Pelvoux. Une cordée d'alpinistes a signalé le fait à son retour d'une ascension. Cet avion, qui naviguait tous feux éteints, paraissait en difficulté. Soudain, son moteur s'est tu, et les alpinistes ont cru discerner un bruit de chute. On ignore totalement l'identité de cet avion, aucune tour de contrôle n'ayant reçu d'appel ou de message. Les équipes de secours en montagne, alertées, ont pris la direction du Plan des Aiguilles. »

Nous nous souvenions en effet, mais, dans l'article, il n'était pas question de Pierroux.

« Attendez, dit Gnafron, je suis sûr de ce que j'avance. »

Il déplia le journal du lendemain et lut encore tout haut :

« L'AVION DISPARU DANS LES ALPES, RETROUVÉ.

« *Hier, en fin d'après-midi, une des équipes du secours en montagne partie de Pierroux, au pied du massif du Pelvoux, a découvert le mystérieux avion signalé par les alpinistes. On suppose que l'appareil, en difficulté, a tenté de se poser sur le plateau, à une altitude de deux mille mètres. Il a brisé son train d'atterrissage et endommagé l'extrémité d'une aile. Il s'agit d'un quadriplace* X *115, appareil courant dans l'aviation civile, dont la nationalité n'a pu être identifiée. Aucune trace de ses occupants n'a été retrouvée. Il est peu probable, cependant, qu'ils aient été blessés... Il semble même qu'ils aient pris la précaution, avant de s'éloigner de l'appareil, d'emporter ce qui permettrait de les rechercher. On se demande pourquoi ils ne sont pas descendus au village de Pierroux, le plus proche du Plan des Aiguilles et parfaitement visible du plateau, surtout par nuit claire. On se perd en conjectures sur les motifs du voyage de ce mystérieux avion et sur le sort de ses passagers.*

« Vous voyez, triompha Gnafron, je ne m'étais pas trompé..., et il n'y a sûrement pas deux Pierroux dans cette région. »

Du coup, notre imagination s'excita.

« Et les journaux suivants, demanda la Guille, que disent-ils exactement? »

Gnafron déplia le numéro du 25 juin. En première page figurait une photo de l'appareil, qui paraissait presque intact en effet. L'article signalait que malgré les recherches de trois équipes de sauveteurs qui avaient exploré le plateau en long et en large, les passagers demeuraient introuvables. Sur les journaux suivants, même information jusqu'au numéro du 28 juin qui ne parlait plus de l'événement.

« En somme, fit Corget, nous allons débarquer à Pierroux en plein mystère. Puisque les journaux se taisent depuis la semaine dernière, les aviateurs n'ont toujours pas été retrouvés... Alors, qui sait?... »

Mady l'interrompit en pouffant de rire.

« Je vous vois venir, messieurs les Compagnons de la Croix-Rousse. Plus forts que la gendarmerie et la police, vous allez, du premier coup, découvrir le secret du X 115.

« Pourquoi pas? fit le Tondu. Elles n'ont sûrement pas un Kafi! Il n'y en a pas deux comme lui, dans toute la France, à posséder un flair pareil!...

- Pour sûr, approuva Bistèque. Souvenez-vous de notre aventure au gouffre Marzal. Kafi

y avait été extraordinaire. Alors, Mady, quand partons-nous?

— J'attendais de savoir si mon projet vous plaisait. Puisque vous êtes d'accord, maman enverra sa réponse dès ce soir. Rien ne nous empêche de partir dans trois ou quatre jours.

- Plutôt trois que quatre, rectifia la Guille.

— Et si nous nous mettions en route demain? ajouta Gnafron, toujours le plus décidé. »

1. Voir : ***Les Six Compagnons au Gouffre Marzal.***





CHAPITRE II

LE PLAN DES AIGUILLES

Nous ROULIONS dans le train, en compagnie de Mady et de sa mère. Oui, pour la première fois, nous avions renoncé à nos vélos. Ce n'est pas la distance qui nous avait effrayés : nous avions fait, sur nos vieux engins, de plus longs trajets. Mais comment hisser Kafi, dans la remorque que nous traînions à tour de rôle, jusqu'à l'altitude de Pierroux? Et puis, en montagne, à quoi auraient servi nos bicyclettes?

Malgré les frais bien lourds pour nos maigres bourses, nous avions donc pris le train, emportant mon fidèle Kafi dans un énorme panier d'osier, qu'on m'avait prêté, et où il tenait tout juste, sans pouvoir se retourner. Pauvre Kafi! Nous avions à peine quitté Lyon qu'il commença de gémir, à vous fendre l'âme. Je mourais d'envie de le faire sortir, mais ce n'était pas réglementaire. Si le contrôleur passait, je devrais payer sa place.

« Bah! tant pis pour le contrôleur, dit la mère de Mady. S'il se présente, nous verrons. »

Ce qui ne manqua pas d'arriver. Heureusement, à nous huit, nous occupions le compartiment tout entier. Kafi ne dérangeait personne et le contrôleur, qui aimait sûrement les animaux, ferma les yeux, nous recommandant seulement de le remettre dans son panier à notre descente du train.

A Grenoble, première étape de notre voyage, un gros car bieu attendait, devant la gare, celui de Bourg-d'Oisans, que nous devions prendre. Aussi bon enfant que le contrôleur du train, le chauffeur laissa mon chien monter dans la voiture où il s'installa sagement sous un siège.

Enfin, nous abordions la montagne, la vraie montagne! Nous étions ravis. Le lourd véhicule s'engagea dans une vallée de plus en plus

encaissée, bordée d'un torrent sauvage qu'un voyageur nous nomma : la Romanche. Déjà, l'air devenait plus frais, plus respirable qu'à Lyon où après deux journées de pluie, une chaleur écrasante s'était abattue sur la ville. Hélas! à Bourg-d'Oisans, nouveau changement de voiture, les autobus de taille normale ne pouvant emprunter la route étroite et tortueuse montant à Pierroux. Cette fois, le chauffeur fut impitoyable. La guimbarde d'un jaune criard qui tenait lieu de car étant déjà aux trois quarts pleine, Kafi dut réintégrer son panier qui fut juché sur la galerie de la voiture, parmi sacs et valises. Ah! ces derniers kilomètres jusqu'à Pierroux! Nous nous en souviendrions. Finie, la contemplation du paysage! Le cœur serré, nous ne pensions qu'à Kafi. A chaque virage un peu brusque, il me semblait que le panier allait basculer par-dessus la galerie et s'écraser au fond du torrent jaunâtre qui côtoyait la route.

Enfin Pierroux! Quel soulagement en voyant mon brave Kafi sortir ahuri, mais sain et sauf, de sa prison. A ce moment-là, nous découvrîmes vraiment le décor grandiose qui nous entourait, un décor fait de rochers pointés vers le ciel et où s'accrochaient, tout là-haut, des écharpes de glace et de neige. Le village était minuscule, rendu encore plus petit par

l'écrasante montagne; autour d'une église trapue, sept ou huit maisons couvertes d'ardoise, et le chalet de l'Alpe-Rouge. L'arrivée de l'autobus, l'unique autobus de la journée... et encore ne circulait-il que trois fois par semaine, était un événement attendu. Tous les gens étaient sur leurs portes, l'hôtelier en tête qui, nous ayant tout de suite repérés, vint au-devant de Mady et de sa mère. Il se précipita pour prendre leurs bagages afin de les monter dans leur chambre et nous lança :

« Attendez-moi sur la terrasse, mes garçons, je reviens dans un instant. »

II reparut quelques minutes plus tard, suivi de Mady et de sa mère qui se déclarèrent ravies de leur chambre.

« Vous savez, dit vivement Mady, M. Jauffrey m'a montré le chalet où vous allez camper. On le voit très bien de ma chambre.

— De la terrasse aussi, ajouta l'hôtelier en levant le bras vers la montagne. Suivez la direction de mon doigt. C'est le chalet que vous apercevez à droite, au bord du plateau. Il s'appelle la Croix-Couverte.

— Si près, s'étonna le petit Gnafron; en moins de vingt minutes nous y serons.

L'hôtelier se mit à rire.

« On voit que vous n'êtes pas habitués à la

montagne. En fait de vingt minutes, il vous faudra compter une bonne heure, sans prendre le temps de souffler en route. Savez-vous que ce chalet est à deux mille mètres d'altitude? Voici le chemin pour l'atteindre. Il part derrière l'église. Après avoir suivi le torrent, vous obliquez à gauche jusqu'au gros rocher marqué dune croix bleue. Vous abandonnez alors le sentier, à votre droite, et vous atteignez le Plan des Aiguilles.

— Le Plan des Aiguilles? répéta le Tondu... là où l'avion s'est abattu, l'autre jour?

— Ah! vous êtes au courant?... Il est vrai que tous les journaux en ont parlé.

— Il est toujours là-haut?... Nous le verrons?

— Certainement; l'endroit où il est tombé est tout proche de la Croix-Couverte. Il n'a d'ailleurs pas grand mal, mais pour le déloger de là, c'est une autre histoire. Il faudra le démonter et le descendre dans la vallée pièce par pièce.

— Et on ne sait toujours pas d'où il vient?... ni ce que sont devenus le pilote et les passagers, s'il y en avait?

— Aucune trace. Quant à l'appareil, il s'agit probablement d'un avion italien qui a passé clandestinement la frontière. Pour quelle raison? Mystère!... Les gendarmes de Bourg-d'Oisans

et les policiers de Grenoble sont venus enquêter à Pierroux. Ils ont interrogé tout le monde, moi le premier, bien sûr, à cause de la pension. Rien. Si les occupants de l'appareil étaient descendus sur Pierroux, vous pensez bien qu'ils auraient été aperçus.

- Il n'y a pas d'autres villages, aux alentours?

- Un seul, quatre kilomètres plus bas : Châteaucreux, que vous avez traversé avant d'arriver. Là non plus, personne ne les a vus. Pour moi, il s'agit d'une affaire d'espionnage ou de contrebande. Après l'atterrissage, les rescapés sont descendus de nuit dans la vallée en prenant grand soin d'éviter les agglomérations, et ils ont filé. »

Corget réfléchit et demanda :

« Pensez-vous que l'appareil soit tombé accidentellement sur le plateau ou qu'il ait eu l'intention de se poser là? »

L'hôtelier eut un sourire qui fit s'écarter les poils de son épaisse moustache noire.

« Oh! mes garçons, vous m'en demandez trop... C'est une question que se sont posés les policiers. Bien sûr, le Plan des Aiguilles est assez vaste pour l'atterrissage d'un appareil de tourisme, mais c'était hasardeux, surtout en pleine nuit, même avec le clair de lune... On a pensé

plutôt que le pilote s'est trouvé en difficulté en traversant le massif du Pelvoux et qu'il a cherché l'endroit le plus propice pour se poser, »

Et d'ajouter, toujours avec le sourire :

« Je vois que cette affaire vous intrigue, vous aussi... Malheureusement, je crains fort que le mystère ne soit jamais éclairci. Pensez donc!

Plus d'une semaine! Les policiers sont repartis



avant-hier. Ils logeaient chez moi, à l'Alpe-Rouge. En s'en allant, ils ont déclaré leur enquête terminée. »

Le patron de l'Alpe-Rouge se tut et, inspectant le ciel, du côté de l'ouest :

« Mes garçons, je bavarderais davantage avec vous, mais si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas trop tarder à grimper là-haut. Vous ne connaissez pas la montagne. Le soir tombe vite quand le soleil est mangé par les cimes... Avez-vous pensé à vos provisions? Là-haut, vous ne trouverez que de l'eau et du bois mort. Il n'y a qu'une épicerie à Pierroux, mais vous pourrez y acheter tout ce qu'il vous faut, même le pain et le lait. »

Il se leva, nous serra les mains en nous souhaitant une bonne montée, donna une tape amicale à Kafi et s'en alla, au bout de la terrasse, servir une cliente qui le réclamait.

« Cet homme est charmant, dit la mère de Mady, je crois que nous nous plairons chez lui. Quant à vous, mes enfants, suivez son conseil; ne vous attardez pas. Il faut que vous arriviez là-haut à temps pour vous installer avant la nuit. Voulez-vous que je vous accompagne à l'épicerie? »

Bistèque la remercia.

« Ne vous dérangez pas. J'ai fait la liste de tout ce qu'il nous faut. Je suis sûr de ne rien oublier. »

Mady, cependant, tint à vérifier nos achats et nous accompagna. L'épicerie était l'unique boutique du village, mais, dans un espace des plus réduits, on y trouvait de tout comme dans un bazar, depuis les sardines à l'huile jusqu'aux chaussures de montagne, en passant par le saucisson, le fil à coudre et les cartes postales.

« Ciel! s'écria Mady en voyant nos sacs déjà lourds se gonfler à éclater, quel chargement!

— Ne t'inquiète pas, fit le Tondu, en arrimant sur le sien un stock de gros pains; au moins, si nous devons nous arrêter en route pour casser la croûte, nous ne manquerons de rien. »

Non contente de nous avoir suivis à l'épicerie, notre camarade nous fit un bout de conduite, jusqu'à un endroit où le sentier enjambait le torrent par un pont de bois.

« Ah! que j'aurais voulu vous suivre là-haut, soupira-t-elle en nous quittant. Jamais je n'ai autant regretté de n'être pas un garçon! »

Le Tondu la consola, en disant qu'elle pourrait monter nous voir quand elle voudrait et que nous redescendrions souvent à Pierroux au ravitaillement.

L'ayant quittée, la troupe aborda une rude montée à travers les sapins. Bientôt le bruit

du torrent s'éteignit, loin au-dessous de nous. La chaleur était moins étouffante qu'à Lyon; nous n'en

transpirions pas moins à grosses gouttes. Au bout de trois quarts d'heure de marche, nous n'avions pas encore atteint le fameux rocher marqué d'une croix bleue. Décidément, la montagne était trompeuse. Voyant la Quille et Bistèque crouler sous leur sac, Corget ordonna une halte.

« Ça monte beaucoup plus que notre colline de la Croix-Rousse, souffla le petit Gnafron. Je ne l'aurais jamais cru. »

On se remit en route et la grosse roche apparut enfin, barrée d'un grand signe bleu, avec des indications pour les alpinistes. De là, il fallait obliquer à droite, par un sentier plus étroit encore mais moins raide. Et tout à coup, le plateau s'ouvrit devant nous, dénudé, bordé, à l'autre extrémité, par de hautes montagnes couvertes de neige.

« II n'est pas aussi plat que l'avait dit l'hôtelier, remarqua Bistèque.

— Et l'avion? s'étonna le Tondu; on ne le voit pas.

- Il doit être dans un creux, par là.

— Si nous faisions un crochet de ce côté?

— Ah! non, protesta Bistèque, pas maintenant. Arrivons d'abord au chalet pour nous

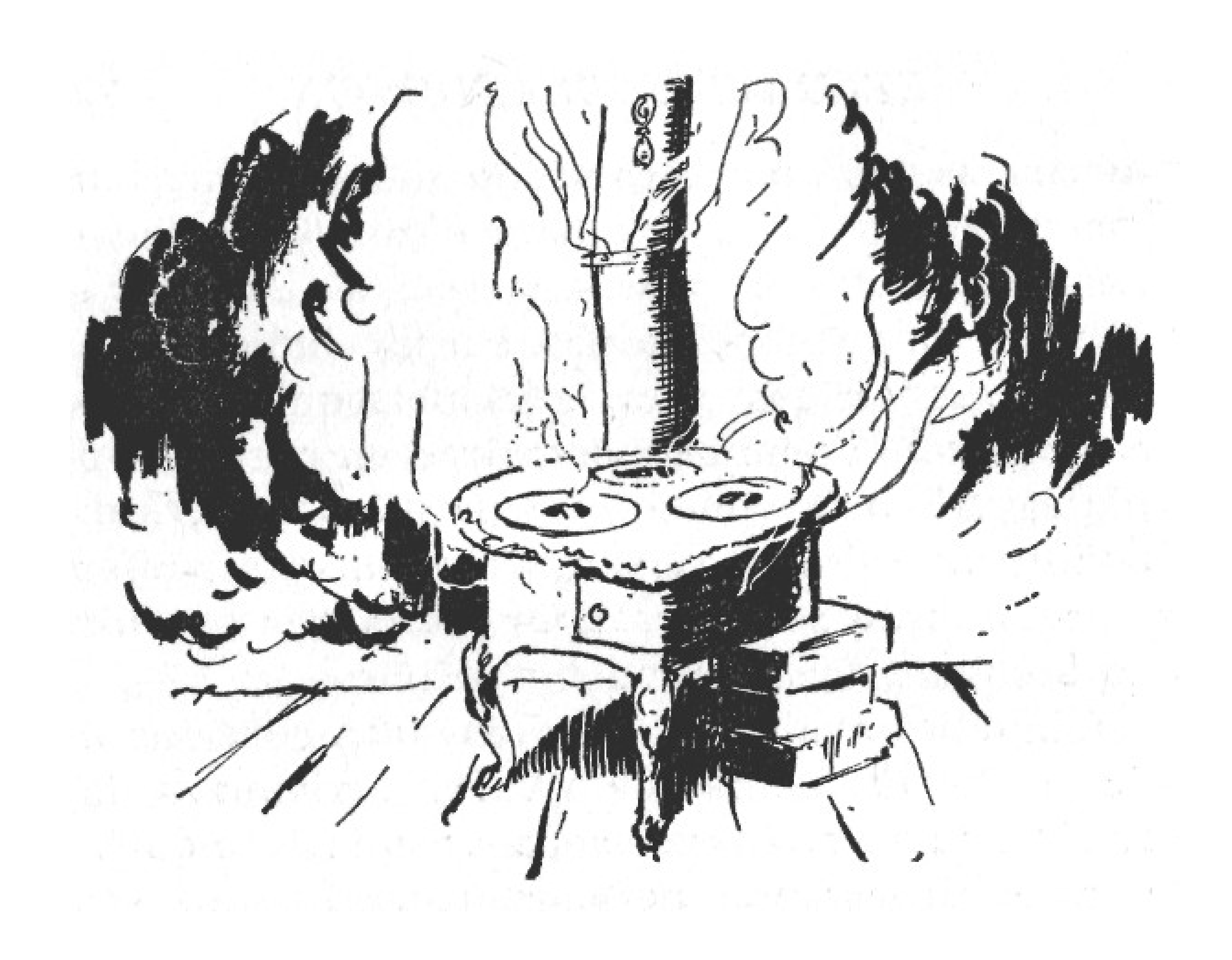
débarrasser de nos sacs... Vous oubliez que j'ai ma popote à faire. J'ai hâte d'essayer le fourneau. »

Le Tondu n'insista pas. En file indienne, la troupe se dirigea vers le chalet, qu'on apercevait à sept ou huit cents mètres, en bordure du plateau. Fou de joie, grisé par l'altitude, Kafi bondissait autour de nous, arrachant des touffes d'herbe entre ses crocs pour les lancer en l'air en secouant frénétiquement la tête.

L'hôtelier avait eu raison en nous conseillant de partir de bonne heure. En arrivant à la Croix-Couverte, Corget constata que la montée nous avait pris près de deux heures.

Le chalet était rudimentaire, fait de larges planches de sapin assez bien ajustées. Un immense toit abritait un vaste grenier qu'on atteignait, de l'extérieur, par une échelle. En bas, l'unique pièce, basse de plafond, était éclairée par une seule fenêtre à peine plus grande qu'une lucarne. Près de cette ouverture, une longue table, grossièrement taillée. Sur une étagère, ou pendus à des clous, des ustensiles de cuisine rouilles. Dans un coin, un fourneau bas, en forme de cœur, monté sur trois pieds de fonte... ou plutôt sur deux seulement, car le troisième, brisé, était remplacé par une pile de briques.

« Essayons-le tout de suite, déclara Bistèque.



S'il marche convenablement, nous serons ici comme des rois. »

Hélas! A peine allumé, le fourneau se mit à fumer par toutes ses fissures et les raccords de ses tuyaux... au point qu'au bout de cinq minutes, il fallut sortir du chalet.

« II tire mal parce qu'il n'a pas servi depuis longtemps, dit le Tondu. Patientons. »

Courageusement, il rentra au chalet jeter une nouvelle brassée de petit bois sec dans le foyer. Peine perdue. Le dégagement de fumée redoubla.

« C'est la catastrophe! se lamenta Bistèque. Si mon fourneau ne marche pas, moi je démissionne.

Nous n'avons plus qu'à redescendre à Pierroux. »

Soudain, le petit Gnafron eut une idée. Leste comme un singe, il grimpa sur le toit du chalet et plongea le bras dans la cheminée. Triomphalement, il en retira un vieux nid construit sans doute au printemps par des oiseaux de montagne, et abandonné. D'un seul coup, le tirage fut amorcé, et le fourneau ronfla comme un soufflet de forge.

Alors, tous se mirent à l'ouvrage. Bistèque s'activa devant son feu. Nous avions une faim de loup. La nuit était venue; sous la lampe à pétrole, suspendue au plafond, chacun prit place autour de la table. Une partie des trois douzaines d'œufs achetés à Pierroux s'étant écrasés dans le sac de la Guille, à cause d'une chute malencontreuse pendant la montée, Bistèque avait utilisé ceux qui restaient pour confectionner une magistrale omelette.

Mais, c'était bizarre : la faim calmée, au lieu de rire et de plaisanter comme les autres fois, quand nous inaugurions un campement, nous demeurions silencieux. Etait-ce l'effet de l'altitude?... de notre isolement loin du monde?... Etait-ce l'idée que quelques jours plus tôt, tout près de là, s'était produit un mystérieux accident? Nous sentions nos poitrines serrées. La

Guille eut beau essayer de ranimer l'entrain de l'équipe en jouant des airs montagnards sur son harmonica, il y réussit mal.

Pour dissiper ce malaise, le Tondu proposa de sortir prendre le frais devant le chalet. En fait de fraîcheur, ce fut le froid qui nous accueillit, le froid des hauteurs dès que tombe la nuit, si vif qu'il fallut rentrer passer chandails et tricots.

Oh! ce premier soir en haute montagne! C'était étrange, nous avions l'impression d'être suspendus entre deux ciels pareillement étoiles : au-dessus de nos têtes, le vrai ciel où brillait la Voie lactée et en bas une autre étendue sombre où scintillaient les lumières de la vallée. Un peu saisis par ce spectacle, nous restions muets tous les six.

Cependant, au bout d'un moment, pour rompre le silence, l'intrépide petit Gnafron proposa :

« Si nous prenions nos torches pour aller voir l'avion ?

— Non, trancha Corget, la nuit est trop noire; nous risquerions de nous perdre sur le plateau. Souvenez-vous de ce qui nous était arrivé à Morzine, l'autre hiver... D'ailleurs nous sommes fatigués. Rentrons nous coucher. »

Corget avait raison. L'avion ne s'envolerait

pas tout seul; nous aurions le temps de le voir, le lendemain, au grand jour. En rentrant au chalet, la douce chaleur du fourneau nous enveloppa agréablement. Par un escalier branlant, nous montâmes au grenier où restait suffisamment de foin pour faire de bonnes litières. Je me glissai dans mon sac de couchage, jusqu’au yeux, et mon fidèle Kafi vint s'étendre tout contre moi.

C'était la première fois de ma vie que je passais la nuit à une pareille altitude. Malgré ma fatigue, je me sentais incapable de m'endormir tout de suite. Mes camarades, eux aussi, s'agitaient. Finalement, pour tuer le temps, la Guille sortit son harmonica mais, dans le profond silence de la montagne, les notes de son instrument paraissaient si fortes qu'il n'insista pas. Enfin, le sommeil nous gagna, les uns après les autres. Contre moi, Kafi laissa échapper un grand soupir, signe qu'il s'endormait lui aussi.

... Je sommeillais depuis plusieurs heures quand, tout à coup, j'eus l'impression qu'on secouait mon sac de couchage. Je me dressai. C'était Kafi. Il lui était déjà arrivé de me tirer ainsi de mon sommeil; il ne le faisait jamais sans raison. Il me poussa du bout de sa truffe comme pour me dire :

« Lève-toi, Tidou; il faut que tu te lèves!... »

,

Sans bruit, dans l'obscurité, je m'extirpai de mon sac. Alors, mon chien me conduisit au bout du grenier, devant la lucarne d'aération. Il manquait une planche au panneau qui la fermait. Là, il huma fortement l'air du dehors puis se tourna vers moi en laissant échapper de sourds grondements. A coup sûr, il avait entendu quelque chose. Quoi?... Qui?... Je jetai un coup d'œil sur le cadran lumineux de ma montre : deux heures et demie du matin. Non, il ne s'agissait pas d'alpinistes rentrant d'une ascension; c'était trop tard. Je demeurai un moment avec Kafi devant le trou de la lucarne qui laissait pénétrer un air glacé. Les oreilles pointées en avant, mon chien écoutait toujours. Soudain, dans le silence absolu des hauteurs, me parvint un bruit bizarre, pas un bruit de pas ou de voix, plutôt celui de coups sourds, frappés en série, comme des coups de marteau.

Intrigué, j'éveillai mes camarades qui se levèrent en bougonnant. Tous les cinq vinrent se poster devant la lucarne.

« C'est vrai, reconnut Corget, on dirait des coups de marteau... ils viennent de cette direction.

— Si nous allions voir? dit vivement Gnafron, encore déçu de n'être pas allé à la recherche

de l'avion, la veille, avant de se coucher. Il est déjà près de trois heures du matin, si nous nous perdons, ce ne sera pas catastrophique; le petit jour arrivera vite. »

Cette fois, curieux lui aussi de savoir ce qui se passait sur le plateau, Corget approuva. Il recommanda seulement :

« Passons pull-overs et anoraks..., et n'oublions pas les torches. »





CHAPITRE III

UN MOUCHOIR TACHÉ D'HUILE

Dix MINUTES plus tard, équipés comme pour une expédition au pôle Nord, nous quittions la Croix-Couverte. L'air glacé nous tranchait le visage. Dans la nuit, le thermomètre était descendu à zéro, car l'herbe craquait sous nos pas. Pas le moindre clair de lune, mais le jour ne tarderait pas à poindre. Déjà, des lueurs verdâtres apparaissaient derrière les hautes cimes enneigées, du côté de l'est.



« L'avion !... Il est là, tout près !... »

Emoustillé par le froid, Kafi gambadait en aboyant de toutes ses forces. Je le fis taire, pour essayer de repérer les bruits. Mais ceux-ci, depuis notre départ, ne s'étaient plus renouvelés. Lampes au poing, nous marchions rapidement, suivant ce que nous supposions être la bonne direction. Sans point de repère, j'eus bientôt l'impression que nous tournions en rond et Kafi, qui n'entendait plus rien, lui non plus, ne pouvait nous guider. Cependant, parvenu sur un monticule, Bistèque s'écria tout à coup :

« L'avion!... Il est là, tout près!... »

En trois bonds, nous rejoignîmes notre camarade. Dans le petit jour naissant, l'appareil se découpait sur le fond d'un léger vallonnement.

« Je suis sûr que les bruits venaient de là, déclara Corget. Regardez le chalet, derrière nous. C'est exactement la direction. »

II y avait peut-être encore quelqu'un dans la cabine de l'appareil. La bande s'approcha prudemment. Non, l'avion était vide. Nous en fîmes plusieurs fois le tour, en le détaillant. C'était un joli petit appareil, couleur bleu azur.

« Curieux, fit la Guille en se glissant sous le fuselage, le journal parlait de son train d'atterrissage brisé. Apparemment, il est en bon état. Les pneus ne sont même pas crevés.

M'enhardissant, je m'approchai de la cabine, tandis que Kafi, impressionné par cet étrange oiseau d'une taille dépassant ce que pouvait concevoir son imagination de chien, restait à l'écart. Rien à l'intérieur; aucun outil. Pourtant, moi aussi, à présent, j'étais persuadé que les coups venaient de l'appareil. Quelqu'un s'était-il enfui à notre approche, en entendant Kafi aboyer?...

« Cherchons bien, fit Corget, les gendarmes n'ont rien trouvé d'intéressant, nous aurons peut-être plus de chance. »

Non, les gendarmes avaient tout enlevé... ou plutôt, avant de s'échapper, les occupants de l'appareil avaient pris soin de faire disparaître ce qui pouvait permettre de les identifier. Seules, quelques indications sur le tableau de bord, laissaient supposer qu'il s'agissait d'un avion italien, ainsi que l'avait dit l'hôtelier de Pierroux. L'appareil venait-il d'Italie? y retournait-il ?

« II devait y aller, supposa Bistèque; regardez sa position.

- Sa position ne prouve rien, objecta le Tondu. Le pilote a viré de façon à mieux se poser, le long du vallon... On peut même dire qu'il a eu de la chance. Dix mètres plus loin, il se cassait le nez contre ce rocher.

Mais, à ce moment, Kafi vint se frotter dans mes jambes. Il m'apportait quelque chose de brillant qu'il tenait en travers de sa gueule, comme un os.

« Une clef anglaise!... Où as-tu trouvé ça, Kafi?... Montre-moi l'endroit; montre! »

Frétillant de la queue, il m'entraîna à une vingtaine de mètres et s'arrêta pour flairer le sol à l'endroit de sa découverte. Que signifiait la présence de cette clef, dans l'herbe, loin de l'appareil? Elle n'était sûrement pas tombée de la cabine au moment de l'atterrissage. Quelqu'un l'avait perdue là... quelqu'un qui était venu rôder autour de l'avion. Etait-ce l'inconnu qui frappait des coups tout à l'heure?

Nous examinions l'outil, essayant d'y découvrir une marque, quand mon brave Kafi revint se frotter contre moi. Cette fois, ce n'était pas un outil qu'il tenait dans sa gueule, mais un mouchoir, un grand mouchoir à carreaux, maculé d'huile et de graisse.

« Où as-tu encore trouvé ça, Kafi? montre! »

Répétant sa mimique, Kafi galopa à une cinquantaine de mètres et s'immobilisa, la truffe au sol, remuant la queue. Cette seconde découverte nous intrigua fortement. A quoi avait servi ce mouchoir? Son propriétaire s'y était-il essuyé les mains après avoir « bricolé » le moteur de l'avion ?

Je le dépliai pour l'examiner. Dans un angle, étaient cousues deux initiales rouges : *B.S.,* ce qui ne

nous renseignait guère mais pouvait être intéressant pour la police. Soudain, examinant le terrain, je fis une remarque :

« Regardez! L'endroit où est posé l'appareil, celui où était la clef et celui où Kafi vient de trouver le mouchoir forment trois points en ligne droite.

- Et alors, demanda Bistèque, qu'est-ce que cela veut dire ?

- Que l'homme qui a perdu la clef et son mouchoir est parti dans cette direction... et pas depuis longtemps. Le mouchoir est encore tiède. S'il avait passé la nuit dans l'herbe, il serait glacé. »

Ces constatations, la dernière surtout, frappèrent mes camarades.

« Formidable! s'écria le Tondu... Mon vieux Tidou, je ne te connaissais pas ces talents de détective. »

Je ne me les connaissais pas, moi non plus, et j'en étais le premier étonné. Ainsi, tout devenait clair. Les coups entendus tout à l'heure avaient été frappés par un inconnu qui venait juste de s'enfuir en apercevant la lumière de nos torches ou en entendant la voix de Kafi.

« Pour moi, dit Gnafron, l'individu cherchait à démonter des instruments de bord pour les voler.

— Je ne crois pas, répliqua Corget. D'abord, l'appareil paraît intact. Ensuite, quel intérêt auraient ces instruments pour des gens du pays?

— Qui te dit qu'il s'agit de quelqu'un de Pierroux? » objecta la Guille à son tour.

Je mis tout le monde d'accord en sifflant Kafi qui, espérant une nouvelle découverte, était reparti plus loin. Lui seul, avec son flair extraordinaire, pouvait éclaircir le mystère. Je lui fis longuement sentir le mouchoir et il devina tout de suite ce que j'attendais de lui. Il nie regarda de ses yeux intelligents d'un air de dire :

« Compris, Tidou, tu peux me faire confiance. »

II commença de flairer l'herbe, en tournant en rond, la trufl'e au ras du sol et, tout à coup, sans hésitation, partit vers la droite, exactement dans le prolongement des trois points.

« Tu avais raison, Tidou, s'écria le petit Gnafron, l'homme est parti de ce côté... mais ce n'est pas la direction de la vallée. Où a-t-il pu aller? »

Derrière Kafi, nous parcourûmes près de deux kilomètres, à travers le plateau aride, et bientôt apparut devant nous un immense chaos

de rochers dont certains dressaient leurs cimes effilées à plus de trente mètres de hauteur.

« Attention! recommanda Corget, l'homme s'est peut-être embusqué là... et rien ne prouve qu'il soit seul. »

Par prudence, craignant pour sa vie, je rappelai Kafi qui voulait encore aller de l'avant. Réunie autour de Corget, la bande se concerta. Pouvions-nous, sans danger, nous aventurer plus loin?

« Bah! que risquons-nous? fit l'intrépide Gnafron. Nous sommes six, sans parler de Kafi. »

J'attachai mon chien à une cordelette trouvée dans ma poche et laissai notre fidèle détective s'introduire dans un étroit passage, entre les rochers. Derrière ces rochers, s'ouvrait un espace assez vaste que Kafi traversa sans s'attarder pour atteindre un autre goulet, aussi étroit que le premier, qui débouchait sur une sorte de salle naturelle, aux parois verticales, où le petit jour pénétrait à peine.

« Attention! répéta Corget, nous pourrions tomber dans un guet-apens. »

Soudain, Kafi cessa de tirer sur sa corde. Il s'arrêta net, les oreilles en avant. Il fixait avec insistance le fond d'une petite grotte plongée dans l'obscurité. Apparemment, le trou était

vide. Pourtant, Kafi avait décelé une présence.

Après une hésitation, Corget me glissa :

« Allume ta lampe, Tidou. »

Le faisceau de la lampe plongea au fond de la grotte. Instinctivement, je reculai. Un homme se tenait blotti contre la paroi de lexca-vation, se faisant tout petit pour ne pas être découvert. Tenant solidement Kafi par sa corde, je m'avançai de nouveau, suivi de Corget qui demanda :

« Que faites-vous là? »

L'homme ne bougea pas, effrayé par l'attitude menaçante de mon chien, qui, me croyant en danger, découvrait ses crocs, prêt à me défendre. Je rassurai Kafi et l'écartai. Alors, l'homme se leva. Courbé en deux sous la voûte basse de la grotte, il quitta son refuge. Il pouvait avoir une quarantaine d'années, pas davantage, malgré ses joues et son menton mangés par une barbe brune de plusieurs jours.

Il nous regarda d'un air hagard, plus contrarié qu'agressif.

« Que faisiez-vous là? répéta Corget... Vous rôdiez, tout à l'heure, autour de l'avion?... En vous sauvant, vous avez perdu ce mouchoir et cette clef? »

L'homme considéra les deux objets et approuva de la tête.

« Oui. »

Puis, il ajouta à voix basse, pour lui-même.

« A présent, c'est fini!...

— Qu'est-ce qui est fini? demanda Bistèque.

- Je ne pourrai pas repartir.

— Qui êtes-vous?

- Le pilote de l'avion.

— Vous êtes resté là, depuis l'accident?... Comment se fait-il que personne ne vous ait vu?... Vous vous cachiez? »

L'homme éleva légèrement les épaules, avec l'air de signifier que tout cela n'avait plus d'importance. Cependant, il expliqua :

« Je préférais éviter la police... mais à présent... »

A son accent, nous l'avions compris, il était Italien. Cependant, pour un étranger, il s'exprimait correctement. Accablé, il vacilla sur ses jambes. L'émotion, le froid du matin, la peur, la faim peut-être, lui donnèrent une sorte de vertige.

« Excusez-moi », fit-il.

Il appuya son dos à la paroi rocheuse, se prit la tête dans les mains et se laissa aller à pleurer... oui, à pleurer. C'était la première fois que je voyais des larmes dans les yeux d'un homme. A coup sûr, nous n'avions pas affaire à un bandit. Les gens de cette espèce ne se

démontent pas si facilement. Mon chien, lui aussi, comprit qu'il n'était pas dangereux. Il s'approcha de lui et lécha sa main.

Alors, le Tondu déclara :

« Rassurez-vous, nous ne sommes pas envoyés par la police. Nous sommes sortis parce que nous avions entendu du bruit autour de l'avion. Nous campons dans un chalet, près de l'endroit où vous avez atterri. Voulez-vous venir chez nous? Vous nous raconterez ce qui vous est arrivé. Nous avons des provisions, du feu. »

L'homme hésita, regarda encore le mouchoir et la clef anglaise qui l'avaient trahi.

« Je vous suis », dit -il.





CHAPITRE IV

LE RÉCIT DU PILOTE

UNE DEMI-HEURE plus tard, nous arrivons à la Croix-Couverte. Tout le long du chemin, l'homme n'a soufflé mot. Découragé, épuisé, ii a marché en titubant, au point que j'ai eu peur de le voir s'écrouler.

Bistèque s'empresse d'allumer du feu pour tiédir le chalet où le froid de la nuit a pénétré par les joints des planches. Puis, il fait chauffer de l'eau, y verse une bonne dose de lait concentré et tend un bol fumant à l'Italien qui remercie d'un sourire triste.

Cela se devine, cet homme vient de passer de bien mauvais jours, mais si notre rencontre l'a contrarié, elle l'a aussi soulagé. Son bol de lait chaud avalé, il murmure :

« Merci, mes enfants, merci! »

Il n'ajoute rien. Nous lui laissons le temps de se reprendre. La douce tiédeur dégagée du poêle le réconforte. Il étire ses jambes, frotte les poils raides qui hérissent son menton.

« Est-ce bien vrai, s'inquiète-t-il encore, vous n'êtes pas montés sur ce plateau pour me rechercher?... Les gendarmes patrouillent-ils toujours dans la montagne?

— Non, dit Gnafron... et les policiers venus spécialement de Grenoble ont quitté le village de Pierreux, au fond de la vallée. »

L'homme soupire et demande :

« Mais vous, qu'allez-vous faire, à présent?

— Ça dépend, dit Corget. Si vous n'avez rien fait de mal, nous ne demandons pas mieux que de vous aider.

— Non, je n'ai rien fait de mal... Cependant, si je vous raconte ce qui m'est arrivé, je ne suis pas sûr que vous me croirez. »

II promène sur nous un regard inquiet, donne une caresse à Kafi qui s'est approché, et dit, d'une voix grave :

« Je m'appelle Beppino Selvi. A mon accent, vous l'avez déjà compris, je suis Italien, mais j'ai vécu plusieurs années en France. Je suis moniteur à l'aéroclub de Firenze... de Florence, si vous préférez. J'ai toujours fait mon métier tranquillement, sans histoire... et puis, la semaine dernière... Il pleuvait. Personne sur le terrain. Je réglais le moteur d'un appareil sous un hangar. Un homme est arrivé. Il avait un drôle d'air. Il m'a déclaré qu'il venait de recevoir un télégramme de sa femme, en voyage en France, et tombée subitement malade à Chalon-sur-Saône, entre Lyon et Dijon. Par ie train, il n'atteindrait pas cette petite ville avant le lendemain, dans la soirée, et aucun avion régulier n'assurait un service entre Florence et Lyon ou Dijon. Il me proposait une grosse somme pour le conduire là-bas. Je lui ai expliqué que c'était impossible. J'étais moniteur d'aéroclub et non pilote d'avion-taxi. D'ailleurs, je n'avais pas les papiers réglementaires pour sortir d'Italie. Il a insisté, me proposant une somme encore plus forte, quelque chose comme 300 000 lires, en me faisant remarquer que je ne risquais rien. Je le déposerais, en pleine nuit, sur l'aérodrome de Chalon où il n'y aurait certainement personne à cette heure-là, et je serais de retour à Florence avant l'aube.

« Je refusai encore, mais, sitôt parti le mécanicien qui vérifiait les commandes d'un petit biplace, à

quelques pas de là, l'homme a brusquement sorti de sa poche un revolver.

« Pas d'histoires!... Il faut que je parte. «Conduisez-moi, sinon... »

« J'ai vivement cherché, du regard, quelqu'un qui pourrait venir à mon secours. Personne, et je savais que le mécanicien ne reviendrait plus, car il avait terminé son réglage. L'homme devenait de plus en plus menaçant. J'ai dû m'exécuter. Un X 115, le plus rapide des avions de tourisme de l'aéroclub, était en état de marche. Pendant que je faisais le plein d'essence, l'homme a apporté une volumineuse valise qu'il avait déposée à l'entrée du hangar. Il l'a placée au fond de l'appareil et s'est installé à côté de moi. Au moment où j'allais prendre la piste d'envol, j'ai de nouveau aperçu le mécanicien. J'ai voulu lui faire signe. Toujours sous la menace, l'homme m'en a empêché. »

L'Italien s'arrête, à bout de souffle, et poursuit :

« Deux heures plus tard, nous survolions les Alpes. Je pensais déjà à l'atterrissage, souhaitant trouver quelqu'un sur l'aérodrome qui aurait permis l'arrestation de mon passager... Etait-ce d'ailleurs à Chalon que celui-ci voulait se rendre? Au dernier

moment, il pouvait m'indiquer une nouvelle direction.

« Mais tout à coup, mon moteur a eu des ratés. L'essence arrivait mal. Une canalisation était bouchée.

Je branchai le réservoir de secours. Il était presque vide. Poursuivre ma route, c'était risquer une catastrophe. J'expliquai à mon passager que coûte que coûte, je devais me poser quelque part, tout de suite. Il ne m'a pas cru. Son revolver pointé contre ma tempe, il s'est mis à hurler :

« Continuez!... Je vous ordonne de continuer.»

« Malgré ses menaces, je ne pouvais aller plus loin; les ratés du moteur s'accentuaient; je devais même faire vite, et il l'a compris. Au-dessous de moi, la lune éclairait un vaste plateau, au pied d'un massif fortement enneigé. J'ai amorcé la descente et tourné deux ou trois fois au-dessus du terrain pour le reconnaître. Il m'a paru suffisamment plat. L'appareil a touché le sol normalement, puis roulé en cahotant sur l'herbe rase. Cependant, en fin de course, je n'ai pu éviter une pointe de rocher. Malgré tous mes efforts pour dévier l'avion, une roue a heurté la pierre et le train d'atterrissage s'est affaissé. Au moment du choc, le revolver de mon passager s'est échappé de ses doigts. Un coup est parti, tout seul. L'homme a vivement porté la main à son front. Il avait été

touché... pas gravement sans doute puisqu'il a eu la présence d'esprit de ramasser son arme et de me menacer de nouveau. Dans la nuit, je l'ai vu s'éloigner en traînant sa valise. Il est tombé deux fois avant de se confondre avec la nuit. Alors, au bout d'un moment,

j'ai pensé qu'il n'avait pu aller très loin, à cause de sa blessure et j'ai repris ma poursuite... Je ne l'ai pas retrouvé... Savez-vous s'il a été découvert?

— Non, dit Gnafron, les journaux n'ont parlé de personne. La police ne sait pas qui était à bord de l'appareil. »

L'Italien hoche la tête.

« Oui, j'aurais dû descendre dans la vallée donner l'alerte. Sur le coup, c'est ce que j'ai voulu faire... et puis, j'ai eu peur.

- Peur de quoi? demande Corget.

- Si l'homme n'était pas retrouvé, que penserait la police? Croirait-elle ce que je viens de vous dire? On m'accuserait d'avoir franchi clandestinement la frontière et on m'arrêterait. Des renseignements seraient demandés sur mon compte, en Italie. Personne ne saurait dire pourquoi j'étais parti.

- Pourtant, fit la Guille, un mécanicien vous avait vu parler à l'homme, sous le hangar.

— Justement, le mécanicien avait entendu cet homme me proposer une forte somme pour le conduire en France. Il pense peut-être que j'ai accepté ce voyage pour de l'argent. Comment prouver que j'ai été contraint par la menace? »

L'Italien soupire et reprend.

« Vous voyez, ce n'était pas simple. Alors, après avoir ruminé tout cela dans ma tête, je suis revenu près de l'appareil pour juger des dégâts. Déboucher la canalisation d'essence ne présentait pas de difficulté. Quant au train d'atterrissage, il était réparable. C'est ainsi qu'une idée m'est venue. Pour éviter la police française qui ne me croirait probablement pas et qui, de toute façon, ne pouvait faire autrement que de m'arrêter, j'essaierais de repartir clandestinement, par mes propres moyens. Une fois à Florence, dans mon pays, où j'étais bien connu, on me comprendrait peut-être... et puis aussi, je voulais sauver mon appareil. Notre aéroclub n'est pas très riche. S'il fallait faire venir une équipe pour démonter l'avion et le transporter de l'autre côté de la frontière, cela représenterait des frais énormes.

— Qu'avez-vous fait, alors ?

— Naturellement, j'ai pensé que l'appareil pouvait avoir été aperçu, dans la nuit claire, et

qu'il serait vite découvert. Je me suis éloigné, en évitant la vallée. Pendant plusieurs jours, je me suis caché dans un chalet inhabité où, par chance, j'ai trouvé un peu de nourriture, de la farine, quelques poignées de haricots secs... et surtout, ce qui était plus précieux pour moi, un marteau, des clous, du fil de fer.

« Alors, prudemment, une nuit, je suis revenu sur les lieux de l'accident et j'ai compris que l'appareil avait été découvert et visité. En explorant le plateau, j'ai découvert la grotte où vous m'avez trouvé, pas très loin du X 115. Ainsi, chaque soir, je suis allé remettre en état tuyauterie et train d'atterrissage. Il me restait peu de chose à faire quand vos voix et celle de votre chien m'ont dérangé... Je pensais pouvoir décoller la nuit prochaine... mais à présent? »

Il baisse la tête.

« Oui, à présent, vous ne pouvez faire autrement que de me dénoncer. Je ne vous le reproche pas... Je n'ai pas de chance. C'est la fatalité. »

Le long récit que nous venons d'entendre nous a touchés. Pas un instant, ne nous est venue la pensée que cet homme inventait une histoire. Sa voix avait trop l'accent de la sincérité.

« Bien sûr, fait Corget, pour vous, il aurait

mieux valu que nous ne nous trouvions pas sur votre chemin. » Et, se tournant vers nous : « Qu'en pensez-vous? »

Nous restons muets. Jamais nous n'avons été dans une situation aussi embarrassante.

« Je ne veux pas que vous ayez des ennuis à cause de moi, reprend l'Italien. Vous m'avez découvert, faites ce que vous voulez.

- De toute façon, dit le Tondu, il est trop tard pour retrouver votre homme. Si, à cause de sa blessure, il était resté sur le plateau, les gendarmes, les policiers ou l'équipe de secours qui sont montés ici l'auraient découvert... Comment était-il?

— Pas très grand, avec des cheveux blonds et une petite moustache.

- Quel âge?

- Une quarantaine d'années. Il portait un complet gris, avec une cravate rouge.

- S'il était blond, remarque la Guille, ce n'était pas un Italien?

- Les Italiens ne sont pas tous bruns comme moi... Cependant, il parlait notre langue avec un accent trop prononcé pour être naturel. Il devait être Français.

- C'est tout ce que vous savez de lui?... Il vous a parlé pendant le vol?

— Il paraissait surtout préoccupé. Il m'a demandé, à plusieurs reprises, quelle était la ville que nous survolions.

- Vous avez dit qu'il transportait une valise?

— Très grande, et très lourde, en cuir jaune. Pendant le vol, il s'est retourné plusieurs fois pour s'assurer qu'elle ne risquait rien.

— Que pouvait-elle renfermer?

— Je ne sais pas... sûrement quelque chose de précieux...

— Et pour le signalement de l'inconnu, vous ne voyez rien d'autre?

— Je vous l'ai dit, au moment de l'atterrissage brusqué, il s'est blessé avec son revolver. J'ai cru voir perler du sang sur son front. Même si la blessure n'était pas grave, il doit encore en porter la trace. »

Corget réfléchit.

« Evidemment, ces détails seraient intéressants pour la police, mais s'il a quitté le plateau, comme probable...? »

Et, voyant l'Italien pâlir de fatigue :

« Pour le moment, reposez-vous. Voulez-vous vous étendre?

— Je suis exténué. Depuis huit jours, mes nerfs sont à bout.

— Montez dans le grenier vous coucher sur le foin. La chaleur du fourneau grimpe jusque là-haut. A midi, nous vous appellerons. Vous partagerez notre cuisine. »

L'Italien remercie, d'un sourire triste. Il se lève et gravit le raide escalier de bois du chalet. Cependant, sur la dernière marche, il se retourne et je crois deviner sa pensée. Pendant son sommeil, l'un d'entre nous va peut-être descendre dans la vallée, signaler sa présence à la Croix-Couverte. Je le rassure. Personne ne quittera le chalet. Il peut compter sur notre promesse.

Alors, apaisé, il disparaît dans le grenier et se laisse lourdement tomber sur le foin.





CHAPITRE V

MADY INTERVIENT

SITOT l'Italien monté se coucher, un véritable conseil de guerre eut lieu, à voix basse, dans un coin du chalet. Que devions-nous faire? Ce Beppino nous était sympathique mais, si nous le laissions repartir, à bord de son avion, ne serions-nous pas accusés de complicité?

« Bien sûr, fit la Guille, s'il s'agissait d'un simple atterrissage forcé, nous pourrions nous taire, mais il y a l'autre homme, un dangereux individu.

— Oui, c'est grave, approuva Bistèque, la police doit savoir exactement ce qui s'est passé... Mais d'un autre côté, je comprends le pilote. Il sera forcément accusé d'avoir passé la frontière sans autorisation et je me demande aussi si la police croira à son histoire...

- Et puis, ajouta Bistèque, il défend les intérêts de son aéroclub. Imaginez ce que peut représenter comme travail le démontage de l'appareil, le transport et le remontage. Tandis que s'il pouvait décoller directement...

— Moi aussi, je suis bien embarrassé, soupira le Tondu. Si au moins Mady était là, elle nous donnerait son avis. Elle a toujours de bonnes idées. »

II n'avait pas achevé que mon chien, qui se chauffait près du poêle, dressa les oreilles et courut vers la porte. Quelqu'un montait au chalet. Bistèque se précipita pour ouvrir. Quelle chance! c'était justement Mady. On aurait dit qu'elle avait deviné que nous avions besoin d'elle. Un sac tyrolien au dos, elle apportait les provisions que nous n'avions pu prendre, la veille, faute de place.

« Oui, fit-elle toute joyeuse, je suis partie très tôt de Pierreux. J'avais hâte de savoir comment vous étiez installés. »

Elle pénétra dans le chalet et se débarrassa de son sac.

« C'est formidable, ici, comme tu dirais, le Tondu. Je ne vous savais pas si bien. Il fait meilleur dans votre chalet que dehors. Entre nous, ce plateau est plutôt sinistre! »

Puis, son regard allant de l'un à l'autre :

« Mais qu'y a-t-il? Ma parole, vous avez tous des airs catastrophés... Il vous est arrivé quelque chose? »

Le petit Gnafron pointa un doigt vers le plafond.

« Chut! quelqu'un dort, là-haut, dans le grenier.

— Quelqu'un?

— Le pilote du X 115. » Mady ouvrit des yeux ronds.

« Quoi?... Il était caché dans le chalet quand vous êtes arrivés ?

— Non. Nous l'avons découvert cette nuit... ou plutôt au petit jour, au bout du plateau, dans une grotte... et, à présent, nous voilà bien embarrassés.

— Embarrassés?... Pourquoi ne le conduisez-vous pas tout de suite à Pierroux puisqu'il est recherché?

- C'est plus compliqué que cela, Mady. Ecoute! »

Point par point, avec tous les détails, je refis le récit de l'Italien. Mady m'écouta avec une grande

attention, se gardant de m'interrompre pour poser des questions. Mais à mesure que je parlais, son visage changeait d'expression.

« Quand tu le verras, tout à l'heure, ajouta le Tondu, je suis sûr que, toi aussi, tu le trouveras sympathique... et que tu auras envie, comme nous, de le laisser repartir sur son avion. Seulement, il y a l'autre homme qui, lui, est sûrement un bandit. Tu arrives à point pour donner ton avis. Nous sommes dans une drôle de situation.

- Oh! moi, vous savez, je ne raisonne pas comme un garçon... Je ne raisonne même pas du tout. C'est en voyant les gens, en leur parlant, que me vient l'idée de ce que je dois faire. Comme tu dis pour me taquiner, le Tondu, je me fie à mon « intuition ».

- Alors, attends. Notre homme dort, écrasé de fatigue. Tout à l'heure, nous l'éveillerons pour le repas. Il mourait de faim quand nous l'avons trouvé.

- Et son avion, où est-il?... Est-ce que je pourrais le voir avant qu'il ne descende? »

Accompagné du Tondu et de Kafi, je la conduisis près du petit appareil. Elle en admira la couleur et les lignes et s'étonna, comme nous,

qu'il ait pu atterrir sans plus de dommage sur ce plateau raboteux.

« Et vous dites qu'il voudrait repartir comme il est venu?... Vous croyez possible de décoller en si peu d'espace sur un aussi mauvais terrain... Et s'il se tuait?

- Justement, dit le Tondu, nous y avons pensé. Comme tu vois, tout est bien compliqué. »

Quand nous rentrâmes au chalet, l'Italien était debout. Bistèque venait de lui annoncer qu'une camarade était montée nous voir pendant qu'il dormait. Son visage, envahi par la barbe, impressionna Mady. Cependant, elle s'enhardit à le questionner et il refit le récit de son étrange aventure.

Un quart d'heure plus tard, nous étions assis autour de la table, mais l'Italien n'avait pas très faim. Il parla de sa femme qui, sûrement, le croyait disparu pour toujours, de Florence, la plus belle ville du monde à ses yeux, de son aéroclub qui lui était si cher. Gênés, nous étions incapables de prendre une décision à son égard. Mais tout à coup, au milieu d'un silence, Mady lui posa une question directe.

« Croyez-vous vraiment pouvoir décoller sans danger du plateau?... Si vous le pouvez,

faites-le... et si nous vous sommes utiles, nous vous aiderons. »

Et, se tournant vers nous.

« C'est bien votre avis, n'est-ce pas? »

La fameuse « intuition » de Mady venait de l'inspirer. En vérité, elle ne faisait qu'exprimer notre secret désir à tous les six.

« Oui, expliqua-t-elle à l'Italien, puisque vous avez donné tous les renseignements sur votre étrange passager, la police française peut se passer de vous.

— Mais vous, mes enfants, protesta l'Italien, si vous aviez des ennuis pour m'avoir laissé fuir?

— Que peut-on nous faire? Rien ne vous empêche, une fois à Florence, d'écrire à la police française pour répéter ce que nous lui aurons déjà appris. Quand croyez-vous pouvoir partir?... L'avion est-il complètement réparé?

— Il ne restait qu'à consolider la potence du train d'atterrissage et à dégager le terrain des obstacles qui l'encombrent.

- Pour la réparation, dit Gnafron, c'est votre affaire, nous n'y connaissons rien; mais nous nous chargeons de nettoyer le terrain. Vous pourrez partir ce soir, si vous voulez. »

Pour la première fois, le visage de l'Italien

se détendit. Il nous serra la main pour nous remercier.

« Alors, ne perdons pas de temps, dit Corget, le repas à peine achevé. Allez vous occuper de votre appareil. Nous vous aiderons.

— En plein jour?

— Ne craignez rien. Si quelqu'un monte sur le plateau, nous vous avertirons. L'un de nous restera au chalet pour donner l'alerte. D'ici on aperçoit le sentier qui arrive de la vallée.

— Je me propose de faire le guet, déclara la Quille; c'est ma spécialité. »



Alors, tous les cinq, avec Mady, nous l'accompagnâmes jusqu'à l'appareil. L'Italien montra

comment, avec des moyens de fortune, il avait réparé la béquille brisée. Il lui restait à la renforcer. Le Tondu, le plus solide de l'équipe, se proposa pour un coup de main, tandis que nous nous chargions de dégager le vallonnement des blocs de pierre que, par miracle, l'appareil avait évités en atterrissant. Certains étaient si gros qu'il fallut se mettre à plusieurs pour les déplacer.

Ainsi, la piste nettoyée de tout ce qu'il était possible d'enlever, sur une longueur de quatre cents mètres, la distance était suffisante pour le décollage. Malheureusement, nous n'avions pu supprimer les bosses sur lesquelles le train d'atterrissage, plus ou moins bien consolidé, risquait de se disloquer.

« Tant pis, dit l'Italien, il faut tenter le tout pour le tout. L'essentiel est que je puisse enlever l'appareil avant ce dernier monticule, là-bas.

— Et si vous n'y parvenez pas? » s'inquiéta Mady.

L'homme hocha la tête.

« Il le faut. »

Le pilote nous demanda alors de l'aider à faire pivoter l'appareil pour le placer, dès maintenant,

dans la position de départ. Puis, il procéda à un essai de moteur. L'hélice vrombit. Le petit appareil frémit jusqu'au bout de ses ailes.

« Puisque tout est prêt, dit le petit Gnafron, si vous décolliez tout de suite? »

La tentation était grande pour Beppino. Il y résista.

« Je me ferais repérer. Je préfère attendre la nuit. J'espère seulement qu'elle ne sera pas trop sombre, malgré ces gros nuages qui courent dans le ciel.

- Alors, rentrez vous chauffer au chalet, conseilla Mady. Ce vent qui balaie le plateau est si froid. »

L'Italien nous accompagna à la Croix-Couverte mais, après un soulagement passager, il paraissait de nouveau sombre. Etait-ce à cause des difficultés du décollage?... Il parla encore de sa famille et nous donna son adresse à Florence. Mady, se sentant responsable de ce départ hasardeux, lui fit jurer de nous écrire, à Pierreux, dès demain, quand il serait là-bas.

« Bien sûr, dit l'Italien, c'est la première chose à laquelle je penserai, après avoir embrassé ma femme et mes enfants... Ah! comme je voudrais pouvoir mieux vous remercier. Jamais je n'oublierai ce que vous faites pour moi. »

Emu, il serra nos mains avec chaleur. En dépit de sa barbe piquante, il embrassa Mady qui, malgré son

désir d'assister au départ, devait redescendre dans la vallée, afin de ne pas inquiéter sa mère.

« Bonne chance! dit-elle en le quittant; il faut que vous réussissiez. Jamais je ne me consolerais s'il vous arrivait quelque chose. Ce serait ma faute. »

Mady partie, Bistèque prépara un copieux dîner avec une pleine marmitée de macaroni, pensant que l'homme, comme tous les Italiens, aimait les pâtes. Mais, tout à coup, le petit Gnafron tendit l'oreille. « Ecoutez! »

Le pilote tressaillit. Au dernier moment, une arrivée inopportune allait-elle tout gâcher?

Non, mais c'était presque pire. Le petit bruit était celui de la pluie. Le Tondu ouvrit la porte du chalet. Le temps était si couvert que la pluie tombait déjà. A travers la grisaille, on ne distinguait rien à cent mètres. Le visage de l'Italien se rembrunit.

« Vous ne pouvez pas partir, dit Corget; attendez la nuit prochaine. » L'homme secoua la tête.

« Il peut se passer tant de choses d'ici demain... Et je ne peux pas laisser plus longtemps ma famille sans nouvelles. Imaginez l'angoisse de ma femme. Puisque la nuit tombe déjà,

je vais décoller tout de suite. Avez-vous des lampes?

— Trois, répondit Gnafron.

— Pour me guider, vous baliserez le terrain de 150 mètres en 150 mètres, le dernier feu près de la grosse bosse. Je saurai que je dois décoller avant de l'atteindre.»

Nos imperméables sur les épaules, nous l'accompagnâmes sur le terrain, sans dire mot, le cœur serré, pensant que s'il lui arrivait malheur, ce serait notre faute. Avant de monter à bord, il serra encore nos mains avec chaleur, mais les siennes tremblaient.

« Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. Oh! comme j'aimerais, un jour, vous recevoir tous chez moi à Florence. »

Puis il s'enferma dans la cabine et lança son moteur qu'il fit tourner longtemps, au ralenti, pour bien l'échauffer. Alors, munis de leurs lampes, la Guille, Bistèque et Gnafron s'éloignèrent, en comptant leurs pas, tandis que Corget, le Tondu et moi demeurions près de l'appareil dont nous retenions les roues avec de grosses pierres.

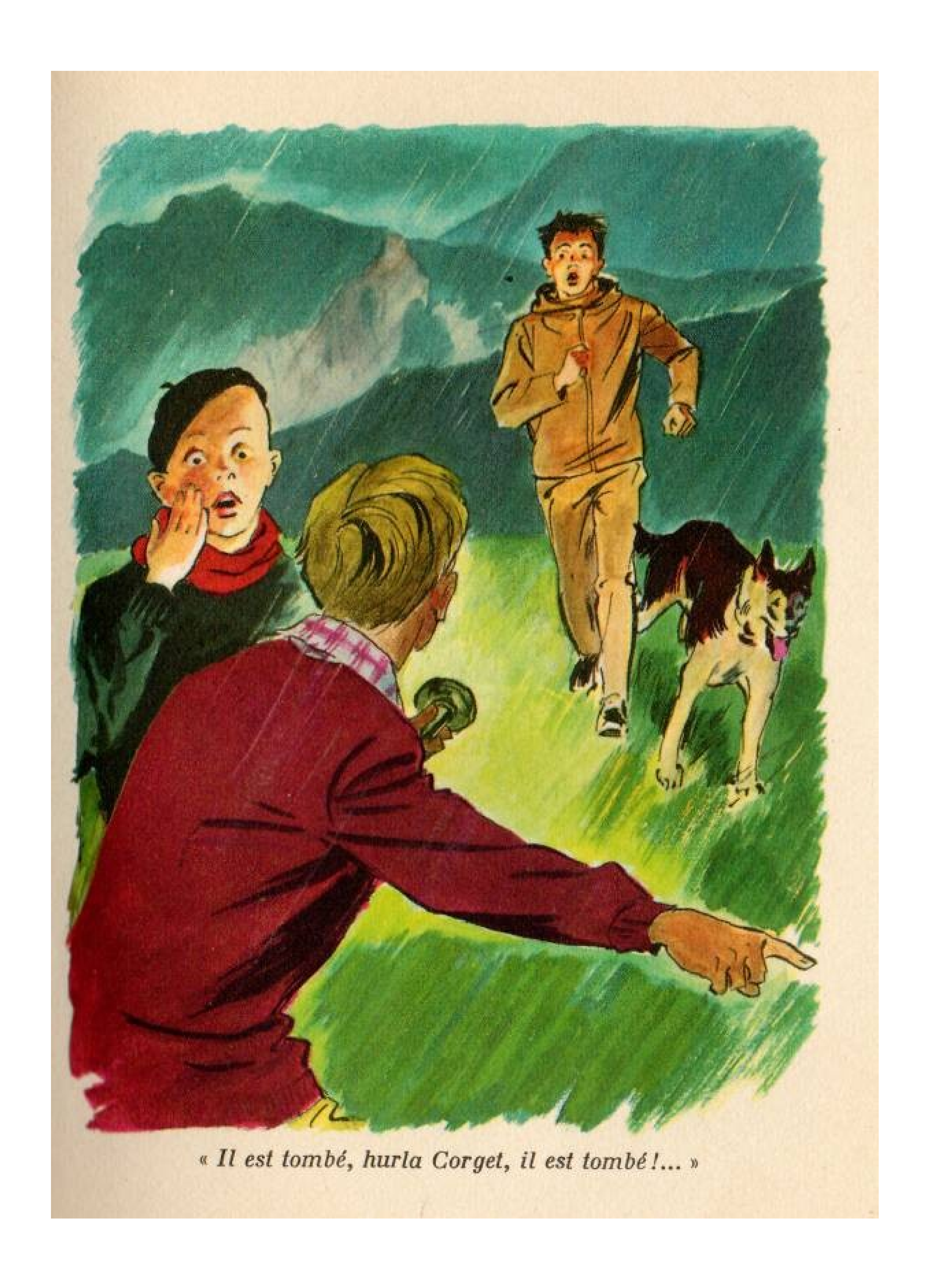
Enfin, le pilote fit signe d'enlever les cales. Le moteur vrombit. L'avion tressaillit puis se

mit à rouler en cahotant. Il prit rapidement de la vitesse, dépassa le premier feu, le second. Il s'évanouissait dans la nuit et, angoissés, nous suivions le bruit du moteur, essayant de deviner s'il avait

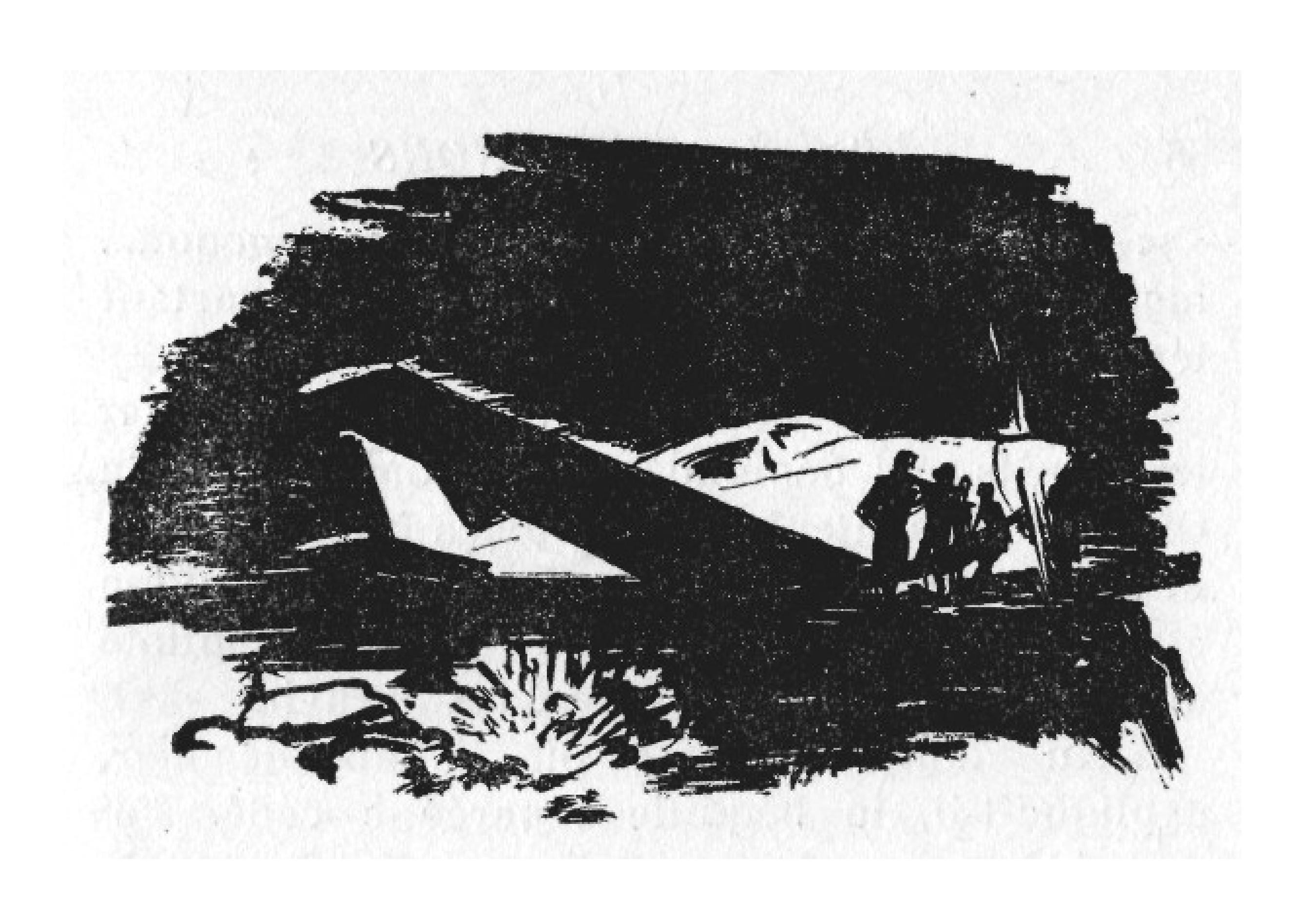
décollé quand, tout à coup, parvint un bruit bizarre, une sorte de craquement, suivi d'un autre... et le moteur se tut.

« Il est tombé, hurla Corget, il est tombé!... »





« Il est tombé, hurla Corget, il est tombé !... »



CHAPITRE VI

QUATRE PETITS SACS

DERRIÈRE le Tondu et Corget, je m'élançai *-* dans la nuit, sous la pluie glacée. Nos trois autres camarades étaient déjà sur les lieux de l'accident. L'avion gisait, sur le ventre, à quelques pas seulement d'un profond ravin, son train d'atterrissage complètement brisé, cette fois. Au moment où nous arrivions, le pilote s'extirpait à grand-peine de l'appareil. Le malheureux pleurait de désespoir. Blessé, il pouvait à peine se tenir debout.

« Moi, ce n'est rien, fit-il, un choc au genou-mais l'appareil! Ah! Madona! J'ai pourtant tenté tout ce que j'ai pu pour le sauver... »

II voulut faire le tour du X 115 pour constater les dégâts et, demandant au Tondu et à la Guille de le soutenir, il se déplaça à cloche-pied. Par miracle, la carlingue, les ailes de l'avion étaient intactes. Grâce à son habileté, le pilote avait évité le pire : la chute dans le ravin.

« Au moment même où j'allais décoller, expliqua-t-il, la béquille réparée a cédé. J'ai donné les gaz pour que l'appareil ne bascule pas, mais l'autre béquille s'est brisée à son tour. J'ai alors laissé l'avion glisser sur l'herbe. Santa Madona! quel malheur! »

Tout espoir était perdu. Il ne pourrait jamais repartir. Comme il souffrait de plus en plus, il fallut le porter à demi pour rentrer à la Croix-Couverte. Alors, accablé, il se laissa tomber sur un banc. Il ne se plaignait pas de son genou, mais chaque fois qu'il bougeait la jambe, il ne pouvait réprimer une grimace.

« Vous ne pouvez pas rester ainsi, dit Corget. Nous allons chercher du secours dans la vallée.

— Non, pas à cette heure, vous vous perdrez dans la montagne, sous ce déluge. »

La pluie redoublait, en effet, et nous risquions

de ne pas retrouver le sentier. Il fallait attendre. Alors, Corget prit son propre sac de couchage et

Beppino s'allongea dessus, dans un coin du chalet. La Guille, qui s'était fait une entorse à la cheville, un mois plus tôt, en jouant au football, déclara que ce devait être autre chose car !e genou paraissait déformé.

« Je me demande si nous trouverons un médecin à Pierroux, dit le petit Gnafron.

- Sûrement pas dans un si petit village, répondit la Guille. Il faudra téléphoner à Bourg-d'Oisans.

- Et en même temps à la police, ajouta Beppino, puisqu'il n'y a plus rien d'autre à faire. »

Le reste de la soirée fut presque sinistre. Tandis que la pluie martelait le toit du chalet, nous essayions de rassurer l'Italien. Il pensait sans cesse à sa femme, à ses enfants et nous demanda de leur envoyer un télégramme dès que nous descendrions dans la vallée. A l'heure du coucher, il fallut se résigner à le laisser dans la pièce du bas, tant le moindre mouvement de sa jambe était douloureux.

Ce soir-là, j'eus beaucoup de peine à retrouver le calme, et mon brave Kafi, me voyant inquiet, se leva plusieurs fois pour frotter sa tête contre moi. Vers le petit jour, je dormais

d'un sommeil lourd, quand Corget me secoua le bras.

« Lève-toi, Tidou, descendons tout de suite à Pierreux. »

II ne pleuvait plus mais, sous le ciel dégagé, le plateau était glacial.

« Pressons le pas, dit Corget, ça nous réchauffera.»

Une heure plus tard, nous atteignions Pier-roux encore endormi. Cependant, le chalet de l'Alpe-Rouge était ouvert. En manches de chemise (l'air était beaucoup plus tiède à Pierroux) l'hôtelier préparait les couverts du petit déjeuner dans la salle à manger.

« Tonnerre de sort! s'écria-t-il en nous reconnaissant. En bas de si bonne heure?... Que vous arrive-t-il? »

Corget expliqua notre découverte. Le saisissement de M. Jauffrey fut tel qu'il en laissa tomber un bol.

« Tonnerre de sort! le pilote de l'avion?... Vous êtes sûrs?... Attendez, je cours appeler la gendarmerie. »

II bondit vers le téléphone, dans le vestibule de l'hôtel, mais je le retins à temps.

« Il vaudrait mieux, d'abord, envoyer un télégramme à sa femme, pour la rassurer; il nous l'a demandé.

— Sa femme?... Et si cet homme est un malfaiteur?... Le télégramme est peut-être, en réalité, destiné à des complices.

Vous pouvez nous croire, ce n'est pas un bandit. Il faut envoyer un télégramme à Florence.

- En Italie? Vous connaissez le prix d'un télégramme pour l'Italie?

- Ne vous inquiétez pas, nous le paierons de notre poche. Voici l'adresse : Mme Selvi, Galle Alberto, Florence.

- Et que voulez-vous mettre dans ce message ?

- « Sain et sauf en France. Rentrerai bientôt. Beppino. »

Après une nouvelle hésitation, l'hôtelier décrocha le téléphone pour appeler la poste et passa le télégramme. Mais il avait surtout hâte de prévenir les gendarmes et appela la caserne de Bourg-d'Oisans.

« Ce n'est pas tout, dit Corget, il faudrait aussi envoyer un médecin là-haut. Le pilote s'est blessé. Il ne peut pas marcher.

- Ça tombe bien, fit l'hôtelier... ou plutôt, vous avez de la chance. J'ai un docteur comme pensionnaire, en ce moment. Je monte frapper à sa porte. »

Déjà levé et équipé, le médecin se préparait

à partir en excursion. C'était un homme jeune, d'une trentaine d'années, taillé en athlète. Il ne se fit pas prier.

« Allons-y tout de suite, dit-il. Est-ce loin? »

Au moment où nous nous apprêtions à quitter l'Alpe-Rouge, Mady parut, à la fenêtre de sa chambre, réveillée par le brouhaha dans l'hôtel. Elle venait de reconnaître nos voix.

« Qu'y a-t-il? demanda-t-elle, angoissée. Un accident?... Le pilote?... Il s'est... il s'est...

— Non, blessé seulement; ce n'est pas grave.

— Un instant! Je m'habille et je vous accompagne... ou plutôt partez tout de suite, je vous rattraperai. »

Nous n'avions pas fait cinq cents mètres, sur le sentier, qu'elle nous rejoignait, essoufflée d'avoir couru.

« Expliquez-moi! Il n'a pas pu décoller, n'est-ce pas? Je n'ai pas dormi de la nuit. Je ne cessais de penser à lui. J'ai tout raconté à maman; elle était aussi inquiète que moi. »

Le jeune docteur, habitué à la montagne, marchait d'un bon pas. En moins d'une heure et demie, la petite troupe arriva à la Croix-Couverte. Le blessé reposait, sur le sac de couchage de Corget. Le médecin examina le genou déformé.

« Non, pas une foulure, dit-il sans hésitation, une luxation.

— Est-ce plus grave? demanda Mady.

- Au contraire. Nous allons réparer ça en un instant. Vous, les garçons, donnez-moi un coup de main. »

Le docteur indiqua à Corget et la Guille la façon dont ils devaient tenir la jambe du blessé et tirer dessus pendant que lui ferait le nécessaire. Impressionnée, Mady se cacha le visage, tandis que Kafi, s'imaginant que le docteur allait faire du mal à notre ami, le retenait par le bas de son anorak.

Soudain, un bruit sec, curieux, une sorte de claquement se produisit dans la jambe du pilote. Beppino poussa un cri de douleur... et aussitôt un soupir de soulagement.

« Voilà, fit le docteur en souriant; terminé. Vous pouvez vous lever, marcher.

Vous croyez? fit l'Italien stupéfait.

- Essayez! »

Le pilote se redressa, posa le pied à terre. Oui, il pouvait marcher.

« Bien sûr, dit le docteur, les ligaments sont distendus, vous boiterez pendant quelques heures, mais vous ne-risquez plus rien. »

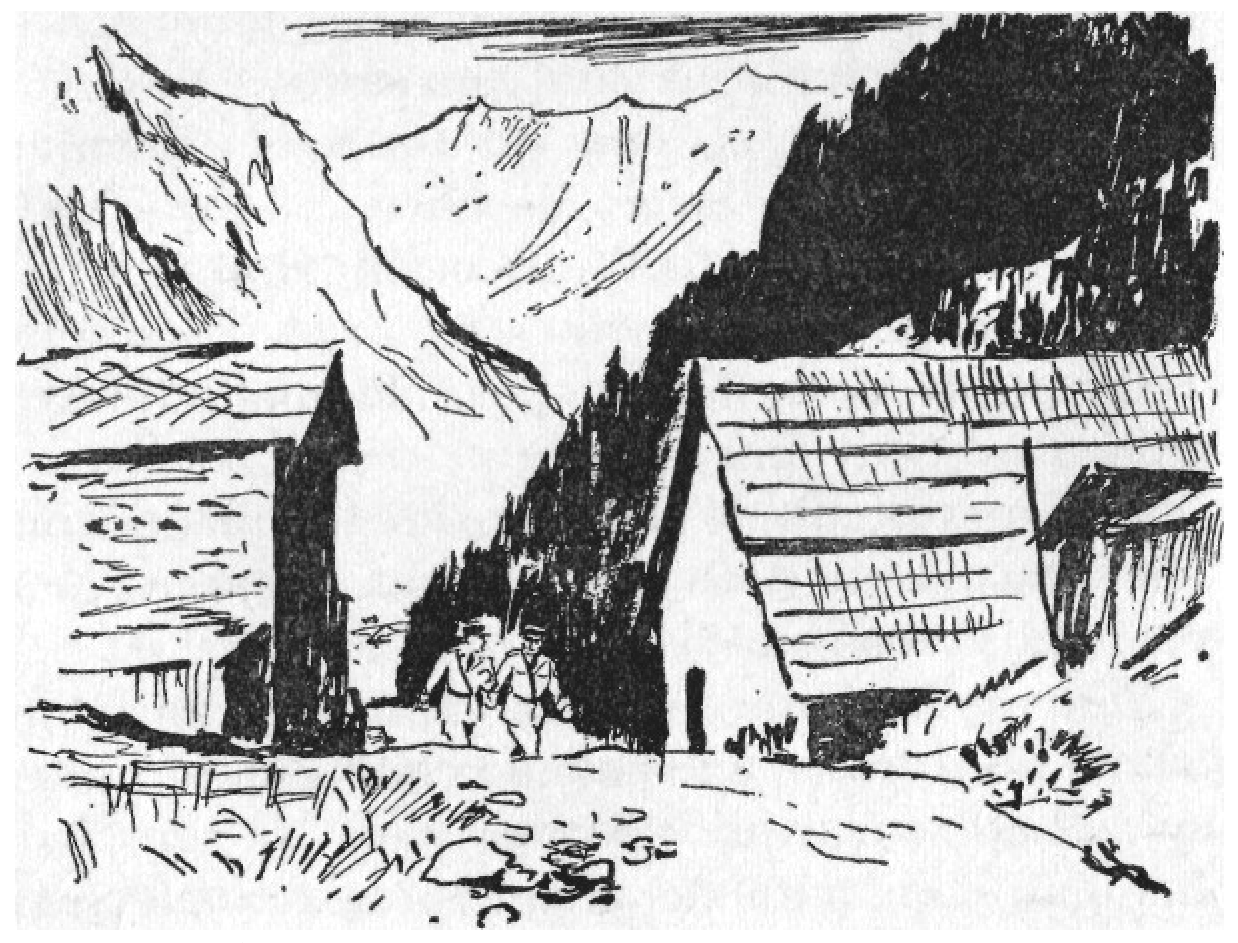
Pour le remettre de ses émotions, Bistèque offrit au blessé un bol de lait chaud, ainsi qu'au docteur, qui accepta sans façon. Puis Beppino s'inquiéta de savoir si sa femme avait

été prévenue... et si la police allait venir. « Nous avons tout de suite envoyé un télégramme à Florence, dit Corget, et l'hôtelier a prévenu les gendarmes de Bourg-d'Oisans.

— Qu'ont-ils dit?

— Qu'ils prenaient leur jeep et se mettaient en route pour Pierroux. Ils seront vite là. »

En effet, un quart d'heure plus tard, Kafi se précipitait hors du chalet en aboyant. Deux hommes en uniforme montaient à la Croix-Couverte : un brigadier et un gendarme. Pourtant résigné à tout, l'Italien pâlit. Le brigadier s'avança vers lui.



« Enfin, nous vous tenons! Ce n'est pas trop tôt!... »

Ce brigadier aux épais sourcils roux n'avait pas l'air commode. Il jeta vers nous tous un regard soupçonneux.

« Cet homme n'a rien fait de mal, fit Mady, il nous a expliqué ce qui lui était arrivé. »

Le brigadier la regarda, d'un air agacé.

« Nous ne te demandons rien, à toi, ni à ces garçons... du moins pour le moment. »

Gêné de se trouver là, le docteur proposa de se retirer.

« Non, restez, dit le brigadier. Nous pouvons avoir besoin de vos services. »

Sans plus tarder, il questionna l'Italien. Celui-ci conta son aventure, tout comme il l'avait fait devant nous. Assis à un bout de la table, le gendarme notait les déclarations. Cependant, au moment de parler de notre rencontre avec lui, Beppino hésita. Il ne voulait pas nous compromettre.

« Vous pouvez tout dire, insista le petit Gnafron. En vous aidant, nous n'avons rien fait de mal. »

Alors, il poursuivit son récit jusqu'au second accident qui lui avait enlevé tout espoir de ramener son appareil à Florence.

Le brigadier écoutait sans sourciller, se contentant d'indiquer à son gendarme les détails qui

lui paraissaient importants. Quand Beppino se tut, il y eut un silence pénible.

« C'est tout ce que vous avez à déclarer? fit le brigadier.

J'ai tout dit.

- En somme, vous ne manquez pas d'imagination... Il est vrai que vous avez eu le temps d'inventer une histoire.

- Ce n'est pas une histoire!

— Je veux bien admettre que ces enfants aient cru ce que vous leur racontiez... Avec nous, c'est autre chose.

- J'ai dit la vérité. Je reconnais ma seule faute, celle de n'avoir pas prévenu la police française. Je voulais ramener mon appareil à Florence. De là-bas, j'aurais écrit.

- Vos explications ne tiennent pas debout. Que serait devenu le prétendu passager qui vous obligeait à passer la frontière clandestinement? Il était blessé, dites-vous. Vous affirmez avoir vu du sang sur son visage. On en aurait trouvé trace, dans l'appareil ou sur l'herbe.

— Il saignait, c'est vrai, mais la blessure n'était pas grave puisqu'il s'est enfui.

— Pourtant, vous l'avez vu tomber deux fois en emportant la fameuse valise. Il n'aurait pu aller bien loin... Quant à la douille de la balle,

partie par hasard dans l'appareil, elle n'a pas été retrouvée...

— Il s'agissait peut-être d'une arme spéciale, qui n'éjecte pas ses douilles...

— Quand cet homme, avant le départ, vous a offert 300 000 lires pour le conduire en France, vous n'avez pas trouvé cette proposition étrange? Pourquoi le mécanicien qui se trouvait sous le hangar n'est-il pas intervenu?

— Il n'a peut-être pas entendu la conversation... De toute façon, il n'avait pas à intervenir. A ce moment-là, je n'étais pas menacé.

— Et qu'emportait votre passager, en plus de sa valise?

— Rien,

— Vous en êtes sûr?

— Absolument certain. »

Le brigadier se plante devant Beppino et le fixe dans les yeux.

« Alors, comment expliquez-vous la présence de drogue à base d'opium dans l'appareil? »

Décontenancé, l'Italien ne sait que répondre.

« De l'opium?

— Quatre petits sacs, soigneusement emballés dans un même paquet, caché derrière le tableau de bord. Vous ignoriez, n'est-ce pas, que la police les avait découverts, puisque les journaux n'en ont pas parlé... et vous reveniez

rôder autour de l'appareil avec l'espoir de les retrouver? »

Hébété, Beppino secoue la tête tandis que nous demeurons stupéfaits.

« Je ne comprends pas, répète le pilote, je ne comprends pas. J'en suis certain, l'homme n'emportait que sa valise. S'il avait caché quelque chose derrière le tableau de bord, je l'aurais vu... et en quittant l'appareil, il n'aurait pas oublié le paquet!

— Ah! vous vous demandez pourquoi votre passager l'a oublié?... pour la bonne raison que ce passager n'a jamais existé.

— Oh!

— La vérité est que vous étiez seul à bord pour transporter cette drogue en France. Un incident mécanique vous a contraint d'atterrir sur ce plateau. Sur le coup, vous n'avez pas osé emporter la drogue, de peur de faire une mauvaise rencontre. Vous vous êtes caché, non loin d'ici, pendant quelques jours, et vous êtes revenu récupérer le précieux paquet. Ayant constaté qu'il avait disparu, vous avez tenté de repartir pour retrouver vos complices, en Italie. »

Cette fois Beppino s'indigne. « C'est faux. Cette histoire a été inventée. Il n'y avait pas de drogue à bord. » Mais le brigadier s'emporte :

« Suffit! nous savons à quoi nous en tenir. »

Et, se tournant vers le médecin :

« Cet homme est-il en état de marcher?

— Il avait une luxation du genou. Les ligaments sont encore distendus, mais demain, ce soir peut-être...

— Non, pas demain ni ce soir, reprend vivement Beppino. Je veux descendre tout de suite dans la vallée, m'expliquer devant la police. Il faut en finir.»

Il fait quelques pas, dans le chalet, pour montrer qu'il peut marcher.

« Alors, en route, dit le brigadier... Docteur, voulez-vous nous accompagner? »

Tristement, Beppino passe sa veste de cuir et se tourne vers nous en tendant les mains.

« Merci, mes enfants, merci pour tout ce que vous avez fait pour moi. Vous au moins, vous m'avez cru... et je suis sûr que vous me croyez encore. »

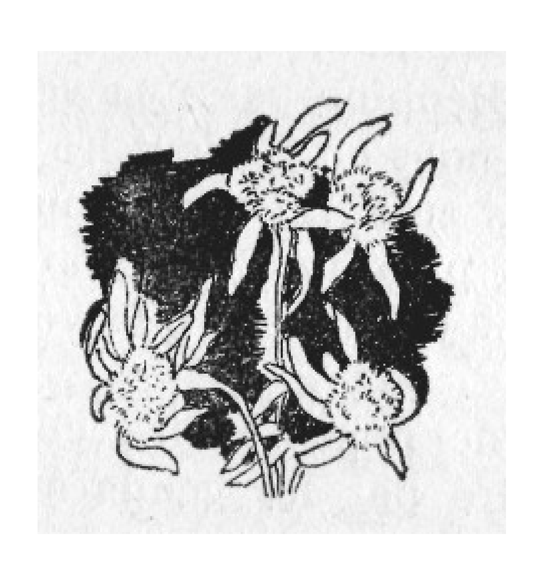
Il s'efforce de nous sourire et s'éloigne, en boitant, encadré par les gendarmes. Sans mot dire, nous le suivons des yeux jusqu'à l'extrémité du plateau, le cœur serré. Que penser des révélations faites par les gendarmes? Beppino, qui paraissait si sincère, aurait-il menti?

« Non, fait Mady, je continue à le croire innocent. Pauvre homme! Que va-t-il devenir à

présent?... Ah! si nous pouvions encore quelque chose pour lui! Il faudrait retrouver l'homme qu'il transportait...

- Oui, répète Gnafron, tout le problème est là : retrouver l'inconnu à la valise, mais comment? Ton fidèle Kafi, avec son flair extraordinaire, pourrait-il nous mettre sur la bonne piste?... Qu'en penses-tu, Tidou? » Je hoche la tête.

« Oui, il le pourrait... mais l'homme n'a laissé aucune trace. »





CHAPITRE VII

L'HOMME AU BÉRET BASQUE

DEPUIS LA VEILLE, nous cherchions comment retrouver cette trace du mystérieux inconnu à la valise. Tout le problème était là en effet. Si, au moins, nous avions pu découvrir un objet lui ayant appartenu, Kafi aurait pu venir à notre aide; mais non, rien.

Le lendemain, à la fin de la matinée, je revenais une nouvelle fois d'explorer le plateau avec Kafi quand celui-ci s'élança sur le sentier. Il

venait d'apercevoir Mady qui montait à la Croix-Couverte. Venait-elle nous apprendre du nouveau?

Hélas! elle apportait simplement le journal pour nous montrer l'article du quotidien grenoblois relatant l'arrestation de celui que nous considérions comme notre ami. L'article était ainsi rédigé :

« **LE MYSTÈRE DU X 115 ENFIN ÉCLAIRCI**

« *Le pilote de l'avion de tourisme accidenté dans le. massif du Pelvoux vient d'être arrêté au moment où il tentait de s'enfuir sur son appareil, sommairement réparé. Il s'agit d'un Italien qui se livrait au trafic de la drogue. Transféré de Bourg-d'Oisans à la prison de Grenoble, il prétend ignorer l'existence de la drogue trouvée par les enquêteurs dans l'appareil. Pour sa défense, il ne cesse de répéter qu'il n'était pas seul à bord. Un mystérieux inconnu l'aurait sommé de le conduire à Chalon-sur-Saône. Bien entendu, c'est invraisemblable. Il est probable que cet Italien, qui porte le nom de Beppino Selvi, ne, sera pas transféré en Italie puisque la drogue a été découverte en territoire français. Dans ce cas, le triste individu sérail passible d'une peine pouvant aller de cinq à dix ans de réclusion.* »

« Vous entendez, fit Mady, on le qualifie de

triste individu... et il ferait cinq ou dix ans de prison. C'est affreux!

— Et si injuste, ajouta le Tondu en tordant son béret entre ses mains pour calmer sa colère.

- Moi, reprit Mad/, je pense que nous devrions tout de suite écrire à sa femme. Elle a peut-être été avertie de l'arrestation de son mari mais lui, Beppino, n'a sûrement pas encore eu la permission de communiquer avec elle.

- Oui, écrivons, approuva Bistèque. Ça lui donnera peut-être un peu d'espoir... Nous répéterons le récit que nous a fait son mari... et nous ajouterons que nous ferons tout notre possible pour le tirer de là.»

Tout le monde fut d'accord. Mady se chargerait de rédiger la lettre et elle donnerait son adresse, à l'Alpe-Rouge. Comme la levée du courrier, à Pierroux, avait lieu en fin d'après-midi, notre camarade ne devait pas s'attarder à la Croix-Couverte. Bistèque se hâta de préparer le repas et, aussitôt après, Mady nous quitta.

« Si j'apprenais quelque chose, promit-elle en s'en allant, je remonterais aussitôt vous prévenir. »

Hélas! ni le lendemain, ni le surlendemain, elle ne parut au chalet. Le jour suivant, la Guille, Bistèque et le Tondu, descendus au

ravitaillement, remontèrent, bouleversés. Mady avait reçu une lettre de la femme de Beppino, une

lettre écrite en italien mais que le jeune docteur, qui parlait cette langue, lui avait traduite.

Mon mari est un honnête homme, disait la pauvre femme. *Je suis sûre qu'il n'a rien fait de mal. Il vous a certainement dit la vérité. Si vous saviez dans quelle angoisse folle j'ai vécu pendant ces dix jours sans nouvelles... Et à présent!... Mon mari en prison!... Je ne peux pas le croire. Il faut prouver qu'il est innocent. Vous dites, mes enfants, que vous allez faire votre possible pour le sauver, je vous remercie de tout mon cœur. Chaque jour, je vais prier la Madone pour qu'elle vous aide et vous inspire. Permettez-moi de vous embrasser en vous disant toute ma reconnaissance.*

Maria Selvi.

« Quand Mady nous a lu cette lettre, dit Bistèque, elle avait les yeux pleins de larmes... et je ne jurerais pas que les nôtres étaient secs. Elle a décidé de l'envoyer à la police. Nous l'avons approuvée.

— Bien sûr, fit le petit Gnafron... Malheureusement, ça ne changera rien. La police pensera que la femme de Beppino ignorait le trafic de son mari... ou supposera qu'elle joue la comédie.»

C'était aussi mon avis. La lettre ne suffirait pas à convaincre la police. Il fallait des preuves, de vraies preuves.

Deux nouveaux jours passèrent, qui nous parurent interminables. Malgré le temps magnifique, le grandiose spectacle des hautes montagnes parées de blancheui-s étincelantes, nous n'avions guère envie d'escalader les cimes. Nous demeurions devant le chalet, à nous chauffer au soleil, n'osant nous éloigner, par crainte de manquer Mady.

Elle reparut, un matin, au bout du plateau, signalée de loin par mon chien.

« Pour arriver si tôt, s'écria le Tondu, ce qu'elle va nous apprendre est sûrement important. »

Nous courûmes à sa rencontre, avides de savoir, inquiets aussi.

« Laissez-moi d'abord me reprendre, dit-elle, à bout de souffle. Je suis montée trop vite. »

Arrivée au chalet, elle se laissa tomber sur un banc et but, coup sur coup, deux grands verres d'eau.

« Voilà, fit-elle, je n'ai pu me retenir de monter vous dire ce que j'ai observé à l'Alpe-Rouge. Hier, sont arrivés deux nouveaux pensionnaires, deux hommes d'une trentaine d'années, bien mis. L'hôtel est presque plein, en

ce moment, on ne leur a donné qu'une seule chambre à deux lits, près de la nôtre, à maman et moi.

Le soir, les deux hommes sont descendus à la salle à manger, comme tout le monde, et l'un d'eux, le plus petit, qui porte un béret basque, est resté couvert pendant tout le repas.

- Il n'a peut-être pas plus de cheveux que moi sur le crâne, fit le Tondu.

- Non. Des mèches dépassaient son béret, sur la nuque et les tempes.

- Alors? demanda la Guille.

- Comment, tu ne vois pas?... Souviens-toi du récit de Beppino. Au moment de l'atterrissage forcé, une balle est partie; l'homme a été blessé à la tête. Bien sûr, on peut garder sa coiffure pour d'autres raisons, tout de même, ce n'est pas courant.

- Autrement dit, fit Corget, tu penses que cet homme pourrait être le passager de Beppino?

- C'est l'idée qui m'est venue.

- Et à part le béret, tu n'as rien observé d'autre?

— Après le repas, les deux nouveaux pensionnaires ont bavardé avec l'hôtelier. Ils ont l'intention de faire des excursions en montagne. Le patron leur a demandé s'ils comptaient

s'attaquer à de grandes ascensions. « Non, a « répondu l'homme au béret; du moins, pas tout « de suite, nous manquons d'entraînement. » Puis, de fil en

aiguille, l'autre s'est mis à questionner l'hôtelier sur l'accident d'avion, dont il avait entendu parier et a demandé où cet accident s'était produit. M. Jauffrey a désigné le plateau et ils ont paru tous deux intéressés. Là-dessus, ils sont montés se coucher. Un moment plus tard, de ma chambre, j'ai essayé d'écouter, à travers la cloison, ce qu'ils disaient, mais ils parlaient à voix basse; je n'ai rien pu saisir.

— Et ce matin, avant de partir, tu les as revus ?

- Ils prenaient leur petit déjeuner, dans la salle à manger, équipés pour une excursion. J'ai remarqué leur attirail neuf, depuis le sac tyrolien jusqu'aux grosses chaussures. Cela aussi m'a intriguée. S'ils avaient l'habitude de faire de l'alpinisme, leurs affaires seraient usagées.

Très juste, Mady, fit le petit Gnafron... mais en supposant que l'homme au béret soit le passager de Beppino, que reviendrait-il faire ici, quinze jours après l'accident?

- Parbleu, dit Bistèque, essayer de récupérer la drogue oubliée dans l'appareil. »

Corget secoua la tête.

« Tu penses bien qu'il a lu les journaux, appris que cette drogue avait été découverte par la police. Il sait qu'il n'y a plus rien dans l'appareil.

- C'est ce qui m'étonne, moi aussi, approuva Mady. Je ne comprends pas l'intérêt de cet homme à revenir ici. Pourtant, son signalement correspond à peu près à celui donné par Beppino. Les cheveux qui dépassent de son béret sont plutôt blonds, il n'est pas très grand. La seule différence est que celui-ci ne porte pas de moustaches, comme le passager de l'avion, et je lui donne environ trente ans au lieu de quarante, comme a dit Beppino. Mais sa moustache coupée le fait peut-être paraître plus jeune.

— Possible, dit la Guille. Quand mon père a coupé la sienne, il avait presque l'air d'un jeune homme. »

Corget réfléchit.

« De toute façon, si l'avion intéresse ces deux touristes, nous serons bientôt fixés. Qui sait si, tout à l'heure, quand ils se préparaient à partir, ils n'avaient pas l'intention de monter sur le plateau?

— Oui, approuva Mady, ils pourraient bien venir de ce côté. Surveillons le Plan des

Aiguilles. Je ne suis pas pressée de redescendre; j'ai prévenu maman. »

Par précaution, afin de ne pas se montrer, la bande resta au chalet, malgré l'invite du grand soleil qui embrasait la montagne. Vers midi, nous eûmes une alerte quand Kafi, dressant l'oreille, se mit à aboyer. C'était seulement trois jeunes filles et un guide qui, piolet en main, redescendaient d'une course en haute montagne.

« Non, dit Mady déçue, ce ne pouvait pas être eux. Il est trop tard à présent. Même s'ils s'étaient trompés de sentier, ils seraient passés depuis longtemps. »

Par acquit de conscience, elle tint tout de même à rester à la Croix-Couverte jusqu'à la fin de l'après-midi et Corget fut obligé de lui dire de partir si elle ne voulait pas inquiéter sa mère.

Restée seule, la bande s'interrogea sur les révélations de notre camarade.

« En somme, fit Bistèque, c'est à cause du béret que Mady a fait ces suppositions. La preuve me paraît un peu mince. Mon grand-père, lui aussi, portait toujours un béret, même la nuit, pour dormir. Il n'était ni chauve, ni blessé à la tête. Il avait des névralgies... Quant au signalement, on ne peut pas dire qu'il corresponde parfaitement.

Pour moi, Mady s'est trompée.

— Pas sûr, protesta le Tondu. A trente ans, on n'a pas de névralgies dans la tête. Ton grand-père était vieux, lui. Moi, je fais confiance à Mady. Jusqu'à présent, elle ne s'est jamais trompée.

— Oh! pour toi, fit la Guille en riant, tout ce que dit Mady est parole d'évangile. Elle affirmerait que les grenouilles ont des ailes, tu la croirais sans discuter. Je le reconnais, elle a souvent de bonnes idées, mais pour une fois, elle se trompe.

— C'est bien, dit le Tondu vexé, n'en parlons plus... mais, même si elle fait erreur, nous devrions prévenir la police. »

Le petit Gnafron eut un sourire ironique et haussa les épaules.

« La police! Tu t'imagines qu'elle va nous écouter? D'abord, que lui dirons-nous à la police; qu'à l'Alpe-Rouge un pensionnaire garde son béret sur la tête dans la salle à manger? Et en admettant qu'il soit un bandit, vous pensez bien qu'il a pris ses précautions... même pour expliquer une blessure à la tête... s'il en a une, ce qui n'est pas prouvé.

— Très juste, approuva Corget, avant tout, il faut de vraies preuves... Ne gâchons pas nos

chances. Si ces deux hommes s'intéressent à l'avion, nous sommes bien placés pour nous en rendre

compte. A mon avis, ils ne se risqueront pas ici en plein jour. Attendons la nuit. »

J'approuvai vivement.

« Alors, montons la garde à tour de rôle, près de la lucarne du grenier avec Kafi. Dès que quelqu'un viendra rôder autour de l'appareil, mon chien l'entendra... »





CHAPITRE VIII

UN DRAME DANS LA NUIT

SURVEILLANCE INUTILE. Cette nuit-là, personne ne vint rôder sur le plateau... et personne n'y monta la nuit suivante.

« Vous voyez, conclut Bistèque, Mady s'est trompée. L'homme au béret et son camarade sont de simples touristes. Ils n'auraient pas attendu si longtemps pour grimper sur le Plan des Aiguilles. » Le Tondu hocha la tête.

« Ils cherchent peut-être autre chose.

— Quoi? La drogue?... La police l'a prise.

— Peut-être la fameuse valise.

— Beppino a vu l'homme l'emporter. » Notre enquête piétinait. Nous désespérions de prouver l'innocence de Beppino quand un brutal événement relança subitement cette mystérieuse affaire.

C'était la nuit du 11 juillet. Après une belle période ensoleillée, le temps avait brusquement changé, couvrant la montagne de lourds nuages qui se nouaient et se déchiraient sur les hautes cimes. Ce soir-là, nous nous étions couchés de bonne heure, à cause du vent froid qui soufflait sur le plateau. Pensant qu'avec ce temps personne ne s'aventurerait dans ces parages, nous avions renoncé à monter la garde à la lucarne.

Kafi s'était donc étendu près de moi, presque à regret car, pour lui, monter la garde n'était pas une corvée mais une distraction excitante. En bon chien policier, bien dressé, il ne demandait qu'à suivre une piste. Je dormais depuis plusieurs heures quand un bruit étrange m'arracha à mon sommeil. Je me dressai sur mon séant, croyant que le chalet s'écroulait. C'était seulement le vent, un vent terrible qui ébranlait la vieille charpente, faisait craquer ses joints. Instinctivement, dans l'obscurité, j'étendis

la main pour toucher mon chien. Il n'était plus contre moi. Avait-il voulu reprendre le guet des nuits précédentes? A tâtons, je m'avançai vers la lucarne. Il ne s'y trouvait pas.

« Que cherches-tu, Tidou? demandèrent en même temps Gnafron et la Guille, eux aussi réveillés par la tempête.

- Kafi!... II n'est plus dans le grenier!

- Le vent l'a effrayé. Il s'est réfugié en bas. » Je dégringolai l'escalier, torche au poing. Secouée par le vent, la porte du chalet s'était ouverte et battait sous les rafales. Quant à Kafi, il n'était pas près du fourneau, sa place habituelle quand il avait froid.

« Ne t'inquiète pas, dit la Guille. Il est sorti faire un tour pour calmer sa peur.

- Je connais mon chien. Il n'est pas peureux... En tout cas, s'il s'était senti inquiet, il m'aurait d'abord éveillé en me léchant la main. Quelque chose d'autre l'a attiré. »

Je l'appelai de toutes mes forces. Balayée par le vent, ma voix portait dans une seule direction... qui n'était peut-être pas la bonne. Je remontai prévenir les autres Compagnons. A pari le Tondu, qui ronflait sous son béret rabattu sur les yeux, ils étaient réveillés.

« Kafi a disparu!... Aucune réponse à mes appels... Descendez vite! »

En un instant, la bande fut sur le pied de guerre. Si Kafi m'appartenait, il était devenu le fidèle témoin....

pour ne pas dire le héros, de toutes nos aventures. C'était, en quelque sorte, le septième Compagnon de la Croix-Rousse... et pas le moindre. Il était trop précieux pour qu'on ne s'affole pas très vite.

« D'après toi, Tidou, insista Corget, pourquoi serait-il sorti?

— Il a certainement entendu un bruit anormal.

— La chute d'un sapin abattu par le vent?... un rocher détaché de la montagne?

— Autre chose. »

Comme mon chien ne me répondait toujours pas, la bande se risqua sur le plateau. Le vent avait dissipé les nuages mais, sans clair de lune pour nous guider, il fallut allumer les torches. Au bout d'un moment, Corget proposa :

« Lançons un nouvel appel, tous ensemble. »

Nos six voix retentirent, à l'unisson mais, seul, le sifflement d'une rafale nous répondit. Kafi était donc très loin car je l'avais habitué à aboyer au premier appel... ou alors, il lui était arrivé un accident.

« Allons voir du côté de l'avion », fit le Tondu.

L'appareil reposait toujours au bord du précipice,

comme un gros oiseau malade. Apparemment, mon chien n'était pas venu dans ces parages.

« Ne nous éloignons pas davantage, conseilla Corget, nous risquerions de nous perdre... et nous

grelottons, sans nos anoraks. Rentrons nous chauffer à la Croix-Couverte. Si, au petit jour, Kafi n'est pas revenu, nous repartirons à sa recherche. »

Malgré mon angoisse grandissante, je suivis mes camarades au chalet où personne ne songea à se recoucher. Dès quatre heures et demie, quand les premières lueurs de l'aube apparurent, je proposai de repartir.

« Ne restons pas tous ensemble. Dispersons-nous sur le Plan des Aiguilles. Le premier qui aura retrouvé Kafi avertira les autres d'un coup de sifflet. »

L'air encore glacé nous gelait le bout des doigts. Tandis que mes camarades s'éloignaient, je me dirigeai vers l'extrémité est du Plan des Aiguilles, m'arrêtant, de temps à autre, pour appeler encore Kafi. Le bout du plateau atteint, je m'aventurai dans un chaos de rochers semblable à celui où nous avions découvert Bep-pino, mais à l'opposé. Le soleil était levé, à présent. Isolé de mes camarades, je m'interrogeais sur le résultat de leurs recherches quand, sur ma droite, un coup de sifflet lointain



me fit dresser l'oreille. A la façon de siffler, très aiguë, je reconnus le petit Gnafron. Il devait être à cinq ou six cents mètres de là. Je m'élançai comme un fou. Un second appel, plus strident, et répété à brefs intervalles, me fit craindre le pire. Gnafron était-il tombé dans un précipice?... S'agissait-il de mon chien?

Soudain j'aperçus notre camarade gesticulant sur une roche. De loin, il cria, de toutes ses forces :

« Vite, Tidou! »

J'arrivai haletant. Il me désigna un creux de rochers.

« Regarde!... Kafi! Je viens de le découvrir là, en suivant une longue traînée de sang. - Mort?

— Non, mais mal en point. Il a dû se perdre dans la nuit et tomber sur des rochers pointus. »

Je me précipitai vers mon chien, l'appelai doucement par son nom. La pauvre bête fit un effort pour me regarder mais sa tête retomba aussitôt.

« Il a perdu beaucoup de sang, dit Gnafroii, j'ai suivi les traces rouges sur plus de deux cents mètres. Il cherchait à rentrer au chalet et n'en a pas eu la force. »

Il était blessé à l'épaule, une plaie à peine visible sous ses poils. Pourquoi avait-il tant saigné? Follement angoissé, je me tournai vers Gnafron :

« Cours chercher les autres. Dis à Corget de se débrouiller pour fabriquer un brancard. Il faut descendre Kati le plus vite possible à Pierroux. »

Gnafron s'en fut en courant, me laissant le cœur brisé d'angoisse près de la pauvre bête. Oh! ces minutes d'attente!... Kafi allait-il mourir, là, sous mes yeux, avant l'arrivée des secours

Enfin, Gnafron reparut, avec les quatre autres compagnons. Corget et le Tondu avaient fabriqué, à la hâte, une civière composée de deux

fourches à fourrage et d'un pan de vieille bâche trouvées dans le chalet. La Guille et Bistèque m'aidèrent à y déposer Kafi qui se laissa faire, sans rien manifester, ce qui me parut mauvais signe. Souffrait-il? Etait-il inconscient? Résisterait-il jusqu'à notre arrivée à Pierroux?... et qui pourrait le soigner, en bas? Sans doute, faudrait-il le conduire jusqu'à Bourg-d'Oisans. Et encore, dans une aussi petite ville, trouverions-nous un vétérinaire?

« Descendons tous les six, décida Corget. Nous nous relaierons de quart d'heure en quart d'heure au brancard; ainsi, nous irons plus vite. »

II fallut d'abord remonter sur le plateau afin de rejoindre le sentier qui conduisait vers la vallée. Kafi était lourd à porter. C'était un solide chien-loup. Un jour, je l'avais mis sur une bascule. Il pesait plus de trente-cinq kilos. Cependant, nous remplaçant souvent au brancard, comme prévu, Pierroux fut atteint en un temps record. Il était à peine neuf heures du matin. A l'Alpe-Rouge, les pensionnaires achevaient leur petit déjeuner dans la salle à manger, au rez-de-chaussée. Mady, assise avec sa mère, près de la fenêtre, nous aperçut de loin.

Elle comprit qu'un drame venait de se produire et bondit dans la rue.

« Mon Dieu! Kafi !. Que lui est-il arrivé? »

Elle eut beau l'appeler doucement par son nom, il ne bougea pas. Je demandai vivement :

« Saurais-tu, par hasard, Mady, où nous pourrions trouver un vétérinaire?

— Sûrement pas dans la vallée... mais peut-être que le docteur Marchand, celui qui a soigné Beppino?... Il a fait une longue course, hier, en montagne; il n'est pas encore descendu. Je vais l'appeler. »

Quelques instants plus tard, tandis que nous déposions le brancard dans le hall de l'Alpe-Rouge, le jeune docteur apparut, en pyjama.

« Je ne suis pas vétérinaire, mais j'aime les animaux. Il m'est arrivé de soigner des chiens. »

Je lui montrai la blessure de Kafi, près de l'épaule.

« Regardez! la plaie n'est pas très large. Il a pourtant perdu beaucoup de sang. Les traces se voyaient, dans l'herbe, sur plus de deux cents mètres.»

Le docteur examina mon chien, tâta son pouls et hocha la tête.

« Un vétérinaire ne pourrait pas grand-chose. Ce

qui serait urgent pour la pauvre bête, c'est une transfusion sanguine... Pour cela il faudrait le conduire à Grenoble. Impossible, le temps presse. »

Je sentis les larmes me monter aux yeux.

« Alors, monsieur le Docteur, il n'y a plus rien à faire? »

Le médecin ne répondit pas. Il remonta dans sa chambre en courant et reparut avec une trousse. Il en sortit une ampoule et une seringue,

« 11 faut, avant tout, soutenir le cœur, comme chez un être humain. Une demi-dose suffira. »

Il fit une piqûre à Kafi qui ne broncha pas. Puis il m'expliqua que je devais l'obliger à boire de l'eau légèrement salée pour tenter, faute de sérum, de faire remonter un peu la pression sanguine. L'hôtelier, qui avait assisté à la scène, s'empressa d'apporter une casserole d'eau dans laquelle il jeta une poignée de sel. Alors, je soulevai la tête de mon chien et lui versai de l'eau dans la gorge. Tout d'abord, sans réaction, Kafi laissa le liquide ruisseler de chaque côté de ses babines. Puis, quelques gouttes ayant pénétré dans son estomac, il eut le réflexe de déglutir.

« Encore, répétait le docteur, encore! C'est le seul moyen de le sauver... ou tout au moins d'essayer. »

Pendant ce temps, tout l'hôtel s'était rassemblé dans le hall. Il y avait une jeune femme et

ses deux enfants, un vieux monsieur à barbe blanche, deux jeunes filles en short, une dame d'une cinquantaine d'années aux cheveux gris, portant lunettes et pantalon de velours. Mady nous avait parlé d'elle. Elle était arrivée quelques jours plus tôt à l'Alpe-Rouge où elle venait reposer sa voix, car c'était, paraît-il, une chanteuse. Seuls, l'homme au béret et son compagnon étaient absents. J'entendis dire, autour de moi que, surpris par le mauvais temps dans la montagne, ils étaient rentrés vers six heures du matin.



« Pauvre chien! soupirait l'actrice aux cheveux grisonnants, croyez-vous, docteur, pouvoir le sauver?»

Elle paraissait navrée et questionna Gnafron pour savoir quand et où nous l'avions trouvé, et comment il s'était blessé.

Pendant ce temps, à genoux sur le carrelage du hall, je continuais de faire boire le blessé. Enfin, au bout d'une demi-heure, sous l'effet de la piqûre et de l'eau absorbée, Kafi parut reprendre vie. Je caressai sa tête en lui parlant. Il fit un effort pour me regarder de ses bons yeux qui me semblèrent moins ternes.

« Je ne m'explique pas pourquoi il a perdu tant de sang, répétait le docteur; la blessure paraît bénigne, superficielle. Mais ce n'est pas le moment de l'examiner. »

A présent, Kafi réclamait lui-même à boire, mais, étendu, il avalait mal. Corget et le Tondu m'aidèrent à soulever mon chien tandis que le petit Gnafron avançait la casserole. Alors, la pauvre bête se mit à boire, avec beaucoup de peine, mais toute seule. Elle lappa la moitié du récipient.

« Bon signe, dit le médecin en se tournant vers moi... mais il était temps. »

Il écouta le rythme de son cœur et ajouta :

« Oui, je le crois sauvé. Tu lui donneras encore

à boire, autant qu'il voudra. Ensuite, il lui faudra une nourriture riche pour lui permettre de refaire le sang perdu. »

Les larmes aux yeux, je remerciai le docteur. Dans un élan de reconnaissance, Mady l'embrassa sur les deux joues.

Mais le médecin demeurait intrigué.

« Je ne comprends toujours pas ce qui lui est arrivé. Peut-être, à présent, pourrait-on savoir? »

II souleva les poils, près de l'épaule de mon chien et palpa les abords de la plaie, doucement. Soudain son doigt s'immobilisa à un endroit précis. Il fronça les sourcils.

Bizarre! Je sens quelque chose de dur contre l'omoplate; on dirait un caillou... non, pas un caillou... plutôt une balle. »

Je frémis.

« Une balle?

— Une balle? répéta la chanteuse aux cheveux gris. Est-ce possible? Où l'aurait-il reçue?

Pour en avoir le cœur net, le docteur sortit un bistouri de sa trousse et me demanda de caresser mon chien pour qu'il ne bouge pas.

Je ne lui ferai pas grand mal. Il ne sentira pour ainsi dire rien. »

Tandis que le Tondu et la Guille écartaient

les poils fauves de la belle fourrure de Kafi, d'un coup sec, le docteur agrandit la blessure. Quelques

instants plus tard, il extirpait une petite chose qu'il tendit au bout de ses doigts ensanglantés.

« Vous voyez! je ne me trompais pas : une balle de revolver. Je m'explique, à présent, l'abondante perte de sang. A son passage, cette balle a sectionné une petite artère. »

Et d'ajouter :

« Le coup a dû être tiré de loin. La balle avait perdu de sa force de pénétration, sans quoi, elle aurait traversé l'os et le coup eût été mortel. »

Je regardai mes camarades. Tous étaient atterrés. Mady et sa mère avaient pâli. Malgré moi, je pensai aussitôt à l'homme au béret et à son compagnon. Quelqu'un ne venait-il pas de dire qu'ils étaient rentrés très tard dans la nuit?

« Odieux! répétait la chanteuse aux cheveux gris et au pantalon de velours; absolument odieux!... autant qu'inexplicable! Ces paisibles montagnes seraient-elles hantées par des bandits?... Etes-vous certain, docteur, que le coup a été tiré cette nuit même?... Ce pauvre chien avait peut-être depuis longtemps la balle dans l'épaule?

— Certainement pas.

— Ciel!... Moi qui aime sortir parfois, la nuit, dans la montagne! Jamais plus je n'oserai m'y aventurer. »

La balle circulait de main en main quand les deux étranges touristes apparurent dans l'escalier, avec les traits tirés de gens qui n'ont pas assez dormi. Apercevant l'attroupement autour de Kafi, ils ouvrirent des yeux étonnés et demandèrent ce qui se passait. Tout en caressant mon chien, je les observai, épiant leurs réactions. Leur surprise ne parut pas feinte. Eux aussi furent navrés de constater que ce beau chien avait failli être tué. Comme tout le monde, ils demandèrent à voir la balle.

Les premiers moments de stupeur passés, le vieux monsieur à barbiche blanche, qui suivait la scène depuis le début, risqua une remarque.

« A mon avis, ceci est bien étrange... surtout quelques jours après l'affaire de l'avion accidenté sur le plateau. Au fond, en dépit des déclarations de la police, le mystère n'a jamais été parfaitement éclairci. Y aurait-il un lien entre ces deux faits? »

Et il ajouta :

« En tout cas, d'après la balle, on pourrait déterminer le calibre de l'arme... et peut-être

sa nature, ce qui serait une indication pour la police. Je m'y connais un peu en la matière. J'ai été

armurier de mon métier... Me permettez-vous d'examiner de nouveau le projectile? »

II tendit la main, à la ronde, pour le réclamer. A notre grand étonnement, personne ne put le lui remettre. Qu'était devenue cette balle que tout le monde avait eue entre les doigts? Etait-elle tombée dans le hall? Les regards explorèrent le sol. Rien.

« Incompréhensible! s'exclama la pensionnaire aux cheveux gris. Cette balle n'a tout de même pas disparu comme par enchantement!... Quelqu'un, par inadvertance, l'aura glissée dans sa poche. Voyons, cherchons tous ! »

Chacun se fouilla consciencieusement : la vieille dame, l'hôtelier, l'homme au béret, son camarade... et nous autres, comme tout le monde. La balle demeura introuvable. A coup sûr, quelqu'un l'avait subtilisée. Décidément, cette affaire devenait de plus en plus mystérieuse...



CHAPITRE IX

NOUVEL INCIDENT

Assis autour du fourneau qui ronflait, nous discutions avec animation. Dehors, il faisait gris. A deux mille mètres d'altitude, le froid tombe vite dès que le soleil ne brille plus. Sans mon chien, nous nous trouvions désorientés. Jamais nous n'avions aussi bien mesuré la place qu'il tenait dans notre équipe.

Cher Kafi! Quand remonterait-il à la Croix-Couverte? Sur les conseils du docteur Marchand, je

l'avais laissé à Mady, et l'hôtelier avait promis de lui réserver les meilleurs restes de la cuisine. Non, je n'étais plus inquiet pour lui. Mady le soignerait aussi bien que moi... et le gâterait même davantage. Et puis, le docteur l'avait dit : puisqu'il était sauvé, il se remettrait très vite.

Alors, à présent, nous ne pensions plus qu'à la balle tirée sur lui, en pleine nuit... Cette balle si mystérieusement disparue dans le hall de l'hôtel et certainement subtilisée par une des personnes présentes. Qui avait intérêt à ce geste?

« C'est à ne rien y comprendre, fit la Guille. Vous ne croyez pas qu'on fait beaucoup d'histoires pour un petit bout de métal de rien du tout?

— Pourtant, reprit Gnafron, souviens-toi, la Guille, de ce qu'a dit l'armurier. D'après la balle, on pourrait identifier l'arme. Le revolver n'était peut-être pas d'un modèle courant.

— A quoi cela nous avancerait? » Gnafron haussa les épaules.

« Décidément, mon pauvre la Guille, tu es toujours dans la lune quand on explique quelque chose. Tu ne te rappelles plus ce qui s'est passé au moment de l'atterrissage forcé? Beppino a supposé qu'il s'agissait d'une arme

perfectionnée, avec récupérateur de douilles.

— Je sais, il a dit ça... mais la police ne l'a pas cru.

- Justement, il faudrait prouver que la police s'est trompée. Pour moi, l'arme du passager de l'Italien est celle qui a failli tuer Kafi puisque, là non plus, aucune douille n'a été retrouvée. Pourtant, nous avons ratissé le terrain dans tous les sens. Sur les rochers nus, nous aurions découvert quelque chose. Les douilles, ça brille sur de la pierre... et l'agresseur de Kafi a sûrement tiré plusieurs coups, avant de l'atteindre.

- Conclusion, dit Bistèque, l'homme à la valise est celui qui a tiré sur Kafi... C'est-à-dire l'homme au béret, puisqu'il était dans la montagne cette nuit-là.

Vous en doutiez encore? s'écria le Tondu. Cette fois, nous tenons la preuve.

- Non, reprit Corget, ce n'est pas ce qu'on peut appeler une preuve. L'homme au béret et l'autre ont passé la nuit dans la montagne, c'est vrai, mais, après tout, ils ont pu se perdre dans le brouillard. Ce sont des choses qui arrivent.

— Alors? reprit le Tondu, qui soupçonner?... Le docteur? »

Je protestai :

« Sûrement pas. Il a sauvé Kafi. C'est lui qui a retiré la balle. Il l'aurait laissée dans l'épaule de mon chien s'il ne tenait pas à ce qu'on sache que la pauvre bête avait été blessée par une arme à feu.

- Evidemment, approuva Bistèque; d'ailleurs, ça se voit, il aime beaucoup les animaux. »

Alors, on passa en revue les personnes qui avaient assisté à la scène, dans le hall de l'Alpe-Rouge. De toute évidence, l'hôtelier était hors de cause. Jamais il n'aurait pu monter son gros ventre jusque sur le plateau. Son aide-cuisinier, un garçon de dix-sept ou dix-huit ans, ne pouvait être soupçonné. Il se couchait tard le soir, se levait tôt le matin pour allumer son fourneau; la nuit, il ne devait penser qu'à dormir. Quant au vieil armurier, il avait au moins soixante-dix ans et marchait avec une canne. Ses promenades ne le conduisaient pas très loin. Or, à part les deux curieux touristes, tous les autres pensionnaires étaient des femmes ou des enfants...

« Et pourquoi écarter les femmes? dit la Guille, toujours un peu hurluberlu. Certaines femmes manient le revolver aussi bien que des hommes. »

Le Tondu éclata de rire.

« Pendant que nous y sommes, pourquoi ne pas soupçonner la chanteuse d'opéra puisqu'elle se promène quelquefois la nuit? »

Non, le coupable ne pouvait être que l'homme au béret... ou son acolyte... ou les deux à la fois.

Nous en étions là de nos suppositions quand un nouvel événement, qui, lui aussi, aurait pu avoir de graves conséquences, ajouta à notre confusion.

Le surlendemain de « l'accident », était un dimanche; nous devions tous descendre à Pier-roux ce jour-là, prendre des nouvelles de Kafi et déjeuner à l'Alpe-Rouge où la mère de Mady nous avait invités. Impatients de savoir comment mon chien avait passé ces deux jours, nous quittâmes le chalet de bonne heure. Le temps était magnifique; pas un nuage dans le ciel d'une limpidité surprenante. Cependant, nous ne songions guère à jouir du merveilleux spectacle. Après l'injuste arrestation de Bep-pino, l'attentat contre Kafi accroissait notre angoisse. Je ne sais pourquoi, nous avions le sentiment que de nouvelles menaces pesaient sur nous.

Dix heures sonnaient au clocher de Pierreux, quand nous atteignîmes le village. Heureuse surprise! Mady nous attendait, au pied de l'église, avec Kafi. En m'apercevant, mon bon chien courut vers moi. Certes, il manquait encore de

vigueur en se dressant pour me saluer d'un coup de langue sur la joue, mais, c'était merveilleux, il paraissait déjà guéri.

« C'est que, expliqua Mady, heureuse de ma propre joie, nous l'avons tous bien soigné. M. Jauffrey lui a même donné du foie, pour le remonter. Je crois que vous pourrez l'emmener ce soir, à condition de grimper lentement. Oh! quand je pense qu'il a failli mourir; je n'en suis pas encore remise.

— Et la balle, s'inquiéta Corget, l'a-t-on finalement retrouvée en nettoyant le hall?

— Non. M. Jauffrey a pourtant balayé lui-même le carrelage. J'en suis de plus en plus certaine, quelqu'un l'a escamotée.

— L'homme au béret?

— Je ne vois pas qui, à part lui. Il a une attitude bizarre, avec son air de fureter partout pour écouter ce qui se dit dans l'hôtel... Ah! si, une seule fois, je pouvais apercevoir son crâne! Hélas! il ne quitte jamais son béret, comme s'il était collé sur sa tète. »

Mais, à ce moment, la mère de Mady nous rejoignit et proposa, en attendant l'heure du repas, une courte promenade jusqu'à la « cascade verte » où Kafi tint à me montrer qu'il

n'avait pas perdu le goût de la baignade. A midi, nous étions de retour à l'Alpe-Rouge. Peu de monde dans la salle à manger. Beaucoup de pensionnaires profitaient de ce beau dimanche pour excursionner, ou tout simplement pique-niquer dans les bois de sapins environnants.

« Et la chanteuse d'opéra? demanda La Guille, sur un ton ironique, aurons-nous le plaisir de l'entendre roucouler, au dessert?

- Certainement pas. Elle est partie, ce matin, chaussée de ses éternels brodequins. Elle prétend que la marche fait du bien à sa voix... Drôle de remède! »

A mon tour, je demandai : « Et le docteur? J'aurais aimé le remercier d'avoir si bien soigné Kafi.

- Parti à Châteaucreux, pour un enfant d'une colonie de vacances qui s'est blessé... Quant à l'homme au béret et son inséparable compère, ils sont encore en excursion. Je les ai entendus se lever de bonne heure, ce matin. »

Aimablement, l'hôtelier nous avait installé deux tables bout à bout, près d'une large baie. Pour faire plaisir à la mère de Mady qui nous avait si gentiment invités, chacun s'efforça d'être gai. Cependant, à un moment, Gnafron, vaguement inquiet, me glissa :

« Nous n'aurions peut-être pas dû tous quitter le chalet. Je ne suis pas tranquille pour nos affaires. »

Le repas achevé, on passa sur la terrasse où M. Jauffrey vint nous rejoindre. Il nous demanda si nous nous plaisions toujours, là-haut, puis reparla de cette histoire de balle perdue qui le tracassait autant que nous.

Enfin, vers deux heures, Mady proposa :

« Si vous ne repartez pas trop tard, je vous accompagnerai volontiers là-haut. Le plateau doit être magnifique sous ce grand soleil. J'aurai le temps de redescendre tranquillement. »

Et, se tournant vers sa mère :

« Tu veux bien, maman?... je donnerai un coup de main à mes camarades pour monter leurs provisions. Ils sont toujours tellement chargés.

Bien sûr, Mady... mais ne rentre tout de même pas trop tard. Je serais inquiète si tu n'étais pas là avant la nuit. »

Il n'était guère plus de trois heures quand, sac au dos, la troupe reprit le chemin du Plan des Aiguilles. Au moment où nous quittions le village, la chanteuse rentrait de promenade, une botte de fleurs de montagne dans les bras.

« Vous remontez là-haut?... Bonne route! » lança-t-elle.

En passant près de Kafi, elle se pencha pour lui donner une tape amicale mais son geste effraya mon chien qui fit un écart en découvrant ses crocs.

« Mon vieux Tidou, fit la Guille, quand la dame aux cheveux gris eut disparu, je ne te conseille pas d'emmener ton chien à l'Opéra. Il n'a pas l'air d'aimer les chanteuses. »

Lentement, pour ne pas fatiguer Kafi... et aussi à cause de la chaleur, la troupe aborda la rude montée. Mon chien suivait tranquillement, sans faire le fou comme d'ordinaire, mais sans s'essouffler. J'étais heureux de le ramener au chalet... un peu ennuyé aussi car, désormais, je n'oserais plus le laisser vagabonder librement.

Enfin, les derniers lacets du sentier nous hissèrent sur le plateau. Nous allions retrouver notre domaine... mais tout à coup, le Tondu qui, sur ses longues jambes en pattes d'araignée, avait pris les devants, se retourna, le visage horrifié.

« Le chalet!... »

En un instant, nous fûmes près de lui. Le chalet!... Il disparaissait presque complètement sous une épaisse fumée qui, en l'absence totale de vent, s'élevait droit vers le ciel.

« Aurais-tu oublié d'éteindre ton feu, ce matin ?

fit la Guille à Bistèque. Un tison enflammé est peut-être tombé sur le plancher.

- Sûrement pas. Avant de partir, j'ai noyé le foyer avec une casserole d'eau. »

Dans une galopade effrénée, nous courûmes vers notre logis. Le petit appentis, servant d'abri pour les traîneaux à foin, achevait de brûler mais le feu ne s'était pas encore communiqué au chalet lui-même.

« Vite! les seaux, les gamelles, les casseroles! » hurla le Tondu.

Heureusement, notre point d'eau était proche et la source abondante. On se rua pour y remplir les ustensiles et les vider ensuite sur les planches à demi calcinées. Par deux fois, aveuglé par la fumée, le petit Gnafron trébucha avec ses casseroles et se trouva trempé jusqu'aux os.

Enfin, grâce à nos efforts, et surtout à l'absence de vent, tout danger fut bientôt écarté mais, si on peut dire, l'alerte avait été chaude. Sitôt la fumée dissipée à l'intérieur du chalet, Bistèque se précipita vers son fourneau.

« Vous voyez, fit-il avec soulagement, mon feu était éteint. Aucune trace de brûlé sur le plancher... D'ailleurs, si le feu avait pris là, c'est le chalet qui aurait flambé! »

On s'interrogea alors sur les causes de ce

début d'incendie. Comment le feu avait-il pris? Une vitre, jouant le rôle de loupe, avait-elle enflammé des brindilles de paille?

« Non, dit le petit Gnafron; il n'y a pas de lucarne dans l'appentis. »

Mais, tout à coup, faisant le tour du chalet pour essayer de comprendre ce qui s'était produit, Bistèque nous appela.

« Venez voir! De ce côté-là aussi, la Croix-Couverte a failli brûler. »

En effet, des débris de planchettes et de paille à demi consumés formaient un petit tas au pied même de notre gîte. Par miracle, le feu n'avait pas pris, sans doute parce que les planches de la paroi étaient restées humides après les pluies des jours précédents. Nous fûmes tous atterrés.

« Oui, dit le petit Gnafron, c'est certain, pendant notre absence, quelqu'un a tenté de mettre le feu chez nous. Si le vent avait soufflé, tout y passait.

- Mon Dieu! soupira Mady, devenue toute pâle, qui aurait pu faire une chose pareille?

— Peut-être un paysan, pour nuire au frère de l'hôtelier, fit la Guille. Ce sont des choses qui arrivent quelquefois, à la campagne. »

Corget haussa les épaules.

« Décidément, mon vieux la Guille, tu ne

comprends rien à rien. Le coupable est quelqu'un qui a voulu nous obliger à déguerpir... quelqu'un que nous gênons, sur le plateau.

- Autrement dit, fit Mady effarée, l'homme qui a tiré sur Kafi?

— Certainement. » Bistèque se gratta l'oreille.

« S'il est venu ici, en plein jour, il savait donc que nous n'étions pas au chalet? Comment a-t-il appris que nous devions tous descendre à Pierroux?

— C'est vrai, fit la Guille, comment a-t-il su? Nous n'en avions parlé à personne... et pour cause. Nous vivons sur le plateau comme des ermites. Nous a-t-il guettés? »

Mais Corget se tourna vers Mady :

« As-tu dit à quelqu'un que nous devions déjeuner à l'Alpe-Rouge aujourd'hui? »

Mady réfléchit.

« Je ne me souviens pas... ou plutôt si, attendez. Hier soir, après le dîner, M. Jauffrey est entré dans le petit salon demander à maman si vous descendriez à l'hôtel, comme convenu.

- Qui était au salon, à ce moment-là?

- Presque tout le monde. Nous regardions la télévision.

— L'homme au béret et son ami?

— Ils se trouvaient devant nous. Ils ont pu

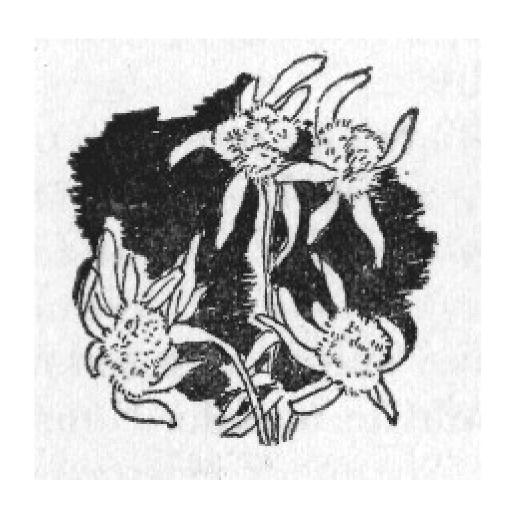
entendre la question de M. Jauffrey et la réponse de maman.

- Donc, conclut le Tondu, ne cherchons pas plus loin. Ce sont eux... et, à mon avis, c'est presque bon signe qu'ils aient voulu mettre le feu au chalet.

— Bon signe? répéta la Quille, en ouvrant des yeux ronds; je ne comprends pas.

— C'est pourtant clair. Ils essaient de nous chasser d'ici, donc ils ont l'intention de revenir dans les parages... Nous finirons par savoir ce qui les intéresse tant.

- Très juste, approuva le petit Gnafron. La partie n'est pas gagnée, mais elle n'est pas perdue non plus. »





CHAPITRE X

UN CACHE-NEZ GRIS

NOTRE CHALET avait failli être incendié. Certainement, le coupable reviendrait sur les lieux voir les conséquences de son geste. En constatant que notre refuge était pratiquement intact, que ferait-il? Bien sûr, nous sachant là, il lui serait difficile de récidiver. Cette idée que la Croix-Couverte ne risquait plus rien ne suffisait cependant pas à apaiser notre anxiété. « Il faut se tenir prêt à tout, déclara Corget;

ce soir nous reprendrons la garde à la lucarne. » Mon brave Kafi ne demandait que cela. Il n'avait pas encore retrouvé toute sa vigueur, mais n'avait rien perdu de sa finesse d'oreille. Un relais fut donc organisé près de l'ouverture du grenier mais, au petit jour, quand le soleil blanchit les hautes cimes, Kafi n'avait rien eu à signaler.

« C'était à prévoir, dit le petit Gnafron. Le coupable est venu hier parce que nous étions absents toute la journée... Il sait aussi que nous sommes remontés avec notre chien... et il se méfie encore plus de Kafi que de nous.

— A mon avis, ajouta Bistèque, il n'essaiera même plus de remettre le feu à la Croix-Couverte. Ce serait plutôt imprudent de sa part. Pour nous déloger du plateau, il trouvera un autre moyen. »

Notre petit déjeuner pris autour du fourneau, pour nous réchauffer après cette mauvaise nuit qui nous avait rendus frileux, Corget déclara :

« Depuis hier, je pense à l'appentis. M. Jauf-frey a été chic de nous loger ici pour rien... et il a si bien soigné Kafi. En somme, c'est à cause de nous que cette remise a brûlé. Nous pourrions essayer de la reconstruire.

— C'est vrai, approuva la Guille, mais avec quoi? »

Je me souvins alors d'une ancienne cabane de berger, aux trois quarts écroulée, près de l'endroit où Gnafron avait découvert Kafi blessé. Nous tirerions parti des planches en bon état.

« Bonne idée, approuva le Tondu... et nous utiliserons des vieux clous. Tous à la corvée de planches!... Non, pas tous, laissons quelqu'un ici, avec Kafi.

- Moi! se proposa Bistèque. Je pèlerai des pommes de terre pour vous faire des frites à midi. »

Le reste de l'équipe traversa donc le plateau en direction de la cabane qui formait un amas de planches enchevêtrées. Chacun entreprit de les tirer pour les charger sur l'épaule et les transporter au chalet. Au deuxième voyage, je dégageais un chevron pourri quand quelque chose attira mon attention. Je me glissai entre les planches pour l'atteindre. C'était un cache-nez de laine grise. Sur le coup, la trouvaille me parut sans importance. Un berger avait dû vivre là, autrefois ; il y avait oublié ce cache-nez. Cependant, celui-ci était en très bon état. Le temps, la pluie, ne l'avaient pas abîmé. A vrai dire, il paraissait presque neuf.

« Curieux, en effet, fit Corget. Il n'est pas là depuis longtemps. Il a été perdu par quelqu'un qui s'est glissé sous ces planches pour

s'abriter de la pluie, au cours d'une excursion. »

Mais soudain, la proximité de la cabane avec l'endroit où Kafi avait été blessé, me frappa. Si ce cache-nez avait été récemment abandonné, mon chien reconnaîtrait sûrement l'odeur de celui qui l'avait porté. Abandonnant mon chevron, je courus au chalet. Kafi n'hésita pas. Ayant longuement senti la laine grise, il se mit à battre de la queue puis me regarda d'un air de dire :

« Oui, Tidou, je flaire une odeur... Faut-il suivre une piste? »

Plus d'hésitation. Ce cache-nez avait été perdu depuis très peu de temps. Par qui? Par l'homme qui avait tiré sur mon chien?

Laissant Bistèque à ses frites, j'entraînai le reste de la bande dans le chaos des rochers qui prolongeaient le plateau. Par précaution, j'attachai Kafi à une corde. Après avoir de nouveau humé le cache-nez, il se mit à flairer le sol, à droite et à gauche, à la recherche d'un point de départ de la piste. Tout à coup, il s'immobilisa, se tourna de mon côté et secoua la tête pour me demander de lui laisser plus de liberté. Je lui donnai trois ou quatre mètres de corde. Alors, il s'engagea à travers les rochers qu'il contourna, la truffe au ras du sol.

« Il nous emmène dans une drôle de direction, s'inquiéta la Guille. Attention à ne pas tomber dans

un précipice. »

L'endroit était dangereux, en effet, sans aucune trace de sentier, avec des à-pics de plusieurs dizaines de mètres. Mon chien les évita et parcourut une longue distance, obliquant tantôt à droite, tantôt à gauche, revenant sur ses pas, repartant dans une autre direction.

« II n'est pas sûr de lui, dit Bistèque, il a perdu la trace.

— Sûrement pas. Regarde sa façon de humer le sol. »

Et mon chien nous entraînait toujours, à travers ce dédale de rochers où la piste se coupait et se recoupait sans cesse.

« Curieux! répétait Corget. Pourquoi ce trajet si embrouillé? L'homme devait avoir perdu le chemin de la vallée.

— En tout cas, ajouta Gnafron, le propriétaire du cache-nez est passé là de nuit.

—- Pourquoi, de nuit? s'étonna la Guille.

— Dans la journée, il se serait guidé sur les montagnes. Il n'aurait pas zigzagué dans tous les sens,

- Ou il cherchait quelque chose », fit le Tondu.

Oui, à mon avis, l'inconnu dont Kafi flairait la trace recherchait quelque chose... et il n'était



certainement pas venu une nuit seulement dans ces parages. Trop de pistes s'entrecroisaient. Voilà pourquoi Kafi s'embrouillait tant.

Pauvre Kafi! A force d'errer de rocher en rocher, de ravin en ravin, il finit par se décourager et me regarda d'un air navré qui voulait dire :

« Tu me connais, Tidou, je n'ai pas l'habitude d'abandonner la partie; pourtant, j'y renonce, c'est trop compliqué. »

Corget décida alors :

« Kafi a raison. En ce moment, nous perdons notre temps. L'homme est venu ici plusieurs nuits, espérons qu'il reviendra encore. Ce

soir, nous ferons le guet dans les rochers. Nous finirons par savoir ce qu'il fait, et qui il est.

— Qui il est? repartit le Tondu. Tu te poses encore la question? Pour moi, l'affaire est réglée depuis longtemps... et pour Mady aussi. J'en mets ma main au feu; si demain tu descends à Pierroux, elle te dira avoir vu ce cache-nez au cou de l'homme au béret. »

Inquiets d'avoir laissé longtemps seul Bis-tèque à la Croix-Couverte, nous quittâmes le chaos de rochers. Nous arrivions au milieu du plateau quand le petit Gnafron tendit le doigt.

« Regardez, là-bas, devant le chalet... Je ne reconnais pas la silhouette de Bistèque.

— Mady! c'est Mady, s'écria la Guille. Elle nous apporte du nouveau. >

Mon cœur se mit à battre. Avait-elle fait une découverte qui, après la nôtre, permettrait enfin d'éclaircir le mystère du Plan de l'Aiguille?... Avait-elle vu, tête nue, l'homme au béret?... Portait-il une cicatrice?

Je détachai Kafi qui galopa vers notre camarade et nous le suivîmes en courant. Hélas! en arrivant au chalet, l'air consterné *de* Mady me frappa.

« Je suis montée vous apprendre une mauvaise nouvelle, dit-elle. Les deux curieux touristes

ont quitté l'Alpe-Rouge... Us sont partis ce matin.

- Partis? répéta le Tondu, ahuri... Ils ont quitté l'hôtel définitivement?

- Je les ai vus régler leur note, après le petit déjeuner, dire au revoir à M. Jauffrey. »

D'un seul coup, tout s'effondrait. Au moment où Kafi venait de se lancer sur une piste, où nous avions presque la certitude d'aboutir, notre enquête devenait inutile. Emporté par un soudain dépit, le Tondu arracha son béret et, au lieu de le lancer en l'air comme chaque fois qu'il voulait manifester sa joie, le jeta à terre et le piétina rageusement.

« Quel dommage, Mady! Quel dommage!... Regarde ce cache-nez que Tidou a découvert dans les débris d'une cabane! Je suis sûr que lu l'as vu au cou de l'homme au béret ou de son acolyte. »

Mady examina le cache-nez, secoua la tête.

« Non, je ne me souviens pas... mais cela ne veut rien dire. Dans la vallée, il fait plus chaud qu'ici; les cache-nez y sont inutiles.

— Evidemment, admit le Tondu, mais il appartenait sûrement à l'un des deux hommes qui devait l'emporter dans son sac, pour les nuits froides, sur le plateau. »

De plus en plus navré, il répéta :

« Partis!... Ils sont partis!

— Moi aussi, soupira Mady, je suis désolée. J'espérais tant que nous allions réussir et sauver Beppino.

— Oui, dit Corget, c'est bien la première fois qu'une de nos aventures se termine si lamentablement. »

Il y eut un silence. Puis, le petit Gnafron déclara :

« En somme, je ne vois plus qu'un seul espoir...

— Lequel? demanda Mady.

— Que tu te sois trompée sur ces deux hommes.

- Oh! comme je le souhaite, moi aussi, à présent... mais qui soupçonner à l'hôtel? Car, après cette histoire de balle escamotée, d'incendie du chalet, vous êtes tous d'accord : l'inconnu qui a tiré sur Kafi, qui rôde la nuit sur le plateau est bien un hôte de l'Alpe-Rouge?

— Sans aucun doute.

— Si nous écartons les deux hommes qui viennent de partir, à qui pourrions-nous penser? Avant de disparaître, dans le hall de l'hôtel, la balle est passée par une douzaine de mains.

— Par exemple, celles de la chanteuse *»,* dit la Quille.

Corget haussa les épaules.

« Tu ferais mieux de te taire; ce n'est pas le

moment de plaisanter. »

II y eut un nouveau silence. Soudain, Bis-tèque se gratta le menton, l'air concentré comme s'il réfléchissait profondément. Puis, il se tourna vers Mady.

« Tu dis que les deux hommes sont partis. Sais-tu s'ils ont passé la nuit dans leur chambre?

— Je les ai entendus ranger leurs affaires, hier soir, vers dix heures, et se lever tôt ce matin.

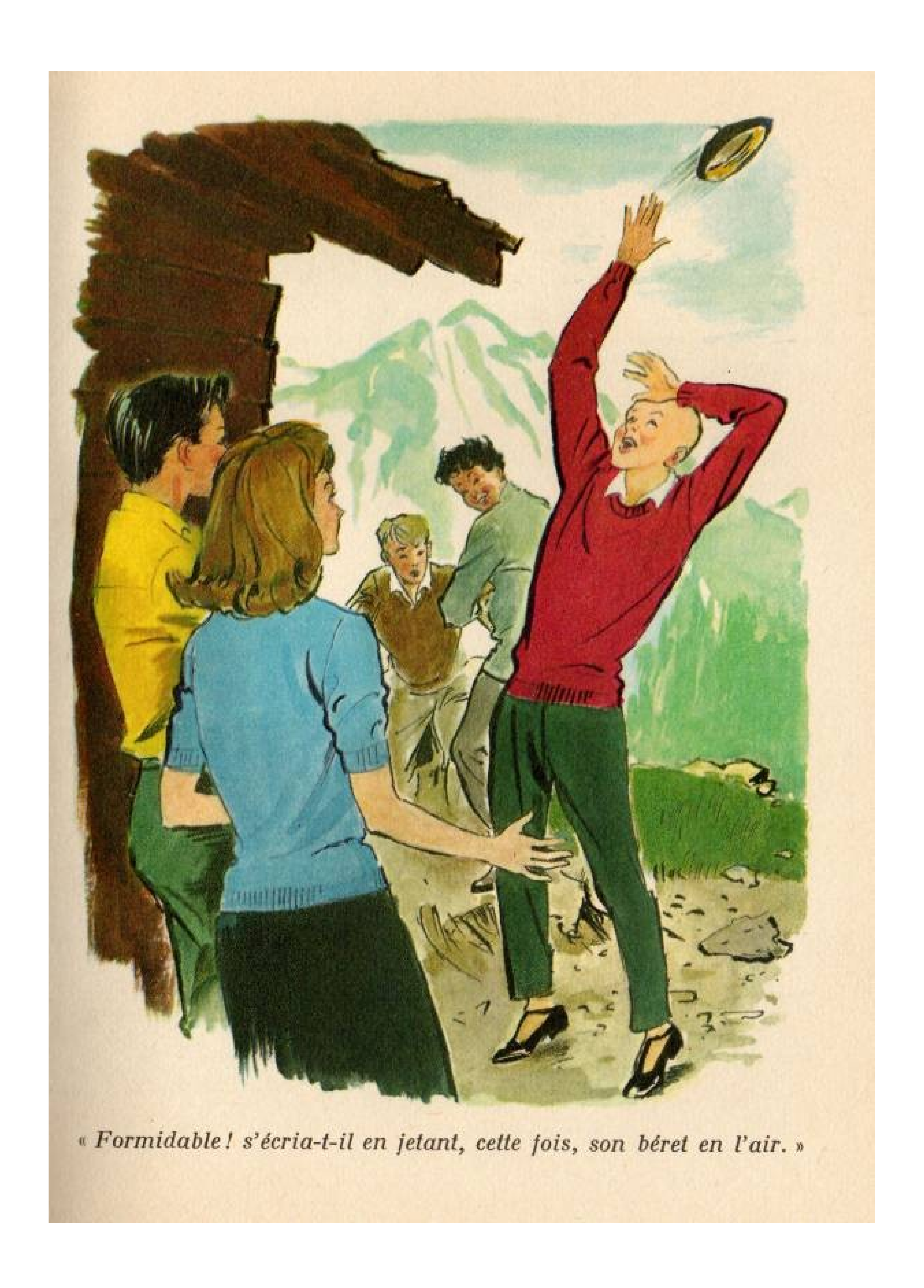
- Donc, hier, ils savaient qu'ils quittaient l'Alpe-Rouge?

- Certainement... mais, est-ce important?

— Très important. Mady, je suis ennuyé de te dire ça. Tu as eu souvent des « intuitions » extraordinaires, mais pour une fois tu t'es trompée; le béret t'a joué un mauvais tour. »

Tout le monde regarda Bistèque, les yeux ronds. D'où lui venait cette soudaine certitude?

« C'est simple, expliqua-t-il. Si l'homme qui a tiré sur Kafi était l'un des deux touristes, pourquoi aurait-il essayé, hier, de nous faire déguerpir en mettant le feu au chalet puisqu'il a quitté Pierroux ce matin? Nous éloigner ne servait à rien s'il n'avait pas l'intention de



« *Formidable! s'écria-t-il en jetant, cette fois, son béret en l'air.* »

revenir sur le plateau. Donc le coupable n'est pas l'un de ces deux hommes. »

Le raisonnement de Bistèque, simple, logique, nous confondit. Alors, subitement, le Tondu explosa :

« Formidable! s'écria-t-il en jetant, cette fois, son béret en l'air. Formidable! Mon vieux Bistèque, tu viens d'avoir une idée de génie. Vivent les Compagnons de la Croix-Rousse! »





CHAPITRE XI

AU FOND D'UN RAVIN

D'UN SEUL coup, l'idée de Bistèque nous avait redonné espoir. Oui, en soupçonnant l'homme au béret, nous avions fait fausse route, mais le coupable, à coup sûr, se cachait sous le toit de l'Alpe-Rouge... et il reviendrait dans les rochers.

Sitôt Mady redescendue à Pierroux (pas du tout vexée de s'être trompée, au contraire), Corget établit un plan de bataille en trois points.

« Premièrement, cette nuit, par prudence, nous laisserons quelqu'un au chalet. Deuxièmement, puisque le chaos de rochers est si étendu et que la piste suivie par Kafi ce matin zigzague dans tous les sens, nous ne resterons pas groupés. Nous risquerions de manquer notre homme. Troisièmement, celui ou ceux qui apercevront l'inconnu, devront prendre les plus grandes précautions. N'oublions pas que l'homme se tient sur ses gardes... et qu'il est armé. Il faut savoir qui il est et ce qu'il fait... donc le suivre à distance, sans le moindre bruit. Je le reconnais, ce ne sera pas facile, surtout si la nuit est sombre. Naturellement, toi, Tidou, tu emmènes Kafi, mais ne le lâche pas, et recommande-lui le silence.

— Et si nous avions besoin les uns des autres? s'inquiéta le Tondu. On ne sait jamais. L'homme peut s'apercevoir qu'il est suivi, se retourner contre celui qui l'espionne, et même tirer.

— Très juste, il faut tout prévoir. Celui qui se verrait menacé lancerait deux coups de sifflet et, s'il le pouvait, ferait des signaux avec sa lampe. Aussitôt, nous accourons et toi, Tidou, tu lâches Kafi. Compris? »

Le plan de Corget était bon. Cependant, Bistèque objecta que nous ne serions pas trop de

six, égaillés dans les rochers. Il n'était pas nécessaire de poster quelqu'un au chalet, puisque l'homme nous y croirait couchés, avec Kafi... Il suffirait de laisser allumée la lampe à pétrole pour qu'il n'ose pas s'approcher.

Corget hésita mais, en définitive, Bistèque avait raison, nous ne serions pas trop nombreux sur cet immense espace bosselé de rocs.

Il ne nous restait plus qu'à attendre le soir. Nous avions tous le sentiment que les heures qui allaient suivre pouvaient être décisives. Le temps était à demi couvert mais pas trop froid. Cependant, Corget recommanda de ne pas oublier pull-overs et anoraks, au cas où nous devrions passer la nuit entière, immobiles, à l'affût.

Dès neuf heures, tandis que les derniers feux du soleil embrasaient de lueurs rosés les plus hautes cimes et que la vallée se noyait de brume, la bande quitta discrètement la Croix-Couverte, emmitouflée comme pour une expédition au pôle Nord. Le plateau désert était lugubre. Après avoir dépassé l'avion du malheureux Beppino, nous atteignîmes le chaos de rochers qui s'étendait très loin, vers la droite, jusqu'au pied des hauts sommets enneigés. Alors, Corget désigna les secteurs où chacun devrait s'embusquer.

« Toi, Tidou, file avec ton chien jusqu'à l'endroit où il s'est arrêté de suivre la piste, ce matin. »

Ma torche électrique dans une poche, le cache-nez de laine grise dans l'autre, je m'éloignai rapidement pour profiter du peu de jour qui flottait encore sur la montagne. Je n'avais qu'à me laisser guider par mon chien qui retrouvait les passages empruntés quelques heures plus tôt. Je parcourus ainsi deux bons kilomètres, peut-être davantage, et découvris une grotte minuscule où ' je ne pouvais me tenir qu'accroupi avec Kafi. Elle présentait l'avantage d'être creusée dans le flanc d'un rocher plus élevé que les autres, poste d'observation idéal. Si la nuit ne devenait pas trop sombre, il me permettrait de voir très loin à la ronde, sans être vu moi-même.

Je m'installai de mon mieux, Kafi couché entre mes jambes. Une heure s'écoula. L'obscurité s'alourdissait. Mais, en haute montagne, la nuit n'est jamais aussi noire que dans la plaine. Sagement, Kafi attendait. Inutile de lui dire ce que nous faisions là. Il devinait que nous surveillions l'arrivée de quelqu'un. Pour me montrer qu'elle savait ce que j'attendais d'elle, la brave bête posa son museau contre ma poche, celle où je gardais le cache-nez.

Une seconde heure passa, plus longue que la première... plus froide aussi. Malgré moi, je me sentais envahi par une sorte d'angoisse qui venait peut-être de la peur... la peur du grand silence de la haute montagne. Pourtant, je n'étais pas seul comme les autres camarades, j'avais Kafi.

Minuit au cadran lumineux de ma montre! Toujours rien. Laissant courir mes pensées, j'essayai encore une fois (comme le faisaient sans doute, de leur côté, les autres Compagnons), de chercher qui pouvait être celui dont nous guettions la venue. Les deux étranges touristes partis, qui restait-il, à l'Alpe-Rouge, pouvant être soupçonné?... M. Jauffrey?... le vieil armurier?... le docteur?... l'aide-cuisinier?

Vers minuit et demi, Kafi ne m'ayant à aucun moment donné l'alerte, je quittai quelques instants ma grotte inconfortable pour détendre mes jambes ankylosées par la longue immobilité. Tout à coup, au moment où j'allais regagner mon poste d'observation, Kafi laissa échapper un grondement et dressa les oreilles d'une façon qui ne trompait pas. Un bruit insolite venait de le mettre en éveil. Je lui commandai de rentrer vivement dans la grotte et, la respiration suspendue, j'observai les alentours. A part celle des rochers, aucune ombre ne se

découpait sur la nuit. Cependant, Kafi demeurait en attente. Soudain, ma main, sur son dos, le sentit frémir. Il venait encore d'entendre du bruit. Il tourna la tête vers moi et tira sur sa corde. Je lui fis comprendre qu'il ne devait pas bouger. Alors, pendant quelques instants, toujours sur le qui-vive, il demeura immobile. Puis, il tressaillit une nouvelle fois. Le bruit que je n'entendais pas venait-il de se reproduire?

Soudain, une crainte me saisit. Je pensai à un coup de sifflet lointain. Les chiens, je le savais, perçoivent mieux que l'homme certains sons



aigus qu'on appelle, je crois, les ultra-sons. Un de nos camarades donnait-il l'alerte?

Je patientai encore quelques minutes, puis m'extirpai de ma niche pour mieux écouter. Kafi demeurait en éveil, les oreilles pointées dans une direction précise, sur la gauche, là où les rochers côtoyaient de profonds précipices. Trompé par la nuit, un de mes camarades avait-il fait une mauvaise chute? réclamait-il de l'aide?

Alors, courbé en deux pour effacer ma silhouette au cas où l'inconnu apparaîtrait, je me laissai guider par Kafi. Il parcourut plusieurs centaines de mètres, puis s'arrêta, inquiet. Il paraissait ne plus rien entendre... Mais tout à coup, il tourna la tête dans la direction opposée, se retenant à grand-peine de gronder. Je m'aplatis au sol, et il m'imita. Une silhouette apparut, derrière un amas de rochers, une silhouette frêle, de petite taille. Immédiatement, Kafi cessa de frémir. Comme moi, il venait de reconnaître Gnafron. J'appelai mon camarade qui, lui, ne m'avait pas vu, et s'apprêtait à fuir. Il dit vivement, affolé :

« Tu as entendu, Tidou?... Plusieurs coups de sifflet dans cette direction... Ensuite, plus rien. Il est arrivé quelque chose à l'un d'entre nous. »

Par malchance, de lourds nuages

envahissaient le ciel, à présent, effaçant l'une après l'autre les étoiles. Comment s'orienter sans danger dans ce dédale de rochers? Pourtant, Corget l'avait répété : interdiction d'allumer les lampes. Par deux fois, nous faillîmes tomber dans un ravin. Finalement, à force de contourner des masses rocheuses, j'eus l'impression que nous perdions la bonne direction. Kafi lui-même semblait dérouté.

« C'est sûrement grave, dit Gnafron. Si notre camarade était seulement blessé, il continuerait d'appeler au secours. »

Pour s'orienter, il escalada un rocher. A peine au sommet, il me fit vivement signe de le rejoindre.

« Viens voir, Tidou! »

II pointa le doigt en avant.

« Regarde bien, là-bas... On dirait une lueur. »

Mes yeux ne virent rien. Gnafron était-il victime d'une hallucination? Le doigt toujours tendu, il insista.

« Si, Tidou, une lueur!... Je t'assure que ce n'est pas un reflet de la lune. Le temps est trop couvert. »

A force de fixer la nuit dans la direction indiquée, il me sembla, en effet, distinguer une vague clarté... ou plutôt un pan de rocher faiblement éclairé. La lueur ne bougeait pas. Ce n'était donc pas celle d'une torche tenue au poing par quelqu'un.

« Bizarre! fit Gnafron. Allons jusque là-bas. »

Recommandant le silence à Kafi, nous nous avançons avec prudence. Oui, il s'agit bien d'une lueur mais qui semble provenir du fond du ravin. Qui est tombé là?... Un de nos camarades?... Le mystérieux inconnu?

Kafi, lui aussi, s'inquiète de cette clarté anormale. Il avance presque en rampant, les oreilles pointées à l'horizontale. Le ravin n'est plus qu'à cinquante mètres... plus qu'à dix. La lueur ne bouge toujours pas.

« Attention! » murmure Gnafron.

La respiration suspendue, nous écoutons. Kafi lui-même, n'entend plus rien. Nous continuons de progresser, à plat ventre. Le cœur battant, je me penche sur le vide. Une lampe posée à plat, au fond du trou, projette son faisceau lumineux vers le ciel et nous éblouit. Impossible de distinguer le fond du ravin. Cependant, à présent, Kafi flaire une présence.

« Tant pis, allumons! »

En même temps, nos deux torches lancent leurs rayons vers le fond du trou. Gnafron pousse un cri.

« Oh!... Le Tondu! »

Notre camarade, gît, inerte, au fond du ravin. Le temps de dégringoler le long des rochers, et nous

sommes près de lui. A-t-il été attaqué? Il ne porte aucune blessure à part une marque rouge au menton qu'il a pu se faire en tombant. Il a perdu son béret que

nous retrouvons deux mètres plus loin. Penché sur lui, je pose ma main sur sa poitrine. Son cœur bat, mais faiblement. Gnafron m'aide à lui frotter le visage et les membres pour le ranimer. Peine perdue; notre camarade ne réagit pas.

« Je me doutais que c'était grave, répète Gnafron. Alertons le reste de la bande. »

Leste comme un singe, il remonte au bord du précipice, se juche sur un rocher et siffle à tous les échos, agitant sa lampe à bout de bras. Aucune réponse. Disséminés dans le dédale de rocs et de ravins, les Compagnons n'ont pas entendu. Il siffle de nouveau, de toutes ses forces, faisant de larges moulinets avec sa torche. Enfin, une lumière répond, sur la droite... puis une seconde... et enfin, plus loin, une dernière. Tandis qu'au fond du trou, je continue de frictionner le blessé, le petit Gnafron guide l'arrivée de nos camarades. Bistèque accourt le premier, suivi de la Guille et de Corget. J'explique vivement :



« Je ne comprends pas ce qui est arrivé au Tondu. Impossible de savoir s'il a fait un faux pas ou s'il a été attaqué.

— Nous chercherons plus tard, répond Corget. Pour le moment, sortons-le de là; il paraît mal en point. »

Nos efforts, à tous les cinq, sont tout juste suffisants pour le hisser hors du trou. Inerte, il paraît deux fois plus lourd. Nous retendons sur le sol, la tête appuyée contre mon anorak en guise d'oreiller. A son

tour, Corget tente, en vain, de le ranimer.

« Descendons-le à Pierroux, propose Bistèque.

- Non, répond Gorget, le sentier est mauvais, nous perdrions trop de temps... La Quille et Bistèque, filez vite dans la vallée; réveillez le docteur Marchand; dites-lui de monter à la Croix-Couverte. Nous allons y transporter le blessé. »

Torches allumées, nos camarades partent en courant... mais à peine leurs silhouettes se sont-elles évanouies dans la nuit que le petit Gnafron, d'un de ces coups de sifflet magistraux dont il a le secret, les rappelle. Le Tondu vient de reprendre connaissance. Les yeux hagards, il regarde à la ronde, reconnaissant à peine les visages qui l'entourent. Il se frotte le menton, à la place de la marque rouge, et fait la grimace. Puis, il porte la main à son crâne chauve.

« Mon béret?... Où est mon béret?... »

Je le lui enfonce sur la tête et, du coup, il paraît soulagé comme si, sans sa coiffure, il n'était pas lui-même. Il nous examine alors de nouveau et, brusquement, les souvenirs lui reviennent. Ses yeux prennent une expression angoissée.

« L'homme?... - Tu l'as vu?

— Il était là... dans le ravin... C'est ma faute. Pas de chance!...

— Que veux-tu dire? »

Le Tondu se frotte encore le menton en faisant une nouvelle grimace.

« Dire que j'aurais pu savoir ce qu'il faisait là!...

— Tu l'as reconnu?... Qui est-ce? » II secoue la tête.

« La nuit était trop sombre... Il est arrivé de ce côté, derrière les rochers. J'étais caché trop loin. Je ne distinguais que sa silhouette... une drôle de silhouette.

- Explique-toi!

— Comment dire?... Son allure était bizarre.

— Etait-ce un pensionnaire de l'hôtel?

— Je ne sais pas.

— Alors, vite! que s'est-il passé?

— L'homme a longtemps erré, à tâtons, dans les rochers. Il avançait avec précaution, passait et repassait au même endroit, comme s'il fouillait les creux, entre les roches. Puis il est descendu dans le trou. Il s'est alors risqué à allumer une lampe. Presque aussitôt, il a laissé échapper un cri.

- Un cri?...

— Plutôt une exclamation de soulagement, partie malgré lui.

— Il venait peut-être de trouver ce qu'il cherchait depuis si longtemps?

— C'est ce que je me suis dit... Alors, tapi sur

le sol, j'ai écouté. Du bruit montait du trou. Il me semblait que l'homme hissait quelque chose de lourd. J'ai voulu m'approcher... Par malchance, au moment où j'allais savoir ce qu'il ramenait, une pierre a roulé sous ma main. Je n'ai pas eu le temps de me sauver. Aveuglé par une lampe, je me suis senti saisi au poignet. Un coup de poing m'a fait basculer; j'ai roulé au fond du trou en heurtant quelque chose d'assez mou qui était peut-être ce que l'homme cherchait à emporter. A demi assommé, je ne me suis plus rendu compte de rien. L'homme en a profité pour s'enfuir... Quand je suis revenu à moi, je vous ai appelés de plusieurs coups de sifflet. Puis, j'ai senti que je m'évanouissais de nouveau. J'ai vite allumé ma lampe pour signaler que j'étais là... Ensuite, je ne sais plus...

- Comment te sens-tu à présent?

— Presque bien... et même tout à fait bien, comme si j'avais fait un somme. »

Il frotte encore son menton, fait jouer ses mâchoires pour s'assurer de leur bon fonctionnement.

Perplexes, nous nous interrogeons. Mais tout à coup, j'aperçois mon chien qui remonte d'explorer le ravin. Il vient directement sentir la poche de mon anorak... celle qui renferme le

cache-nez. La conclusion est facile : il a reconnu, au fond du trou, l'odeur qui imprègne le cache-nez. Oui, l'homme au cache-nez est bien l'agresseur du Tondu. Par où a-t-il fui? Près d'une heure et demie s'est écoulée depuis que mon chien a entendu les appels de notre camarade. « Pas un instant à perdre, s'écrie Corget. C'est notre dernière chance. Puisque l'homme a retrouvé ce qu'il cherchait, il ne reviendra plus... Partons à quatre, pendant que toi, Bistèque, tu aides le Tondu à rentrer à la Croix-Couverte.

— Ah! non, proteste le Tondu; je viens de le dire, je me sens en pleine forme. Je veux donner la chasse à celui qui m'a si bien arrangé.

— Alors, vite! hurle la Guille... Regardez! Kafi nous indique le chemin!... »





CHAPITRE XII

LE FLAIR DE KAFI

Oui, mon chien ne demande qu'à suivre cette piste toute fraîche. Malheureusement, avant de descendre dans le ravin, l'homme a longtemps erré, au hasard, dans les rochers. Kafi va, vient, s'éloigne, agacé de ne pas découvrir tout de suite le bout du fil de l'écheveau. En chien policier qui veut faire consciencieusement son travail, il redescend dans le trou pour flairer de nouveau l'odeur de l'homme. Enfin, il

découvre la piste, le passage emprunté par l'inconnu dans sa fuite, un passage étroit qui ne semble pas du tout conduire vers Pierreux.

« Curieux! fait Bistèque, Kafi nous entraîne vers les endroits les plus dangereux.

— Justement, l'homme a pensé que nous ne nous étions pas embusqués de ce côté. Il a évité de remonter sur le plateau et a filé sans se préoccuper du danger. »

Par chance, le petit jour se lève déjà, faisant jaillir de l'ombre d'énormes blocs noirâtres. De toutes ses forces, Kafi tire sur sa corde. Nous nous essoufflons à le suivre. Pourtant, de temps à autre, il s'arrête, flaire un endroit précis. L'homme a dû s'arrêter là pour se reposer ou chercher son chemin.

Puis, mon chien repart. Insensiblement, nous descendons vers la vallée, mais pas davantage dans la direction de Pierroux. Bistèque s'en étonne de nouveau.

« Je me demande où ton chien nous conduit, Tidou... En tout cas, pas à l'Alpe-Rouge.

— Fais-lui confiance. Nous serons bientôt fixés.»

En effet, au bout d'une longue et pénible marche sur ce versant de montagne que nous n'avons jamais exploré, Kafi oblique brusquement vers la gauche et s'engage sous un cou-

vert de sapins. Là aussi, l'homme a hésité, comme le prouvent les détours de Kafi.

« Pour moi, fait Corget, l'homme a attendu, ici, les premières lueurs du jour pour retrouver son chemin. Il suffit de voir Kafi, la piste lui paraît toute fraîche. »

C'est vrai, mon chien ne hume plus le sol que de place en place, tant il est sûr de lui. Et brusquement, nous sortons de la forêt... et découvrons Pierroux, juste au-dessous de nous. Ainsi, l'homme a fait un grand détour avant de rejoindre le village. Il est cinq heures et demie du matin, le bourg minuscule, encore noyé d'ombre, dort paisiblement. Pas une lumière aux fenêtres de l'Alpe-Rouge.

« A présent, soupire le Tondu, nous avons la certitude que l'homme est redescendu à l'hôtel. Il devait avoir une clef... et il a refermé la porte derrière lui.

— A moins, répond Corget, que l'entrée ne reste ouverte toute la nuit. Dans les petits villages de montagne, les cambriolages ne sont guère à craindre. Allons voir. »

Heureux de reprendre la piste, Kafi tire farouchement sur sa corde au point de s'étrangler. Cependant, aux premières maisons du bourg, nous nous arrêtons.

« Dommage que Mady dorme encore, dit le

Tondu. Elle nous apercevrait et viendrait nous ouvrir, si la porte est fermée.

— C'est simple, dit Gnafron, réveillons-la en lançant de petits cailloux contre les vitres de sa chambre.

— Crois-tu? s'inquiète la Quille. Nous allons la réveiller en sursaut... et affoler sa mère.

— Non. Elles comprendront tout de suite que c'est nous. »

Nous nous approchons de l'hôtel. Du premier coup, le petit Gnafron atteint la fenêtre de Mady avec une poignée de gravier. Notre camarade doit dormir profondément; elle n'a rien entendu. Alors, Gnafron récidive. Quelques secondes plus tard, Mady apparaît, derrière les vitres. En nous reconnaissant, tous les six, avec Kafi, à une heure pareille, elle devine quelque chose de grave. Un doigt sur les lèvres, elle fait signe que sa mère n'a pas été réveillée, puis, pointant le doigt en bas, nous indique qu'elle descend ouvrir. Le temps de nous approcher de la porte et elle apparaît, en robe de chambre, dans le hall.

« Que se passe-t-il?

— L'homme!... Il a failli assommer le Tondu... Il est revenu ici, à l'hôtel. Grâce au cache-nez, Kafi a retrouvé sa piste... Regarde, mon chien veut aller jusqu'au bout. »

Mady s'écarte pour nous laisser passer.

« Entrez sans bruit. M. Jauffrey n'est sans doute pas encore levé. Hier soir, il est resté très tard avec nous, au salon, à regarder une émission policière de la télévision. »

Sur la pointe des pieds, nous traversons le hall. Là non plus, Kafi n'hésite pas. Il va tout droit vers l'escalier. Si je ne le retenais pas, il escaladerait les marches d'une traite. Au palier du premier étage, il s'arrête un instant, jette un regard vers le couloir, puis repart vers le second. Là, nouvel arrêt, mais très bref. La truffe au ras du plancher, il suit le corridor et, tout à coup, s'immobilise devant une porte. Je me tourne vers Mady et, à voix basse :

« Qui occupe cette chambre? »

Les yeux fixés sur la petite plaque blanche qui porte le numéro dix-sept, Mady murmure :

« Le vieux monsieur à barbe blanche.

— L'armurier?

— Oui.

— Tu es sûre?

— Avant-hier, il avait oublié sa clef au tableau de l'hôtel, dans le hall. Du palier, il a appelé M. Jauffrey pour qu'on la lui fasse parvenir. Je me trouvais en bas. Je la lui ai montée... Elle portait le numéro dix-sept. »

Nous nous regardons, abasourdis. Comment

cet homme âgé, se déplaçant avec une canne, aurait-il pu arpenter la montagne toutes les nuits? Non, ce n'est pas possible... mais pourquoi Kafi, sans hésitation, s'est-il arrêté là?

Par acquit de conscience, j'oblige mon chien à revenir dans l'escalier et je me laisse de nouveau guider par son flair. *Il* retourne se planter devant le numéro dix-sept.

« Je ne comprends pas, murmure Mady décontenancée... mais ne restons pas là; nous allons réveiller tout le monde. Redescendons dans le hall. De toute façon, nous ne pouvons rien faire sans prévenir M. Jauffrey. Il ne tardera pas à se lever. »

Toujours sur la pointe des pieds, nous regagnons le rez-de-chaussée. Ainsi, l'armurier serait notre homme? S'il y avait dans l'hôtel quelqu'un apparemment hors de cause, c'était bien lui.

« Après tout, fait Bistèque, sa barbe toute blanche ne signifie pas grand-chose. L'épicier, près de chez moi, à Lyon, est tout blanc lui aussi; et il n'a pas plus de quarante ans... Sa canne est peut-être un moyen de faire croire qu'il marche difficilement.

- Pourtant, réplique le Tondu, c'est lui qui a dit que, d'après la balle, on pourrait identifier l'arme... Il avait intérêt à se taire... et c'est lui,

aussi, qui a réclamé cette balle, pour mieux l'examiner. »

Bistèque secoue la tête.

« Cela ne prouve rien... au contraire. En la réclamant, il écartait les soupçons. »

Le raisonnement de Bistèque est logique, mais bien fragile, et nous éprouvons une sorte de malaise. Pour un peu, je remonterais encore au second étage, m'assurer que Kafi s'obstine bien à s'arrêter devant la même porte.

Mais tout à coup, au fond du hall, apparaît M. Jauffrey, l'air jovial. Malgré la fraîcheur du matin, il est en manches de chemise.

« Monsieur Jauffrey, s'écrie Mady, vous vous souvenez de ce que je vous avais dit des recherches de mes camarades, sur le Plan des Aiguilles? Kafi vient de découvrir celui que nous surveillions. Il habite ici, dans votre hôtel !

— Quoi?... chez moi? A l’Alpe-Rouge?... »

Tout d'une traite, Corget raconte notre guet dans la montagne, l'attaque du Tondu, terrassé par un coup de poing, les recherches de Kafi, la façon dont il nous a conduits, sans hésitation, jusqu'ici. L'hôtelier ouvre des yeux ronds.

« Un « ganguestère » dans ma maison?... Vous n'y pensez pas! Votre chien s'est trompé. Je veux bien croire que le mystère de l'avion

accidenté n'est pas éclairci... mais qu'un bandit se cache ici?...

— Pourtant, c'est la vérité, affirme Gnafron. Il s'agit de l'homme qui a tiré sur notre chien... et tenté de mettre le feu à la Croix-Couverte. Cette nuit, il a assommé notre camarade. Voyez le menton du Tondu, tout rouge du coup reçu. »

Eberlué, l'hôtelier lève les bras au ciel.

« Et vous dites que votre chien vous a conduits directement ici?... Devant quelle chambre s'est-il arrêté?

- Celle du vieil armurier. »

Un hoquet de stupeur secoue l'hôtelier.

« Oh! M. Colomb?... Un si brave homme!... que je reçois ici tous les étés.

— Sa chambre porte bien le numéro dix-sept? dit vivement Mady.

— Certainement, il occupe la même tous les ans, à cause ,du balcon... mai»s vous faites erreur. M. Colomb est parti hier après-midi. Sa chambre est vide. »

Nous nous regardons, hébétés. Si l'armurier est parti hier, il n'est donc pas rentré, en lin de nuit, à l'hôtel. Comment expliquer que Kafi soit venu là sans hésitation?

Mais, tout à coup, l'hôtelier se reprend :

« Au fait, j'y pense... Vous savez, ce n'est pas

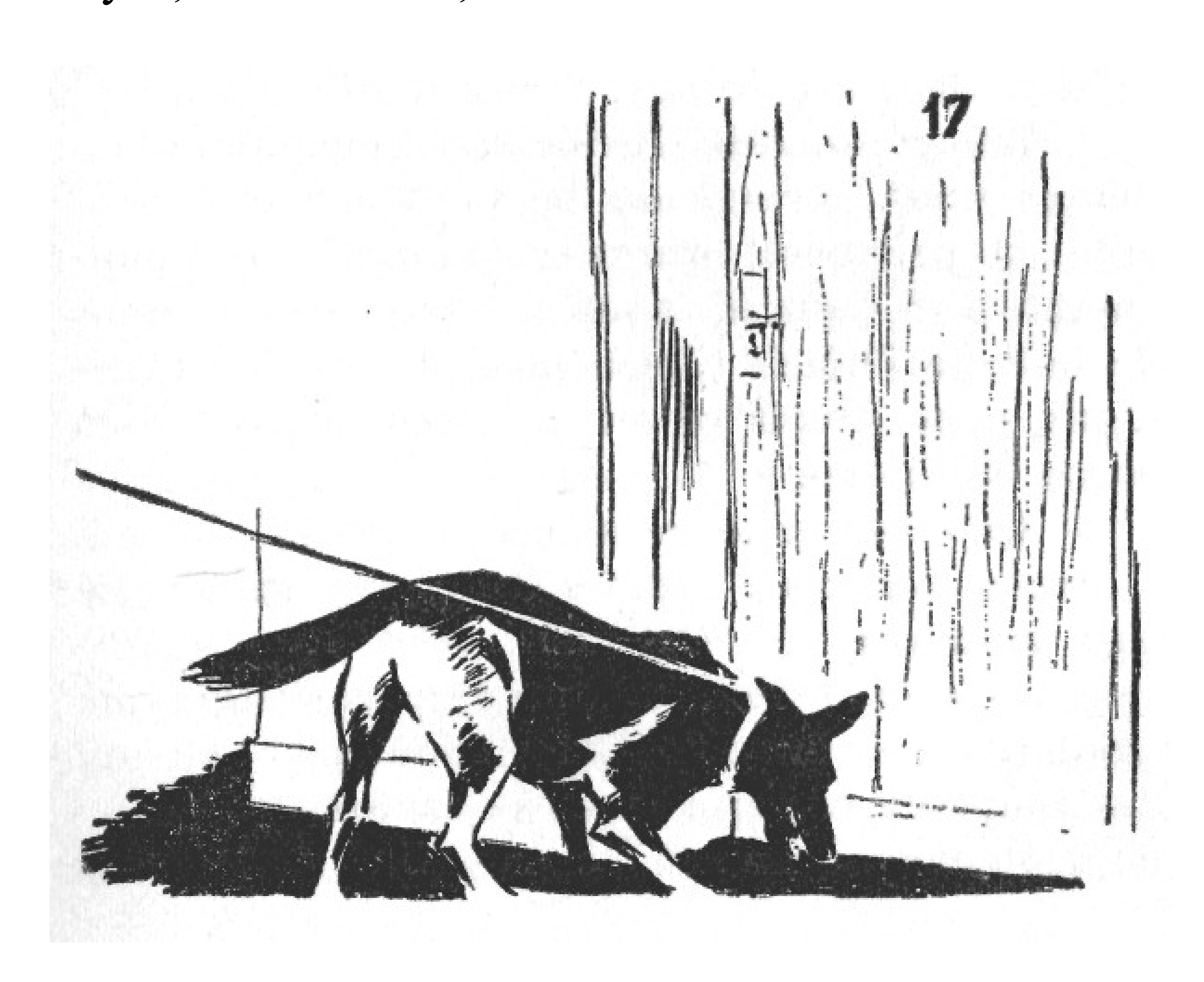
moi qui m'occupe de la répartition des chambres, mais ma femme. Je crois me souvenir qu'un client lui a demandé à changer de chambre, à cause du bruit que faisaient deux jeunes enfants près de celle qu'il occupait. Il a dû s'installer au 17 en fin d'après-midi, sitôt la pièce remise en ordre.

— De quel client s'agit-il?

— D'une dame... Mme Clara Solénor.

— La chanteuse?... »

Notre ahurissement fait place à la stupeur. «Vous voyez, fait l'hôtelier, votre chien s'est



trompé. Quel rôle cette personne aurait-elle joué dans cette affaire? »

Evidemment, jamais nous n'avons pensé à une femme... surtout pas à celle-ci. Cependant, tandis que nous nous tenons cois, devant l'hôtelier, la Guille s'avance, avec un air grave que nous ne lui connaissons guère.

« Cela vous étonne, fait-il en se tournant vers nous, que Kafi se soit arrêté devant la porte de la chanteuse... eh bien, moi pas. Il y a longtemps que je la soupçonne. La coupable, c'est elle.»

Tous les regards se concentrent vers le fantaisiste de notre équipe. Se moque-t-il de nous?

« Oui, reprend-il. Réfléchissez, depuis longtemps nous aurions dû la soupçonner!... C'est elle, la première, qui s'est indignée en plaignant Kafi, quand nous l'avons amené dans le hall de l'hôtel. Elle a posé des tas de questions pour savoir où et comment notre chien avait été blessé.

— Qu'est-ce que cela prouve? fait Corget. Comme beaucoup de femmes, elle s'intéresse aux animaux.

— Non, elle s'est montrée trop curieuse. Elle voulait s'assurer que nous n'avions pas entendu les coups de feu, que nous ne savions pas exactement comment Kafi avait pu se faire mal...

Ensuite, quand le docteur a extrait la balle, elle a essayé de nous faire croire que Kafi l'avait depuis longtemps dans l'épaule et, au moment où l'armurier a déclaré qu'on pourrait peut-être identifier l'arme d'après cette balle, j'ai remarqué son air gêné.

— Toi qui n'observes jamais rien, qui es toujours dans la lune, fait Corget, tu aurais vu ça? Pourquoi n'as tu rien dit?

— Chaque fois que j'ai parlé d'elle, vous vous êtes moqués de moi, toi en particulier, Corget... Mais ce n'est pas tout. Souvenez-vous du dimanche où, après avoir déjeuné à l'hôtel, nous sommes remontés à la Croix-Couverte. Nous avons rencontré la chanteuse à la sortie du village, des fleurs dans les bras, comme si elle rentrait d'une simple promenade. En réalité, elle revenait de mettre le feu au chalet et ne pensait pas que nous remonterions si tôt là-haut... Là encore, j'ai remarqué son air gêné... vite camouflé sous un sourire-Or, le feu n'avait pas été mis à notre gîte depuis longtemps, sans quoi, tout aurait brûlé. C'était donc bien elle... Et je n'ai pas fini. Vous n'avez pas remarqué, au moment où nous la croisions, l'attitude de Kafi lorsqu'elle a voulu le caresser?... Kafi n'est pas méchant, avec les gens qu'il connaît et qui le flattent. S'il la

craignait, il avait ses raisons. C'est elle qui a tiré sur lui.

- En effet, approuve le Tondu, Kafi lui a montré ses crocs. Tu as même dit, en riant, que Tidou ferait bien de ne jamais emmener son chien à l'Opéra car il n'aimait pas les chanteuses... Mais pourquoi plaisantais-tu encore au lieu de dire franchement ton idée?

— Je vous le répète, vous vous moquiez de moi. Vous ne pensiez qu'à l'homme au béret. Pour rien au monde vous n'auriez abandonné vos soupçons. Mais à présent, c'est clair. Je vous jure que Kafi ne s'est pas trompé.

— Tonnerre de sort! s'écrie M. Jauffrey, frappé par les découvertes de la Guille. Une femme! Une femme aux cheveux gris aurait fait des choses semblables?... C'est grave, mon garçon, ce que tu affirmes là, très grave. On ne peut pas accuser quelqu'un sans vraies preuves.

— Kafi vient pourtant de désigner la coupable. Il faudrait pouvoir démontrer que le cache-nez gris lui appartient.

- Quel cache-nez?

— Celui qu'elle a perdu, là-haut, sur la montagne, et qui a permis à notre chien de suivre sa piste jusqu'au bout. »

Je sors de ma poche la fameuse pièce à conviction. M. Jauffrey la regarde et secoue la tête.

« Non, je n'ai jamais vu ceci au cou de quelqu'un à l'Alpe-Rouge... Il est vrai que je ne remarque pas tout. »

Et, de plus en plus ennuyé :

« En tout cas, je ne peux pas, comme cela, prévenir la police... même pour une simple vérification d'identité. Quel scandale dans ma maison si vous faisiez erreur! Imaginez la réaction de ma pensionnaire. »

Certes, les arguments de la Guille nous ont tous frappés et moi, plus encore que les autres, je suis sûr de mon chien; cependant, nous comprenons les hésitations de M. Jauffrey.

Mais soudain une idée vient à Mady.

« Monsieur Jauffrey, dit-elle vivement, que feriez-vous si nous parvenions à démontrer que ce cache-nez appartient à la chanteuse? Seriez-vous convaincu?

— Evidemment, ce serait une preuve... mais je ne vois pas du tout...

— Voici à quoi j'ai pensé. Je vais placer le cache-nez au bas de la rampe d'escalier, comme s'il avait été trouvé dans l'hôtel, et mis là pour que son propriétaire puisse l'apercevoir. Quand Mme Solénor descendra prendre son

petit déjeuner, vous serez dans la salle, comme moi, pour observer sa réaction.

« Et si elle ne manifeste rien?

— Essayons tout de même. »

L'hôtelier hoche la tête. Le procédé ne lui paraît guère convaincant. Cependant, nous approuvons Mady et il accepte.

« Alors, mes garçons, fait-il, si vraiment cette femme est coupable, ce que je ne peux croire encore, votre présence ici, de si bonne heure, lui mettra la puce à l'oreille, comme on dit, et votre petite expérience sera ratée. Il faut vous cacher. »

II nous désigne, sous l'escalier, le réduit où il range balais et aspirateur.

« Fourrez-vous là-dedans, avec votre chien, et ne bougez plus. »

Nous nous entassons dans l'obscur cagibi, à deux pas de la salle à manger. Pour plus de sécurité, Mady tire elle-même le verrou, à l'extérieur.

Alors, l'oreille collée contre la porte, nous attendons, cherchant à reconnaître les bruits de l'hôtel qui s'éveille. Dans la salle à manger, M. Jauffrey s'affaire à disposer sur les tables bols et couverts. Bientôt, deux pensionnaires descendent de leur chambre. Nous reconnaissons les voix de Mady et de sa mère qui

gagnent leur table habituelle. Quelques minutes plus tard, passe devant notre réduit, le docteur Marchand, qui salue les hôtes matinaux de sa voix grave et sympathique. Un moment s'écoule encore, comme si personne n'allait plus descendre. Enfin, de nouveaux pas martèlent les marches de l'escalier, des pas pressés qui, brusquement, s'arrêtent. La chanteuse?... A-t-elle aperçu le cache-nez?... Ah! si nous avions pu voir sa réaction ! Puis, les pas s'éloignent et soudain une voix pointue, une voix que nous reconnaissons tous, annonce :

« Une mauvaise nouvelle, monsieur Jauffrey! A mon grand regret, je suis obligée de quitter l'Alpe-Rouge dès ce matin. Hier, je ne me suis pas trop inquiétée, au reçu d'une lettre de ma sœur, en traitement dans une clinique, mais cette nuit, j'ai eu des remords... Il faut que j'aille à son chevet. Je sais qu'il n'y a pas d'autobus ce matin. Auriez-vous l'obligeance de m'appeler un taxi à Bourg-d'Oisans?... et de me préparer ma note? »

De notre réduit, nous avons tout entendu. Nos cœurs battent à tout rompre. Ah! la voilà bien la dernière preuve! Cette nuit, comme le supposait le Tondu, la chanteuse a retrouvé ce qu'elle cherchait et, à présent, elle s'apprête à fuir. Comment convaincre M. Jauffrey?

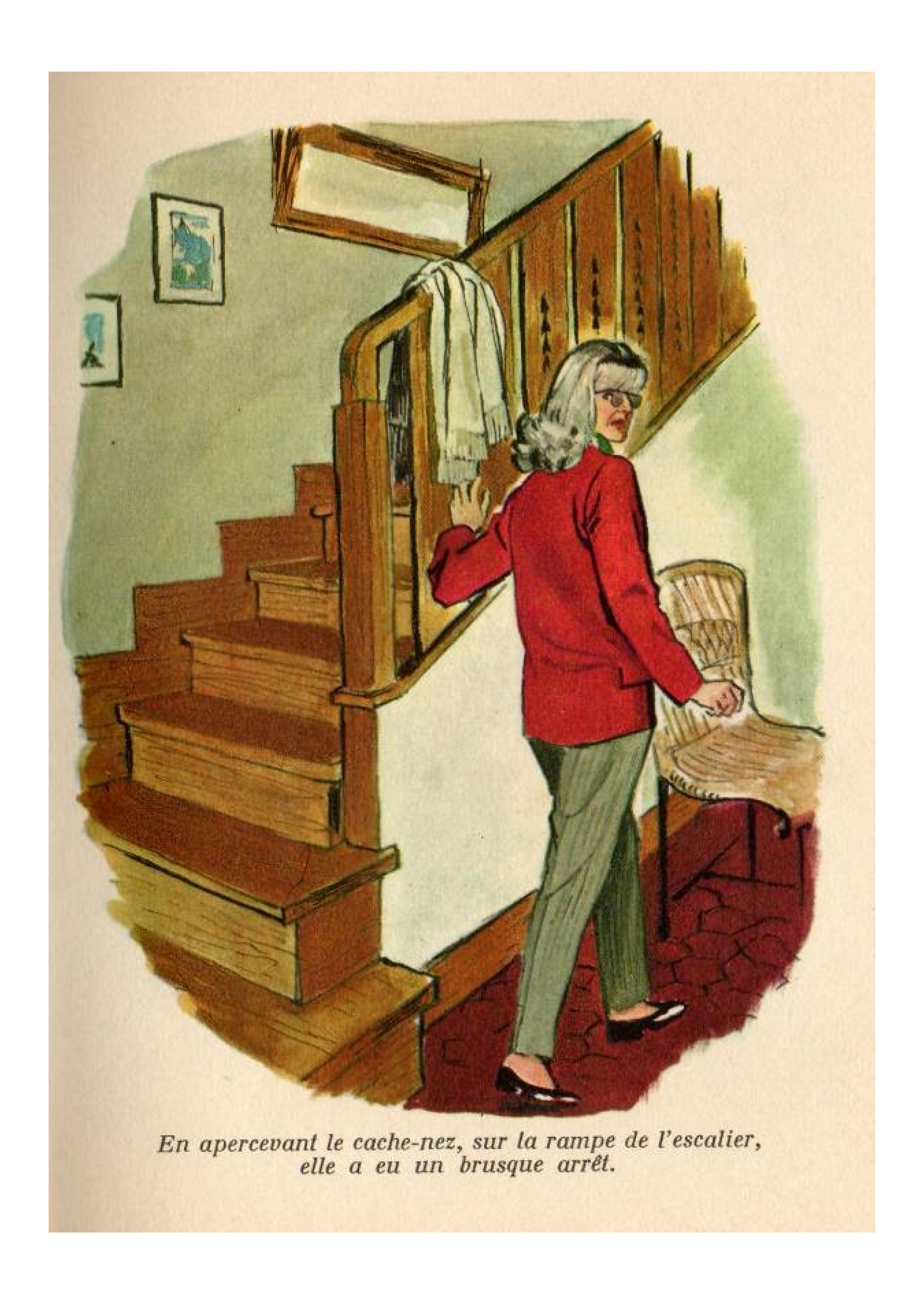
Mais soudain, nous entendons se refermer brutalement la porte de la salle à manger. Presque aussitôt, la nôtre s'ouvre... non moins brusquement, M. Jauffrey apparaît, bouleversé.

« Vous... vous aviez raison, mes garçons, bredouille-t-il... La... la coupable, c'est elle. Avec Mady, nous l'avons épiée du fond de la salle. En apercevant le cache-nez, sur la rampe de l'escalier, elle a eu un brusque arrêt. Elle a jeté un rapide regard, autour d'elle, puis l'a fait disparaître dans sa poche... Et à l'instant, elle vient de me...

— Nous avons entendu, coupe Corget, elle a découvert ce qu'elle cherchait depuis si longtemps, et elle s'apprête à fuir.

— C'est cela... toutes les preuves en même temps... Sortez vite d'ici. Montez vous cacher dans la chambre de Mady. Il faut qu'elle ne se doute de rien... Quant à moi, en fait de taxi, j'appelle la police. »





En apercevant le cache-nez, sur la rampe de l'escalier, elle a eu un brusque arrêt.



CHAPITRE XIII

LA GUILLE SE DISTINGUE

TENEZ collé aux vitres, dans la chambre de Mady, nous surveillons la route de Bourg-d'Oisans. Pourquoi tardent-ils tant? Enfin, Gnafron s'écrie :

« Les voilà! »

Une jeep apparaît à l'entrée du village. M. Jauffrey, qui s'était posté là, se précipite, avec de grands gestes, pour faire signe au conducteur d'arrêter sa machine à l'écart. Deux

gendarmes mettent pied à terre. Le patron de l'Alpe-Rouge les invite à faire un détour pour les introduire dans l'hôtel par une porte dérobée.

... Quelques minutes plus tard, des coups retentissent à la nôtre. M. Jauffrey pénètre dans la chambre entre deux uniformes.

« Les voici, dit-il aux gendarmes... et voici leur chien. Eux aussi vous attendaient avec impatience. »

L'un des deux gendarmes, plus galonné que l'autre, nous reconnaît.

« Au fait, dit-il à M. Jauffrey, nous avons déjà vu ces garçons et cette jeune fille... Ce sont eux qui ont découvert le pilote italien, sur le plateau.

— Oui, approuve l'hôtelier. Ils ont mené une véritable enquête, avec leur chien, mais, je le reconnais, j'ai eu beaucoup de peine à les croire. Pensez donc, une femme!... une femme de cet âge!... Pourtant, comme je viens de vous l'expliquer, tout accuse ma pensionnaire.

— Où est-elle?

— Chambre n° 17, second étage. Elle se prépare à partir par le taxi que je suis censé lui avoir appelé.

— C'est bon, conduisez-nous. »

Et, jetant un regard vers nous, le brigadier ajoute:

« Suivez, vous aussi, nous aurons sans doute besoin de vous... mais pour l'instant, tenez-vous à l'écart. »

Sans bruit, nous gravissons l'escalier qui mène au second. D'un geste, M. Jauffrey nous fait signe de nous dissimuler dans la salle de bain, face au n° 17.

« Nous serons aux premières loges, murmure Gnafron. Laissons la porte entrebâillée, cette salle est obscure, nous ne pouvons pas être vus. »

Au moment où M. Jauffrey va frapper chez la chanteuse, je sens mon cœur s'arrêter. Si mon chien s'était trompé?... Bien sûr, cela ne lui est jamais arrivé. Pourtant, que cette femme soit un dangereux bandit paraît si invraisemblable.

Soudain, deux coups discrets contre la porte.

« Qui est là? répond une voix pointue.

— M. Jauffrey... Je vous apporte votre note.

— Un instant, s'il vous plaît! »

De la salle de bain, nous entendons un bruit de valises hâtivement refermées, et poussées sur le plancher. Enfin, la porte s'ouvre. A la vue des gendarmes, la femme sursaute, esquisse un mouvement de recul, et se reprend aussitôt.

« Que veulent ces messieurs? demande-t-elle à M. Jauffrey sur le ton d'un simple étonnement.

— Vérification d'identité, répond le gendarme.

— Ah! vous désirez voir mes papiers?... Pour quelle raison?... Vous recherchez quelqu'un dans la région?... Après tout, peu importe, les voici. »

Elle ouvre son sac à main, en retire une carte d'identité qu'elle tend sans hésitation. Le gendarme compare le visage de la chanteuse avec la petite photo réglementaire collée sur la carte, puis rend celle-ci à sa propriétaire.

« Vous voyez, fait la chanteuse, je suis en règle.»

Cependant, jetant un coup d'œil vers les valises, sur le plancher, le brigadier demande :

« Tous ces bagages sont à vous?

- Pour la montagne, il faut emporter des vêtements chauds et des choses légères. En somme, presque toute sa garde-robe... En quoi cela vous étonne-t-il?

— Vous permettez que nous regardions le contenu de ces valises? »

Cette fois, la femme s'indigne :

« Ah ! par exemple ! fouiller dans mes affaires?... de quel droit? Que je sache, cet hôtel n'est pas un poste de douane ou un commissariat de police. »

Puis, presque ironique :

« Après tout, si cela vous amuse]... Vous en serez quittes pour remettre tout en ordre. »

Le ton assuré, presque insolent de la chanteuse, nous impressionne. Montrerait-elle tant d'aplomb si elle était coupable?

Par l'entrebâillement de la porte, nous essayons d'assister à l'inspection des bagages. Les valises sont au nombre de trois; deux de dimensions ordinaires et l'autre beaucoup plus grande, en cuir jaune, qui nous a tout de suite intrigués.

« Oh ! souffle Mady, c'est sûrement cette valise qu'elle a trouvée dans la montagne. Regardez!... Le cuir est tout taché, abîmé. »

Anxieux, nous attendons l'inventaire. Le gendarme qui vient de l'ouvrir s'étonne :

« Curieux!... Rien que des vêtements d'homme : deux vestons, un pantalon, des chemises, des cravates.

— Quoi d'extraordinaire à cela, fait la chanteuse? J'aime à m'habiller en homme. Dans les milieux artistes, c'est chose courante... D'ailleurs, M. Jauffrey peut vous affirmer qu'il ne m'a jamais vue, à Pierreux, autrement qu'en pantalons.

— Et ce rasoir? »

La chanteuse ironise encore :

« Rassurez-vous, je ne suis pas non plus une femme à barbe... Ce rasoir sert à m'épiler les jambes... C'est indispensable dans notre métier. »

Ces explications rendent les gendarmes et M. Jauffrey perplexes d'autant plus, qu'à part des vêtements, la grande valise jaune ne contient rien d'extraordinaire... les deux autres non plus, d'ailleurs.

Mais tout à coup, perché sur le bord de la baignoire pour mieux voir par-dessus nos têtes, la Guille s'agite.

« Une idée!... Je viens d'avoir une idée!... »

Oubliant la consigne de ne pas se montrer, il saute dans le couloir, entre dans la chambre.

« Messieurs les gendarmes!... Je viens de comprendre... Cette femme... cette femme!... »

Le brigadier, éberlué, se demande ce qui arrive.

« Eh bien?

— Cette femme... c'est un homme déguisé. Une femme n'aurait pas eu la force d'envoyer un tel coup de poing à notre camarade... et elle ne jouerait pas si bien du revolver. »

La chanteuse semble un instant perdre contenance, puis elle se prend à rire, d'un rire bruyant, comme si elle venait d'entendre une bonne plaisanterie. Au lieu de le désarmer, ce rire met le paisible la Guille hors de lui.

« Vous permettez? » demande-t-il aux gendarmes.

Sans attendre la réponse, il s'avance vers l'étrange pensionnaire et, d'un geste sec, tire sur ses cheveux. Stupeur!... Une perruque lui reste entre les mains. Dans notre cachette, Mady laisse échapper un « oh » de surprise. Alors, tous ensemble, nous pénétrons dans la chambre. Sans ses cheveux gris, sans ses lunettes qui viennent de tomber à terre, le

personnage est méconnaissable. Une longue cicatrice part de son front, remonte jusqu'au sommet du crâne. « C'est lui, s'écrie Mady!... l'homme que transportait Beppino !... Regardez ses cheveux! Ils sont blonds. »



Cette fois, la fausse chanteuse n'a plus envie de rire. L'homme qui vient d'apparaître, dépouillé de son déguisement, se sent perdu. Quant aux gendarmes, ils sont restés bouche bée.

« Chef! dit l'un d'eux, cette jeune fille a raison. Il faut tout de suite prévenir la police spéciale.

- C'est déjà fait, répond le brigadier. Avant de quitter Bourg-d'Oisans, j'ai téléphoné à Grenoble. Quelle affaire! sacrebleu! Quelle affaire! Oui, c'est le passager de l'avion, mais que diable revenait-il faire ici, si longtemps après l'accident? Ses bagages ne contiennent que des vêtements. »

Enervé, le brigadier interroge l'homme à la cicatrice. Celui-ci, à présent, s'enferme dans le silence le plus complet.

« Fouillons de nouveau ses bagages, propose le gendarme.

— Oui, dit vivement le Tondu, la plus grande valise. C'est sans doute celle qu'il a trouvée cette nuit, dans un ravin. Je suis tombé dessus en basculant dans le trou. »

Un à un, les vêtements sont, une seconde fois, retirés, examinés, fouillés. Mais, tout à coup, Mady a une « intuition ».

« Vous permettez que je soupèse cette valise vide?... Vous ne la trouvez pas trop lourde?

— En effet, constate le gendarme... c'est peut-être à cause du cuir. Il paraît très épais. »

Puis, après réflexion :

« Au fait, serait-elle à double fond?

— Nous allons le savoir tout de suite, intervient le petit Gnafron. Attendez, la lame de mon couteau coupe comme un rasoir. »

D'un geste nerveux, il taillade le cuir... qui est d'ailleurs du faux cuir. Quelque chose s'échappe sur le plancher.

« De la poudre!... De la poudre blanche! »

Les gendarmes se précipitent, saisissent une pincée de poudre et la reniflent.

« De la drogue! hurle le brigadier, de la drogue!... »

Mais, au même moment, la porte s'ouvre. Deux hommes font irruption dans la chambre. Nouvelle stupeur! Ce sont les deux anciens pensionnaires de l'Alpe-Rouge : celui qui n'enlevait jamais son béret et son inséparable compagnon. Que reviennent-ils faire à l'hôtel?... Des complices de la fausse chanteuse?... Vont-ils brandir des revolvers et délivrer leur acolyte? Instinctivement, nous reculons contre le mur. Mais, au lieu d'une arme, l'homme au béret sort de sa poche une carte .

« Police!... »

Et, se tournant vers l'hôtelier :

« Excusez-nous, monsieur Jauffrey, de ne pas vous avoir révélé notre véritable identité pendant notre agréable séjour chez vous. A vrai dire, nous passions réellement nos vacances à l'Alpe-Rouge, mais dans la police, on n'oublie jamais son métier. Nous cherchions à réussir là où nos collègues que vous avez hébergés avaient échoué... Nous n'avons pas eu cette chance. »

Puis, au brigadier, après un bref regard vers la fausse chanteuse :

« Qui est cet individu?... et que fait ici cette bande de jeunes gens?

— Justement, ces garçons et cette jeune fille, avec leur chien, viennent d'éclaircir le mystère de l'avion accidenté. Le passager clandestin de l'appareil existait réellement... Le voici... Il se préparait à fuir avec cette valise pleine de drogue... Lui aussi était un pensionnaire de l'hôtel, déguisé en femme, avec cette perruque et ces grosses lunettes. »

En reconnaissant les boucles de cheveux gris que tient toujours la Guille, comme un trophée, les deux hommes ouvrent des yeux ronds.

« Quoi?... la chanteuse qui venait soigner sa voix à la montagne?... Dire qu'elle prenait ses repas à la table voisine de la nôtre. Comment a-t-elle été démasquée?

— Grâce à ce chien extraordinaire », répond le gendarme.

En reconnaissant le mot « chien », Kafi dresse les oreilles et bat de la queue. L'inspecteur au béret et son collègue se penchent pour lui donner une rapide caresse car ils n'ont pas oublié sa blessure qui a mis tout l'hôtel en émoi. Puis, ils nous questionnent, voulant connaître tous les détails de notre aventure.

Ensuite, ils se tournent vers l'homme à la cicatrice qui, lui, refuse, en secouant la tête, de dire un seul mot. Mais les inspecteurs, habitués à pareille attitude, inlassablement, répètent leurs questions. Tant et si bien que soudain, d'une voix qui n'est plus du tout celle d'une femme, et qui montre à quel point le sinistre personnage était habile à transformer jusqu'à sa façon de parler, l'homme déclare :

« Eh bien oui, je suis pris, autant tout dire dès maintenant. »

Le cœur battant, nous attendons, car ce qui compte pour nous, à présent, c'est de prouver que notre ami Beppino est innocent.

« Oui, reprend l'accusé, je faisais passer de la drogue en France. A Florence, j'avais obligé un pilote italien à me conduire à Chalon-sur-Saône. Une panne a contraint l'avion à se poser sur cette montagne. A l'atterrissage, je me suis

enfui avec ma valise; elle était lourde, j'ai dû l'abandonner en route.

— C'est-à-dire, rectifie l'inspecteur au béret, que vous vous étiez blessé au front, avec votre propre revolver, au moment de l'atterrissage, et que vous n'étiez plus en possession de tous vos moyens.

— C'est vrai, j'avais perdu des forces, j'ai caché la valise au fond d'un ravin pour la retrouver

plus tard et j'ai marché longtemps, dans la montagne..., jusqu'à ce que je tombe d'épuisement.

— Ensuite?

— Quand je suis revenu à moi, je suis reparti, en évitant les villages et j'ai pu gagner Lyon où j'ai fait soigner ma blessure.

— Par qui? » L'homme ne répond pas.

« C'est bon, fait l'inspecteur, nous le saurons un jour. Continuez!

— Par les journaux, j'ai appris les déclarations de l'Italien, les recherches de la police. J'ai jugé prudent d'attendre que l'enquête se termine comme je l'espérais.

— C'est-à-dire? »

L'homme hésite, puis, à mi-voix : « Que l'Italien soit arrêté... à cause de la drogue trouvée dans l'appareil.

— Cachée par vous, n'est-ce pas?... A quel moment?



— A Florence, quand le pilote faisait le plein de l'avion... ou plutôt pendant qu'il vérifiait le niveau d'huile, juste avant le départ.

— Pourquoi avoir dissimulé ainsi ces petits sachets sous le tableau de bord?

— Au cas où l'appareil serait fouillé après l'atterrissage, je voulais faire passer le pilote pour un trafiquant. Il s'en défendrait mais on ne le croirait pas... et on ne le croirait pas non plus quand il affirmerait n'être pas seul à bord. On l'arrêterait; je ne serais pas recherché.

— C'est ce qui a failli se produire, en effet... Quant à la suite, nous la devinons. L'affaire supposée classée, ou tout au moins en sommeil, vous êtes revenu à Pierroux. Alors, pour cacher votre cicatrice, vous avez utilisé le don de changer votre voix et vous vous êtes déguisé en une femme un peu excentrique, ce qui vous permettait de sortir à toute heure du jour et de la nuit sans être soupçonné... Malheureusement, après le choc causé par votre blessure, vous ne vous souveniez plus de l'endroit où la valise était cachée. Il vous a fallu des jours et des jours... ou plutôt des nuits et des nuits avant de la retrouver. C'est bien cela, n'est-ce pas? »

L'homme approuve de la tête.

« Et, continue l'inspecteur, pour écarter ces garçons dont la présence vous gênait, sur le Plan des Aiguilles, vous n'avez pas hésité à mettre le feu à leur chalet, à tirer sur leur chien... Qu'avez-vous fait de votre revolver? »

L'accusé fait celui qui ne se souvient pas. Peut-être, à présent, regrette-t-il d'avoir parlé?

« Cherchons encore dans ses bagages, fait vivement Bistèque; il ne s'en est sûrement pas débarrassé. Il faut savoir si c'est une arme spéciale, comme le supposait Beppino. »

Aidant les gendarmes, nous passons une nouvelle inspection du contenu des valises et, tout

à coup, dans une poche au fond d'une trousse de toilette, je découvre le fameux revolver. Les inspecteurs s'en saisissent aussitôt.

« C'est bien cela, un revolver à récupérateur de douilles... Nous comprenons pourquoi le coupable tenait à faire disparaître la balle retirée de l'épaule de votre chien. Comme l'avait dit l'armurier, identifier cette balle, c'était identifier l'arme. »

Puis, tourné vers les gendarmes, l'inspecteur au béret déclare :

« Nous en savons plus qu'assez pour l'arrêter. Passez les menottes à cet individu et emmenez-le... par la porte de service, derrière l'hôtel. M. Jauffrey ne tient sûrement pas à ce qu'on voie partir, de cette façon, un de ses clients. »

Les gendarmes s'exécutent et nous restons seuls avec les inspecteurs. Alors, éclate notre soulagement. Sauvé! Beppino est sauvé! Les aveux de la fausse chanteuse, l'arme retrouvée, tout démontre son innocence. Oui, nous l'avons sauvé... mais il était temps. Une nuit de plus et le coupable disparaissait... encore une fois, c'est surtout à Kafi, que nous devons cette victoire. A genoux sur le plancher, Mady le comble de caresses. Puis, se relevant, encore un peu inquiète, malgré tout, pour notre protégé, elle demande à l'inspecteur :

« C'est bien vrai, n'est-ce pas, il va quitter la prison... rentrer chez lui?

— Bien entendu, mes enfants, d'un seul coup, vous venez de réunir toutes les preuves, c'est merveilleux. Demain, il sera libre.

— Oh! merci, monsieur l'inspecteur. » L'homme au béret et son collègue sourient.

« Ce n'est pas à vous de nous remercier, mais à nous... et à votre ami Beppino. Il vous doit une fière chandelle. Au fait, pourquoi avez-vous mis cet acharnement à le défendre? Comment aviez-vous cru à son innocence?

— Nous ne savons pas, fait Mady, il nous a été sympathique, cela a suffi. »

Puis, rougissante, elle ajoute, baissant la voix :

« Mais si nous n'avions pas réussi, cela aurait été votre faute.

— Notre faute?... à tous les deux?

— Surtout à vous... à cause de votre béret, que vous ne quittez jamais, tout comme notre camarade le Tondu... mais lui, une maladie lui a fait perdre ses cheveux, tandis que vous, cela se voit sur vos tempes, vous en avez encore. Pendant longtemps, j'ai cru que votre béret cachait une cicatrice, et je ne cherchais pas plus loin, le passager de Beppino, c'était vous. »

Le policier sourit.

« Evidemment, le raisonnement était logique... et, bien sûr, vous continuez à vous demander pour quelle raison je ne me sépare jamais de ma coiffure.

— Oh! oui, dit vivement le Tondu, ça m'intéresse drôlement.

— Eh bien, comme la fausse chanteuse, ma coiffure cache une blessure... mais pas une égratignure de rien du tout, hélas! La balle tirée par le cambrioleur que je poursuivais n'a pas fait que déchirer la peau. Vous voulez voir?... Ce n'est pas très beau. »

II soulève son béret, incline la tête en avant pour montrer son crâne bosselé. Mady détourne la tête et soupire.

« A présent, je comprends... et je ne vous en veux plus.

— En somme, concluent les policiers, cette étrange affaire se termine par une histoire de coiffures... Si elle n'avait failli être aussi triste pour votre ami Beppino, nous pourrions en écrire un conte drôle.

— Oui, très drôle, approuve M. Jauffrey, remis de ses émotions... et pour fêter ce coup de filet, j'invite tous les détectives, les vrais comme les amateurs, à descendre se rafraîchir dans la salle à manger... avec ou sans coiffure.

— Mais sans perruque », ajoute la Quille qui,

avec Kafi, a été le héros de cette étrange aventure...

Et tout le monde de rire, le Tondu de lancer son béret en l'air en criant « hurrah! » (ce que n'ose faire l'inspecteur), tandis que Mady s'éclipse pour envoyer un télégramme à Florence et annoncer à la femme de Beppino la nouvelle tant espérée...





ÉPILOGUE

SITOT faite la preuve de son innocence, Beppino a été libéré. Le soir même du jour où les portes de la prison lui ont été ouvertes, nous l'avons vu arriver à Pierreux, pâle, amaigri, mais si heureux qu'il nous a embrassés.

Et tout de suite, il s'est inquiété de son avion. Y avait-on touché? Le vent, l'orage, ne l'avaient-ils pas fait basculer dans un ravin? Non, son appareil était tel qu'il l'avait laissé : alors, sans hésitation, il avait décidé :

« Je ne veux pas rentrer sans lui à Florence. Un pilote ne fait qu'un avec son avion, comme un marin avec son bateau. »

Hélas! après le deuxième accident, le train d'atterrissage était hors d'usage. Impossible, cette fois, de le réparer avec des moyens de fortune. Mais l'injuste arrestation de l'Italien a ému tout le monde à Pierreux-et dans la vallée. Un jeune ingénieur, en pension depuis peu à FAlpe-Rouge, a offert son aide.

« Je suis pilote moi aussi, a-t-il dit, responsable de l'aéroclub de Chambéry. Nous avons précisément là-bas, deux X. 115, des pièces de rechange et de l'outillage. Nous pourrons remettre l'appareil en état de vol. »

Alors, le nouveau pensionnaire est monté sur le Plan des Aiguilles avec Beppino. Tous deux ont examiné l'appareil et ont conclu, qu'en effet, les dégâts étaient réparables. Complaisam-ment, l'ingénieur a pris Beppino dans sa voiture et ils ont filé à Chambéry pour en rapporter les pièces nécessaires. En deux jours, le train d'atterrissage et le bout de l'aile droite (qui avait touché le sol au moment du capotage) ont été remis à neuf. Restait à aménager la piste beaucoup plus sérieusement que nous avions pu le faire, le soir du faux départ. Cette fois, la main-d'œuvre n'a pas manqué. En plus de

nous six, bon nombre de pensionnaires de PAlpe-Rouge, sans parler des gens de Pierreux, ont manié pelles et pioches pour niveler le terrain.

Ainsi, quand tout a été prêt, Beppino a décidé de s'envoler pour son pays. Ce jour-là, tout l'hôtel a tenu à assister à son départ... même M. Jauffrey qui, n'ayant pas de cuisine à préparer puisque ses pensionnaires étaient là-haut, a hissé son gros ventre sur le plateau.

Le départ était prévu pour le début de l'après-midi. Le temps était merveilleux, avec juste assez de vent bien orienté pour favoriser le décollage. Cependant, Mady, sa mère et nous six, cachions mal notre anxiété. Dans sa sombre aventure, Beppino avait eu tant de malchance. Allait-il en connaître une dernière... la plus terrible de toutes?

A trois heures, le meilleur moment pour le décollage, avait dit le pilote (à cause des courants ascendants), l'appareil fut amené en bout de piste, près de l'endroit où, dans la nuit, nous avions vu le X. 115 prendre son élan avant de heurter la grosse bosse qui devait lui être fatale, Mais, cette fois, il n'y aurait plus de bosse. Les pelles et les pioches en avaient eu raison et l'appareil disposerail de deux cents mètres de plus pour quitter le sol.



Oh! ces derniers instants, avant le départ. Nous nous en souviendrons longtemps. Quand tout fut prêt, que le moteur eut tourné pour s'échauffer, Beppino a sauté une dernière fois à terre et s'est approché de nous, pâle d'émotion.

« Ah! mes enfants... mes enfants », a-t-il murmuré.

Il n'a pas pu en dire davantage. Sa gorge était trop serrée. Alors, comme à son retour à Pierroux, il nous a tous embrassés, puis il s'est accroupi devant Kafi pour passer la main dans sa fourrure.

« Mon bon chien, mon brave chien! *Je* te dois tant, à toi aussi. Tu viendras, un jour, avec tes maîtres, me voir à Florence, n'est-ce pas?... C'est promis? »

Ensuite, il est remonté dans l'appareil, si ému, que nous l'avons craint incapable de piloter son appareil. Une dernière fois, il a vérifié ses commandes, fait vrombir son moteur et, d'une voix ferme qui nous a rassurés, a demandé que les cales soient enlevées.

L'appareil s'est d'abord mis à rouler lentement, avec un léger tangage, sur le gazon ras du plateau, puis plus vite, toujours plus vite. La respiration suspendue, nous l'avons suivi du regard et, tout à coup, Mady et sa mère ont battu des mains.

« II décolle!... Il a décollé!... »

Le petit avion couleur d'azur venait de quitter le plateau; il piquait droit vers le ciel le long des hautes cimes neigeuses. Mais bientôt, il a amorcé une courbe pour repasser au-dessus de la Croix-Couverte. Beppino voulait nous remercier une dernière fois. Toutes les mains se sont tendues vers lui tandis que Kafi, le nez en l'air, aboyait joyeusement. Un bras s'est agité à bord; le geste d'adieu d'un homme que, par miracle, oui, on peut le dire, par miracle, nous avions réussi à sauver. Puis, l'appareil a piqué vers le

sud-est, où il n'est bientôt devenu qu'un point minuscule, au milieu de l'infini du ciel.

Alors, tandis que Beppino volait vers son pays, je me suis penché vers mon chien, comme notre ami l'avait fait quelques instants plus tôt et, prenant sa tête dans mes mains, je lui ai murmuré :

« Merci, mon brave Kafi, tu as été merveilleux. Grâce à toi, un honnête homme a retrouvé la liberté.

Et la bonne bête m'a regardé, d'un air de dire : « Je ne comprends pas très bien ce que tu m'expliques, Tidou, mais je vois que tu es heureux... alors, je le suis aussi. »



TABLE

PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	**1967**	**Les Six Compagnons et l'avion clandestin**
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

OLIVIER SECHAN

39	1982	Les Six Compagnons et les Agneaux de l'Apocalypse
40	1983	Les Six Compagnons à l'étang de Berre
41	1984	Les Six Compagnons et le carré magique

PIERRRE DAUTUN

42	1984	Les Six Compagnons hors la loi
43	1985	Les Six Compagnons et le chasseur de scoops
44	1985	Les Six Compagnons et l'énigme de la télémagie
45	1986	Les Six Compagnons et la radio libre
46	1986	Les Six Compagnons au Tournoi de la Chanson
47	1987	Les Six Compagnons et la fiancée de Kafi

MAURICE PERISSET

48	1988	Les Six Compagnons à l'affût
49	1994	Les Six Compagnons et les caïmans roses

PAUL-JACQUES BONZON

ŒUVRES COMPLETES

Paul-Jacques Bonzon

ANNEE	TITRE	EDITEUR	ILLUSTRATEUR
1951	**LE VIKING AU BRACELET D'ARGENT**	G.P. EDITEUR	Albert CHAZELLE
1951	**LOUTZI-CHIEN**	BOURRELIER	?
1953	**DU GUI POUR CHRISTMAS**	BOURRELIER-HACHETTE	Patrice HARISPE
1953	**MAMADI**	MAGNARD EDITEUR	Christian FONTUGNE
1954	**FAN-LÔ**	SUDEL EDITEUR	?
1954	**LE JONGLEUR A L'ETOILE**	HACHETTE	Jeanne HIVES
1955	**DELPH LE MARIN**	SUDEL EDITEUR	Claude JUILLARD
1955	**LES ORPHELINS DE SIMITRA**	HACHETTE	Albert CHAZELLE
1956	**LA BALLERINE DE MAJORQUE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Paul DURAND
1956	**LE PETIT PASSEUR DU LAC**	HACHETTE	JACQUES POIRIER
1957	**MON VERCORS EN FEU**	SUDEL EDITEUR	Igor ARNSTAM
1957	**LA PROMESSE DE PRIMEROSE**	HACHETTE	PAUL DURAND
1957	**LA DISPARUE DE MONTELIMAR**	HACHETTE	?
1958	**LA PRINCESSE SANS NOM**	HACHETTE	J-P ARIEL
1958	**L'EVENTAIL DE SEVILLE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	François BATET
1959	**UN SECRET DANS LA NUIT POLAIRE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	**LE CHEVAL DE VERRE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	?
1960	**LA CROIX D'OR DE SANTA-ANNA**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	**LA ROULOTTE DU BONHEUR**	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1961	**LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1961	**J'IRAI A NAGASAKI**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	**LE VOYAGEUR SANS VISAGE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	**TOUT-FOU**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jeanne HIVES
1962	**LE CHALET DU BONHEUR**	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1962	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME AU GANT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LES SIX COMPAGNONS ET LE PIANO A QUEUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LA FAMILLE HLM ET L'ÂNE TULIPE (Où est passé l'âne tulipe?)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1964	**LA MAISON AUX MILLE BONHEURS**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1965	**LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPERA**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CHATEAU MAUDIT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	**LE SECRET DE LA MALLE ARRIERE (HLM n°2)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	**LES SIX COMPAGNONS ET L'ANE VERT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	**LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTERE DU PARC**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	**LES ETRANGES LOCATAIRES (HLM n°3)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	**L'HOMME A LA VALISE JAUNE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1967	**CONTES DE MON CHALET**	EDITIONS BIAS	Romain SIMON
1967	**VOL AU CIRQUE (HLM n°4)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**POMPON LE PETIT ANE DES TROPIQUES (avec M. Pédoja)**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1967	**LE MARCHAND DE COQUILLAGES (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**RUE DES CHATS SANS QUEUE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	**LUISA CONTRE-ATTAQUE (HLM n°7)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	**LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1968	**LES SIX COMPAGNONS ET L'EMETTEUR PIRATE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE

1968	**LE CHATEAU DE POMPON**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	**LES SIX COMPAGNONS ET LE SECRET DE LA CALANQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	**LES SIX COMPAGNONS ET LES AGENTS SECRETS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	**UN CHEVAL SUR UN VOLCAN (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	**POMPON A LA VILLE**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	**LE PERROQUET ET SON TRESOR (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	**QUATRE CHATS ET LE DIABLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	**LE BATEAU FANTOME (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIRATES DU RAIL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	**LES SIX COMPAGNONS ET LA DISPARUE DE MONTELIMAR**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	**LE JARDIN DE PARADIS**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1970	**L'HOMME AUX SOURIS BLANCHES (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1971	**SOLEIL DE MON ESPAGNE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	François BATET
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LES ESPIONS DU CIEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PRINCESSE NOIRE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BRIGADE VOLANTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**YANI**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1971	**LE RELAIS DES CIGALES**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1972	**LE SECRET DU LAC ROUGE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1972	**LES SIX COMPAGNONS A LA TOUR EIFFEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1972	**L'HOMME A LA TOURTERELLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**SLALOM SUR LA PISTE NOIRE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**LES SIX COMPAGNONS ET L'OEIL D'ACIER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1973	**LES SIX COMPAGNONS EN CROISIERE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS ET LES VOIX DE LA NUIT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS SE JETTENT A L'EAU**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES ESPIONS DU X-35 (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1975	**LE CIRQUE ZIGOTO**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1975	**LES SIX COMPAGNONS DEVANT LES CAMERAS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1975	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA CITADELLE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1975	**LA ROULOTTE DE L'AVENTURE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1976	**LES SIX COMPAGNONS ET LA CLEF-MINUTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1976	**DIABOLO LE PETIT CHAT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO ET LA FLEUR QUI SOURIT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO POMPIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**LES SIX COMPAGNONS AU TOUR DE FRANCE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1976	**LE CAVALIER DE LA MER (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**LES SIX COMPAGNONS AU CONCOURS HIPPIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIROGUIERS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**DIABOLO ET LE CHEVAL DE BOIS**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1977	**L'HOMME AU NOEUD PAPILLON (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**DIABOLO JARDINIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS AU VILLAGE ENGLOUTI**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1978	**DIABOLO PATISSIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CIGARE VOLANT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1978	**AHMED ET MAGALI**	DELAGRAVE	
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LES SKIEURS DE FOND**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BOUTEILLE A LA MER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**DIABOLO SUR LA LUNE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1980	**LES SIX COMPAGNONS ET LES BEBES PHOQUES**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1980	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA VILLE ROSE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1981	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CARRE MAGIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY

Paul-Jacques Bonzon

Paul-Jacques Bonzon (31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont (Manche) - 24 septembre 1978 à Valence) est un écrivain français, connu principalement pour la série Les Six Compagnons.

Biographie

Paul-Jacques Bonzon est originaire du département de la Manche. Né à Sainte-Marie-du-Mont en 1908, scolarisé à Saint-Lô, Paul-Jacques Bonzon fut élève de l'école normale d'instituteurs de Saint-Lô, promotion 1924-1927. Il fut d'abord nommé en Normandie, dans son département d'origine. En 1935, il épouse une institutrice de la Drôme et obtient sa mutation dans ce département où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt-cinq ans. En poste à Espeluche puis à Chabeuil, il rejoint Saint-Laurent-en-Royans en 1949 et Valence en 1957 où il termine sa carrière en 1961.

Il se consacre alors entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants ayant rejoint l'Académie Drômoise des Lettres, des sciences et des arts, association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Son œuvre tranche sur la littérature pour la jeunesse de l'époque par le caractère réaliste et parfois triste de certaines situations : les enfants qu'il met en scène sont confrontés à la misère, au handicap, à l'abandon. Paul-Jacques Bonzon décrit la solidarité qui anime les milieux modestes auxquels ils appartiennent, n'hésitant pas à les insérer dans des contextes historiques marqués comme, Le jongleur à l'étoile (1948) ou Mon Vercors en feu (1957).

La plus grande majorité de ses ouvrages ont été publiés à la Librairie Hachette. À ce titre, il se trouve être l'un des romanciers pour la jeunesse les plus représentatifs de cette époque.

Plusieurs de ses ouvrages mettent en scène le Cotentin et plus particulièrement Barneville-Carteret, qu'il nomme d'ailleurs Barneret et Carteville dans ses romans. Les cousins de la Famille HLM y prennent leurs vacances. Delph le marin, publié chez SUDEL, se déroule à Carteret (Hardinquet, dans le roman) de même que "Le marchand de coquillages" ,"Le cavalier de la mer" ou encore "Le bateau fantôme". L'auteur connaissait bien la région. Il y venait régulièrement.

Paul-Jacques Bonzon laisse une œuvre dont l'importance se mesure au succès rencontré notamment par des séries fortement appréciées comme Les Six compagnons, La Famille HLM ou Diabolo, mais pas seulement car ce serait oublier tout un autre aspect de l'œuvre, tout aussi significative de la qualité de l'écrivain. Les ouvrages de Bonzon ont été traduits, adaptés et

diffusés dans 18 pays dont la Russie et le Japon. Les premières adaptations connues l'ont été en langue néerlandaise pour les Pays-Bas mais également pour l'Indonésie et l'Afrique du Sud. Il l'est encore aujourd'hui. Par exemple, Le roman Les Orphelins de Simitra a été adapté sous forme d'une animation diffusée, en 2008, au Japon, sous le nom de "Porphy No Nagai Tabi" (Le long voyage de Porphyras).

Paul-Jacques Bonzon est aussi connu dans les milieux scolaires. Il publie chez Delagrave,à partir de 1960, une série d'ouvrages de lectures suivies pour l'école dont l'un, "La roulotte du Bonheur", se déroule dans son département d'origine. Il a écrit en collaboration avec M. Pedoja, inspecteur départemental de l'Éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Il décède à Valence le 24 septembre 1978. Néanmoins, les éditions Hachette poursuivront l'œuvre de l'écrivain en publiant, encore quelques années, plusieurs titres de la série Les Six Compagnons, mais sous d'autres signatures. Aujourd'hui, un peu moins d'une vingtaine de titres figurent encore au catalogue de l'éditeur, dans la collection bibliothèque verte, sous une présentation modernisée.

En mars 2010, la première aventure de la série Les Six Compagnons a été rééditée en Bibliothèque rose dans une version modernisée.

Le 12 mars 2011, la ville de Valence a inauguré un square à son nom, en présence de ses enfants, petits-enfants et admirateurs.



Paul-Jacques Bonzon

Biographie : **rédigée par la dernière épouse de Paul Jacques ; Maggy**

Paul-jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte marie du mont, Manche, en Normandie.

Élève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la Drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans. Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquelles il trouvait la documentation qu'il cherchait. Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Âne (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une sœur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste, tous, et en particulier, ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre). La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparaît le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.



Paul-Jacques BONZON

J'ai demandé à plusieurs personnes si ce nom leur était familier et la plupart m'ont répondu par la négative...

Mais lorsque j'ai parlé des "Six Compagnons", tout à coup des souvenirs leur sont revenus dans une bouffée de chaleur et de bonheur de l'enfance...!

Paul-Jacques Bonzon a été un auteur très prolifique. Son écriture légère et fluide destinée aux enfants n'en est pas moins rigoureuse et très littéraire. Son style, un enchantement et ses histoires toujours bien ficelées jusque dans les moindres détails. Des adultes peuvent trouver grand plaisir à la lecture de ces histoires bien construites et dans lesquelles les grandes valeurs de la morale judéo-chrétienne ont cours. Mystère, tristesse, tendresse, émotion et joie, tout y est...!

Nous avons donc réuni dans cette page, un peu en vrac, des informations pêchées à droite et à gauche sur cet écrivain et nous espérons que cela vous donnera peut-être envie de découvrir son oeuvre.

***

Biographie de P-J Bonzon:

Paul-Jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont, Manche, en Normandie. Aujourd'hui, un bourg de 700 à 800 habitants, situé à deux pas de la baie des Veys, et des plages du débarquement.

Fils unique né dans une famille aisée, Paul-Jacques eut cependant une enfance assez difficile face à un père autoritaire qui ne lui laissa pas souvent faire ce qu'il aurait aimé.

Elève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans.

Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquels il trouvait la documentation qu'il cherchait.

Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-Jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Ane (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une soeur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste. Tous et en particulier ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre).
La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-Jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparut le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.

***

Article paru à sa mort:

Valence.

La mort de Paul-Jacques Bonzon va toucher des millions de jeunes et d'enfants à travers le monde. Il était leur écrivain, celui qui avait compris leurs goûts, et qui était devenu leur complice à travers une centaine de romans. Depuis plus de trente ans (c'est à dire que ses premiers lecteurs sont aujourd'hui des hommes), il a enchanté des générations d'écoliers par ces récits d'aventure clairs, purs et passionnants. Son oeuvre a été traduite dans un grand nombre de pays, y compris le Japon, et partout elle a connu un et connaît encore, un étonnant succès.

Originaire de Ste-Marie-du-Mont dans la manche, il était doué pour la peinture et la musique, mais son père avait voulu qu'il soit instituteur. Et c'est comme tel qu'il arriva un jours dans le vercors, puis, plus tard, à l'école de la rue Berthelot à Valence, et qu'il commença à

écrire des histoires qu'il lisait à ses élèves, guettant leurs réactions, et s'inspirant souvent de leurs remarques..

Ses héros les plus populaires sont les Six compagnons qu'il entraîna dans des aventures lointaines ou proches, à Valence, à l'Aven Marzal, à la Croix-Rousse, à Marcoules, et qui tiennent aujourd'hui un bon rayon dans la bibliothèque verte. Pour la bibliothèque rose, il mit en scène la famille H. L. M., et écrivit beaucoup d'autres récits comme Mon Vercors en feu, et d'autres fictions tel l' Eventail de Séville qui fut adapté pour la télévision. Paul-Jacques Bonzon avait reçu en France le grand prix du Salon de l'Enfance, puis, à New-York, le prix du Printemps qui couronne le meilleur livre pour enfants paru aux Etats-Unis. Il avait abandonné l'enseignement assez tôt pour se consacrer à son oeuvre, entouré de son épouse et de ses deux enfants, une fille et un garçon, aujourd'hui mariés. Il travaillait le plus souvent directement à la machine dans sa tranquille demeure de la rue Louis-Barthou, prolongée par un charmant petit jardin.

C'est là qu'il inventait ses belle histoires, et lorsqu'il avait achevé un chapitre il prenait sa pipe et venait faire un tour en ville de son pas glissé, calme et amical.

Paul-Jacques Bonzon était naturellement membre de l'académie drômoises, vice-président de Culture et Bibliothèques pour tous. Il était devenu un authentique Dauphinois très attaché à sa province d'adoption. Sa gloire littéraire, qui est mondiale parmi les jeunes, n'avait en rien altéré sa simplicité ni sa bienveillance : et il disparaît comme il a vécu, dicrètement.

Pierre Vallier.

***

Autres témoignages:



Paul-Jacques Bonzon est très connu pour sa série de livres parus dans la bibliothèque verte, sous le titre "Les six compagnons". Outre de nombreux autres ouvrages pour la jeunesse de grande qualité, il a aussi publié des ouvrages scolaires. Paul-Jacques BONZON était instituteur.

Paul-Jacques BONZON est surtout connu comme grand romancier de la jeunesse, d'ailleurs abondamment lauré (Second Prix "Jeunesse" en 1953. Prix "Enfance du Monde" en 1955. Grand Prix du Salon de l'Enfance en 1958). Ses ouvrages suscitent chez nos enfants - et chez bien des adultes - un intérêt croissant. Il sait, de longue expérience, que composer un livre de "lectures suivies" est une entreprise délicate, que le goût des jeunes est à l'action rondement menée, aux péripéties multiples voire violentes ou cruelles. Les livres d'évasion, de délassement, de bibliothèque, pour tout dire, laissent paraître ces caractères.

Paul vigroux, Inspecteur général honoraire.

***

Paul-Jacques Bonzon a réalisé de très nombreux dessins. En fait il voulait à l'origine être dessinateur, peintre ou musicien mais sont père en a décidé autrement! A une certaine époque, il résidait en Suisse et vivait de ces dessins humoristiques vendus sous forme de cartes postales.

Un dessin de Paul-Jacques Bonzon:



***

Voici quelques informations supplémentaires, tirées d'un ouvrage de Marc Soriano, aux Éditions Delagrave, 2002.

L'auteur nous apprend que Paul-Jacques Bonzon, né dans une famille aisée, fils unique, père autoritaire, a eu une enfance difficile.

Paul-Jacques Bonzon, en écrivant pour les enfants, se réinvente une enfance. Il écrit des aventures sentimentales qui sont des quêtes : une soeur, une famille normale... (Du gui pour Christmas, La promesse de Primerose).

Cela plaît particulièrement aux fille, confie Paul-Jacques Bonzon.

Il avoue aussi que s'il ne tenait qu'à lui, les ouvrages finiraient mal !

Ce qui plaît plus aux filles qu'aux garçons. Un seul titre finit mal : "L'éventail de Séville". Encore l'adaptation télévisée adoucit-elle la fin. Et des pays étrangers, pour la traduction dans leur langue, demandent "une fin heureuse".

Les six compagnons se vendent à 450000 par an en moyenne. L'auteur dit qu'on lui a reproché de "s'être laissé aller" à des séries, comme si c'était une déchéance pour l'auteur et un mal pour le lecteur. Paul-Jacques Bonzon reprend :

"Il est important d'encourager la lecture à une époque ou elle est concurrencées par toutes sorte d'autres sollicitations".

Bonzon avoue aussi son penchant pour les milieux modestes, qui, dit-il plaisent aux enfants. Il comprend, avec le temps, pourquoi sa série des "Six compagnons" a plus de succès que sa série "La famille HLM" : Il y a un chien !

Les ouvrages de Bonzon sont traduits dans 16 pays.

***



***

Bibliographie:

Titres hors séries:

- Contes de mon chalet
- Delph le marin

- Du gui pour Christmas (Second Prix "Jeunesse" 1953)
- Fan-Lo
- J'irai à Nagasaki
- La ballerine de Majorque
- La croix d'or de Santa Anna
- La disparue de Montélimar
- La princesse sans nom
- La promesse de Primerose
- Le cheval de verre
- Le jongleur à l'étoile
- Le petit passeur du lac
- Le secret du lac Rouge
- Le viking au bracelet d'argent
- Le voyageur sans visage
- Les orphelins de Simitra (Prix "Enfance du Monde" 1955)
- L'éventail de Séville (Grand Prix "Salon de l'Enfance" 1958)
- L'homme à la valise jaune
- Loutzi-Chien
- Mamadi
- Mon Vercors en feu
- Rue des chats-sans-queue
- Saturnin et le vaca-vaca
- Soleil de mon Espagne
- Tout Fou
- Un secret dans la nuit polaire

Les six Compagnons:

- Les Six Compagnons à l'affût
- Les Six compagnons à la tour Eiffel
- Les Six compagnons à l'étang de Berre
- Les Six Compagnons à Scotland Yard
- Les Six Compagnons au concours hippique
- Les Six Compagnons au gouffre Marzal

- Les six compagnons au tour de France
- Les Six Compagnons au village englouti
- Les six compagnons dans la citadelle
- Les six compagnons dans la ville rose
- Les Six Compagnons de la Croix-Rousse
- Les six compagnons devant les caméras
- Les Six compagnons en croisière
- Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
- Les Six compagnons et la brigade volante
- Les Six compagnons et la clef minute
- Les six compagnons et la disparue de Montélimar
- Les six compagnons et la fiancée de Kafi
- Les six compagnons et la perruque rouge
- Les Six compagnons et la pile atomique
- Les six compagnons et la princesse noire
- Les Six compagnons et la radio libre
- Les six compagnons et l'âne vert
- Les Six Compagnons et l'avion clandestin
- Les six compagnons et le carré magique
- Les Six compagnons et le château maudit
- Les Six compagnons et le cigare volant
- Les Six Compagnons et le mystère du parc
- Les six compagnons et le petit rat de l'opéra
- Les Six Compagnons et le piano à queue
- Les Six compagnons et le secret de la calanque
- Les six compagnons et l'émetteur pirate
- Les Six compagnons et l'homme des neiges
- Les Six compagnons et l'homme au gant
- Les six compagnons et l'oeil d'acier
- Les Six compagnons et les agents secrets
- Les six compagnons et les agneaux de l'Apocalypse
- Les six compagnons et les bébés phoques
- Les Six compagnons et les caïmans roses
- Les six compagnons et les espions du ciel
- Les six compagnons et les pirates du rail
- Les six compagnons et les piroguiers
- Les six compagnons et les skieurs de fond
- Les six compagnons et les voix de la nuit
- Les Six compagnons hors la loi
- Les six compagnons se jettent à l'eau

<u>La famille HLM:</u>

- La famille HLM et l'âne Tulipe
- La roulotte de l'aventure
- Le bateau fantôme
- Le cavalier de la mer
- Le marchand de coquillages

- Le perroquet et son trésor
- Le secret de la malle arrière (HLM2)
- Le secret du lac rouge
- Les espions du X 35
- Les étranges locataires (HLM3)
- Luisa contre-attaque (HLM7)
- L'homme à la tourterelle
- L'homme au noeud papillon
- L'homme aux souris blanches
- Quatre chats et le diable
- Rue des chats sans queue
- Slalom sur la piste noire
- Un cheval sur un volcan
- Vol au cirque (HLM4)

<u>Série Diabolo:</u>

- Diabolo le petit chat
- Diabolo et la fleur qui sourit
- Diabolo et le cheval de bois
- Diabolo jardinier
- Diabolo pâtissier
- Diabolo pompier
- Diabolo sur la lune

<u>Livres scolaires: "Livres de lecture suivie"</u>

P.-J. Bonzon et M. Pédoja:

- Pompon le petit âne des tropiques. CP.

P.-J. Bonzon:

- Le château de Pompon (CP)
- Pompon à la ville (CP)
- Le jardin de Paradis (CP, CE1)
- La maison aux mille bonheurs (CE1, CE2)
- Le cirque Zigoto (CE1, CE2)
- Le chalet du bonheur (CE1, CE2, CM1)
- Yani (CM1, CM2)
- Ahmed et Magali (CM1, CM2)
- Le relais des cigales (CM1, CM2)
- La roulotte du bonheur (CM2)

***

Voici quelques photos de couvertures de livres de P-J Bonzon

(Cliquez sur une vignette pour voir la photo agrandie, puis sur le bouton "Précédente" de votre navigateur pour revenir à cette page).



***